UNE ENQUÊTE
AUX
PAYS DU LEVANT

IX (1)

ANTIOCHE ET LA TRAVERSÉE DU TAURUS

XVII. — ANTIOCHE

Au seuil d'Antioche, sur le pont de l'Oronte, un homme s'approcha rapidement de notre voiture, nous nomma et se nomma. Il tenait à la main une lettre des Pères Capucins, une invitation à venir loger chez eux. Depuis deux jours, il nous attendait là. Nous le suivîmes. L'humble maison de bon accueil ! Quelle amitié nous y reçut ! Pauvreté, silence, gentillesse, tout y touchait le cœur et reposait des voyageurs exténués. La petite cellule respirait la saine odeur d'un large lavage au pétrole, qui fut répété chaque matin. Pas de punaises, pas de moustiques. Un petit déjeuner remarquable..

Mais je m'attarde aux choses secondaires. On pense bien que, sans plus attendre, j'eus à visiter, avec la pompe accoutumée, les classes de mes hôtes. Des petits gros Turcs, bien râblés, après nous avoir donné un échantillon de leur culture intellectuelle, passèrent à la culture physique et firent superbement leurs exercices respiratoires, en chantant à notre gloire une chanson que les Pères leur avaient apprise.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 15 mai, 1er et 15 juin, 1er juillet.

— Vous voyez, me disent ceux-ci, nous avons à cette heure soixante-cinq élèves. Nous leur donnons l'enseignement primaire français et arabe, et, pour lutter avec la mission anglaise, nous avons ouvert un cours d'anglais. Soixante-cinq petits garçons! Nous en aurions aisément trois cents, Grecs, Arméniens, Musulmans, mais nous sommes si pauvres ! Songez qu'il n'y a pas douze de ces enfants pour nous payer. Et combien ? Quarante-cinq francs par an. Quant au Gouvernement français, il nous donne une allocation annuelle de trois cents francs. Aussi vous voyez dans quels locaux étroits nous sommes confinés... Malgré notre misère pourtant, depuis cinq ans, au fur et à mesure des occasions, nous avons acheté pour quinze mille francs de terrains contigus à notre résidence. J'ai en vue deux petits immeubles... Ils nous coûteraient dix mille francs... Avec vingt mille francs de bâtisses et de frais, en tout une affaire de trente mille francs, nous serions installés de manière à faire de l'effet sur la population. C'est dur ! Nous nous heurtons à un fanatisme extraordinaire des Grecs orthodoxes, soutenus avec une grande vigueur financière et politique par la Russie...

Des garçons, nous sommes passés aux filles. Elles sont une centaine, sous la direction des sœurs de Saint-Joseph de Lyon, et parlent un peu le français. Parmi elles, quinze orphelines, arrachées au massacre de 1909. Une petite de cinq à six ans me tend un bouquet. C'est la favorite des religieuses. Quand elles la recueillirent, son père et sa mère égorgés, elles durent d'abord lui trouver une nourrice. Tout cela pauvre, charmant, bien noble. Ces dames et leur petit monde occupent un immeuble « sans façade sur la rue » (ce qui les désole) à raison de neuf cents francs par an.

— Mais, continuent-elles, à chaque renouvellement de bail, le propriétaire, exploitant l'embarras où nous serions de déménager, augmente ses prétentions. Nous voudrions acheter un terrain et faire construire. Avec quel argent? La France nous attribue pour notre école des filles cinq cents francs par an; et de nos petits élèves, quasi personne ne paye. Ah ! nous trouverions des orphelines tant que nous voudrions, si nous pouvions les nourrir gratuitement. Les Américains en ont eu beaucoup après les massacres...

Ainsi me parlent les capucins et les sœurs de Saint-Joseph, et enfin ils me dévoilent leur grande pensée : fonder un hôpital

ou tout au moins un dispensaire. Pour venir à bout de toutes ces ambitions, collège de garçons, collège de filles, orphelinat, dispensaire, ils demandent soixante mille francs :

— Quel que soit l'établissement étranger, allemand, ou italien, qui viendra s'installer dans cette ville, d'emblée il obtiendra de son gouvernement une subvention de première installation au moins égale à cette somme. Je l'affirme d'après ce qui se passe dans des villes voisines. Eh bien ! la France, qui a partie liée avec nous à Antioche, ne sent-elle pas son intérêt de nous aider ? Elle sait bien qu'au temps des massacres de 1909, nous tous, religieuses et missionnaires, nous lui avons fait honneur.

« La France sait... » Mais c'est la question, mes Pères ! Tandis que je visite les deux écoles, j'ai été rejoint par notre consul, M. Albert Potton. Voilà un homme ! Mais qui le connaît ? Je puis le peindre en toute liberté, aujourd'hui qu'il est mort ; et je ne ferai pas d'éloquence d'épitaphe, car je copie quelques lignes de ses états de service : « Pendant la crise de 1909, se trouvant à Beyrouth, sur le point de partir en congé, il apprend les massacres d'Antioche, revient en toute hâte à Alep, et rejoint son poste en pleine insurrection. Il use de son autorité pour des Arméniens cachés, et sauve des vies en les plaçant sous sa protection. Le commandant du navire anglais en mission communique ce court rapport : « M. Potton domine la situation et le calme est rétabli. »

Des mots bien froids. Mais voyez ce qu'ils contiennent. A Beyrouth, un débat intérieur : « Je suis en congé. Est-il nécessaire que je revienne ? » Au retour, d'Alep à Antioche, de grandes chances d'être massacré par les bandes qui battent la campagne. A Antioche, il prêche, il menace les autorités ottomanes, complaisantes aux massacres, et même couvertes de sang ; il hospitalise chez lui, pendant plus de deux mois, plus de cent femmes et enfants, dont plusieurs blessés ; il ramène chez lui plus de trente malheureux qui, de crainte d'être égorgés, se cachaient dans des grottes des environs... Eh bien ! Albert Potton est mort en 1921, pas même décoré. L'excuse de l'administration, c'est qu'il n'a rien fait que ce que faisaient notre consul d'Alep, l'admirable Roqueferrier, et les religieux d'Alexandrette, de Tarse et d'Adana.

Moi, simple passant, j'ai pour devoir de leur rendre

hommage, parce que j'enquête sur la spiritualité française en Orient. Ici je pénètre dans la région des massacres, où des pédagogues et des fonctionnaires ont accepté, comme la chose du monde la plus naturelle, l'espèce d'obligation qui leur était faite de devenir des héros. Nos maîtres donnent l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, l'enseignement professionnel, et puis, l'heure venue, pour le même prix, ils montrent la figure de la France. Si j'avais à leur dresser un monument symbolique, je voudrais représenter ce Lazariste, le père Dillange, qui, en 1910, à Akbès, promenant son école, rencontra un chien enragé. Pour couvrir ses enfants, il se jeta au-devant de la bête. Il fut mordu et mourut dans d'effroyables souffrances. Quelle image de la haute idée que se font de leur rôle de protecteurs les représentants de la France, religieux ou laïques! De tels hommes rétablissent dans notre esprit une heureuse moyenne, aux moments où les mauvais aspects de la vie menacent de remplir le champ de notre vision.

LA VISITE D'ANTIOCHE

Au sortir des classes de garçons et de filles, le consul et les deux capucins m'ont emmené visiter la ville. Une petite bourgade, adossée à des rochers stériles, et qui n'occupe qu'un coin de la vaste enceinte dessinée par les murailles antiques. Des ruelles désertes et sans symétrie; çà et là, des places, qui souvent ressemblent à des mares; des maisons petites et basses, à cause des tremblements de terre, et qui communiquent par des cours enchevêtrées. Peu de fenêtres et très étroites, barricadées et le plus haut possible. La place des cafés, dans la rue principale, près du pont de l'Oronte, aimable, sans la sécheresse arabe. Tout cela vieillot, gentil, compliqué. On dirait une ville de secret et de mystère. Nous n'avons pu entrer dans les mosquées, qui gardent des formes d'églises et parfois, paraît-il, recouvrent des cryptes. Basilique de l'apôtre Pierre, où fut trouvée cette sainte lance qui d'abord sauva la première croisade et qui, par la suite, fut disqualifiée; et vous, rotonde byzantine, qui renfermiez une image miraculeuse de Notre Dame; églises de saint Jean Chrysostome, des saints Côme et Damien, de sainte Mesme, de saint Siméon, qu'êtes-vous

devenues? Les vainqueurs vous ont-ils islamisées, ou bien la montagne, ravinée par les pluies et qui ne cesse pas de glisser avec les débris de ses fortifications dans la vallée de l'Oronte, vous a-t-elle ensevelies? Nul ne s'en inquiète dans cette petite ville, humble et charmante, d'Antakiyé. C'est assez d'y jouir de la brise de mer qui rafraîchit continuellement l'été, et d'aller s'asseoir à l'ombre des micocouliers, auprès de la rivière.

Au milieu de ce village, oublieux et replié sur lui-même, la maison hospitalière du consul. A l'extérieur, une espèce de couvent, et puis on pénètre dans une vaste cour, plantée d'orangers, de néfliers et de mandariniers. Elle sert, au mois de juin, de salle de réception, et sur ses tables s'étalent les journaux, les revues, les livres de France. Nous y avons déjeuné à l'ombre de deux superbes orangers, pour retourner bien vite à notre visite interrompue.

Cette fois, nous sommes sortis de l'Antakiyé moderne, pour nous promener sur l'emplacement de la vieille Antioche, parmi des rocailles, des caveaux, des ronces et quelques vergers. Les siècles ont effacé du sol cette superbe cité, qui fut la troisième de l'Empire, la plus belle et la plus étendue après Rome et Alexandrie; et des milliers de chefs-d'œuvre qui la décoraient, on ne peut me montrer que deux sarcophages et la statue d'un inconnu, recueillis dans la cour du sérail. Sur sa poussière subsiste seule la couronne dentelée de ses remparts byzantins. Leurs énormes murailles, flanquées de trois cent soixante tourelles, suivent d'abord l'Oronte, puis escaladent la montagne. Ils enferment dans leur enceinte quatre collines, nous faisant ainsi souvenir qu'Antioche s'élevait en partie dans la plaine et en partie sur les hauteurs. Aujourd'hui, beaucoup de tours, près d'Antakiyé et de l'Oronte, ont été rasées ou transformées en maisons, mais toutes, ce me semble, subsistent, à partir du point où la muraille s'élève le long des pentes et suit les sinuosités de la montagne. J'ai erré tout l'après-midi dans ce désert où rien ne guide l'imagination. Que donneraient des fouilles? Contenau distingue mal sur quels points il les tenterait. Les repères font défaut, les débris du passé ayant été indéfiniment repris dans de nouvelles constructions, elles-mêmes démolies, puis relevées, vingt fois.

A travers un champ de blé, sous les oliviers, les figuiers, les

noyers, nous atteignons la place du théâtre, et de là nous contemplons, par-dessus l'Oronte, la plaine que ferme au loin la masse blanche de l'Amanus, noyé dans les vapeurs. Les habitants d'Antioche, quand ils assistaient aux représentations, étaient assis, le dos à la montagne, et avaient cet incomparable horizon comme toile de fond sous les yeux. Les acteurs, au contraire, jouaient face aux rochers qui les surplombaient. Cette disposition fait comprendre ce qui se passa dans ce jour tragique où, tout Antioche étant joyeusement rassemblé au théâtre, l'acteur aperçut par-dessus les têtes du public les archers perses sur la crête du Silpius : « Voilà les Perses! » criait-il, et si bien, le malheureux, que tout l'auditoire l'applaudit, mais déjà les flèches pleuvaient...

Je regarde la plus proche prairie. Dans ce bel horizon où se reflète, ce soir, un sourire tout plein de divinité, nos aïeux ont terriblement souffert, eux-mêmes impitoyables et menés à la fois par leur avidité et par le plus haut mysticisme. Rien de plus aisé que de revoir les épisodes des deux sièges, celui qu'ils mirent devant Antioche et celui qu'ils y subirent après leur victoire. L'Oronte franchi, ils étaient venus camper dans ces prairies au pied de la ville, mais ils ne purent jamais l'investir totalement : la partie des murailles construite sur la montagne ne fut pas bloquée, le terrain y faisant trop de difficulté; en sorte que par là-haut, chaque jour, les musulmans furent ravitaillés, tandis que les nôtres mouraient de faim... Laissons nos barons et leurs troupes un peu régulières, pour regarder les ribauds, la sainte piétaille (sainte par ses souffrances au milieu de ses crimes), tout ce peuple de pèlerins-soldats que l'on nommait la gent du roi Tafur. Les voici peints sur le vif par le pèlerin qui rima la *Chanson d'Antioche :*

« Ils ne portent avec eux ni lance ni épée, mais guisarme émoulue et massue plombée; et le roi Tafur, une faulx qui moult bien est trempée. Ils ont leur sacs pendus par une corde à leur col; les côtes, nues; les panses pelées; les genoux rôtis; les chaussures, crevées. De quelle manière manger? Pierre l'Ermite étant assis devant sa tente (là, dans cette brûlante prairie), le roi Tafur y vint et beaucoup de milliers de ses gens étaient déjà morts de faim : « Sire, conseillez-moi, par sainte charité, car vous voyez que nous mourons de faim et de misère. » Et Messire Pierre répondit : « C'est par votre lâcheté. Allez, prenez ces

Turcs qui sont là jetés morts. Bons seront à manger, s'ils sont cuits et salés. » Et dit le roi Tafur : « Vous dites vérité. » De la tente de Pierre il s'en retourne, et mande ses ribauds. Ils furent plus de dix mille, quand ils furent rassemblés. Les Turcs ont écorché et les entrailles ôtées, et en bouillie et en rôtis ont la chair cuisiné. Assez en ont mangé, mais de pain n'ont goûté. De ce les païens furent grandement effrayés. Appelés par l'odeur de la chair, ils sont venus s'accoter au haut des remparts, et il n'y en a pas un qui n'ait de ses yeux pleuré. Quand il n'y eut plus de cadavres dans les prés, les ribauds allèrent au cimetière déterrer les corps. Tous ensemble ils les ont réunis. Les pourris, ils les jettent dans l'Oronte (ici, dans cette rivière), et les autres, ils les écorchent et les sèchent au vent. Les seigneurs de l'armée, Robert Courte-Heuse, Bohémond, Tancrède, Godefroy de Bouillon viennent contempler ce terrible festin. Arrêtés devant le roi Tafur, ils lui demandent en riant : « Comment cela va-t-il? — J'ai assez à manger, dit-il, et je serais moult bien restauré si j'avais à boire. — Vous l'aurez, » dit le duc de Bouillon. Et de son bon vin, il lui fait apporter une bouteille... »

Inutilité d'aucun commentaire. Il faut se taire devant ces hommes éternels (déjà les vainqueurs de Verdun). Et près d'eux je distingue les femmes et les jeunes filles qui accompagnaient les chevaliers. « Le jour de la bataille, elles se lient leurs guimpes sur le haut de la tête; elles prennent des pierres dans leurs manches pour les jeter sur les Sarrasins; elles remplissent d'eau les bouteilles. » Elles pansaient les blessés et montraient aux mourants le ciel. Beaucoup d'entre elles périrent en soldats.

...Là vous voyez, teute riche dame
Gesir desir la terre morte et ensanglantée.

Un mot de cette herbe encore. Les chevaliers, avant d'expirer, et battant leur coulpe, en avalent quelques brins, faute d'hostie consacrée.

Enfin, un des officiers subalternes de la ville, un Arménien du nom de Firouz, un de ceux qui là-haut gardaient les tours où les Turcs, se croyant en sécurité complète, faisaient mauvaise surveillance, proposa aux nôtres de leur livrer la ville.

A plusieurs reprises déjà, au cours de notre voyage, nous avons parlé de places fortes qui succombent par la trahison de leurs défenseurs. Serait-ce que ces Orientaux se placent à un point de vue différent du nôtre pour juger le loyalisme et l'honneur? C'est plutôt qu'ils ne sont pas unifiés entre eux. Ils servent des dieux divers et ennemis. Au moment où les Croisés assiégeaient Antioche, il n'y avait qu'un demi-siècle que les Musulmans la possédaient. Beaucoup de Grecs et de Syriens chrétiens y demeuraient encore. Cet Arménien, du haut de la tour qu'il était chargé de défendre, voyait la croix érigée au milieu du camp ennemi.

Le 2 juin, vers trois heures de l'après-midi, Bohémond, prince de Tarente, fit prendre les armes à son corps d'armée et parut s'éloigner de la ville, pour aller battre le pays et y chercher des vivres, comme faisaient souvent les chefs chrétiens. Il alla jusqu'à Daphné. Puis, de nuit, il revint brusquement par un des vallons qui sillonnent le pays, et cinquante hommes de choix se glissèrent à l'angle Sud-Ouest de la ville, sous la Tour des Deux-Sœurs, où Firouz veillait. Ils lui firent passer une échelle qu'on attacha au parapet à l'aide d'une corde. Ce fut Foulcher de Chartres qui monta le premier sur le rempart... Mais, la ville prise, d'assiégeants nous y devînmes assiégés; c'est un nouveau chapitre d'horreur et d'héroïsme.

... Continuant ma promenade, je suis entré dans le petit cimetière latin, et j'ai vu sa caverne, où l'on dit que les apôtres Pierre et Jean réunirent les premières assemblées des Chrétiens. Un filet d'eau y court, qui pouvait servir au baptême... Indéfiniment, j'ai erré sur ces pentes rocailleuses et dans ces pauvres jardins. Je regardais ces tombeaux creusés dans le roc, syriens plutôt que romains, et qui servirent d'ermitage à des anachorètes, parmi lesquels on cite le grand Chrysostome. Sous le château, on m'a fait voir la grotte où sainte Madeleine se retira pour faire pénitence. Que sait-on d'exact ? Mais il s'agit bien d'archéologie ! Je ne cherche ici que l'animation de l'esprit. Le soir tombe. Des voix qui flottaient dans l'air se mettent à parler, car elles ont reconnu mon amitié qui les appelle. Ce désert se peuple d'une foule qui nous tend les bras. Sur ce ravin, au bord de cet Oronte, fut proféré pour la première fois notre nom de Chrétiens. Ici nous avons accepté l'appellation qui proclamait que désormais un groupe d'êtres

s'étaient formé une conscience commune et se reconnaissaient pour les fils spirituels du Christ. Personne y peut-il passer sans un remerciement à ceux qui nous ont ainsi marqués ? Sous leurs tombeaux recouverts par l'Islam, qu'ils entendent la gratitude d'un pèlerin d'Occident.

MUSIQUE DU MATIN

Au lendemain de cette journée d'initiation, ce matin, dans ma cellule blanche, dont les fenêtres, demi voilées par des vignes, donnent sur les petites cours intérieures, j'entends un bourdonnement d'écoliers qui récitent leurs leçons, et puis un long gémissement, un ruissellement : c'est la roue de la noria qui soulève l'eau de l'Oronte, et c'est le religieux français qui instruit les enfants d'Antioche. Dieu ! que je suis loin de tout, et quelle intensité d'âme dans cette solitude ! Je m'enivre de mes images de la veille.

Elles sont charmantes les villes de l'Oronte, mais Antioche par-dessus toutes. Homs, Hama, quand elles nous plaisent le plus, n'ont pour nous que des regards muets d'étrangères sous le voile. Elles nous laissent passer, sans que leurs yeux brillants, au-dessus de leurs bouches invisibles, accueillent notre sympathie. Ah ! nous sommes loin d'y recevoir aucune promesse de bonheur ! Ces filles aimables ne revisent pas l'inimitié de leurs pères pour le chrétien. Les deux Syriennes voilées m'attirent, l'une et l'autre mystérieuses, Homs plus sèche, Hama plus aimable avec ses nuits incomparables, mais Antioche la Chrétienne, moins strictement voilée que ses sœurs, laisse voir, en plus du regard saisissant qu'elles ont toutes, de la douceur, un sourire tendre. L'Oronte n'arrive pas à mouiller Homs, à peine un coin de Hama, mais Antioche est fraîche, humaine, baignée, aérée, et pour un peu j'inventerais qu'elle respire au milieu d'herbages verts. Ses rues sont étroites, ses maisons pauvres, pressées de pierrailles, de décombres ; sa vaste enceinte, terrifiante ; sa haute montagne jette une ombre lugubre ; on y manque de sécurité : pourtant sa grâce est la plus forte. Des ruelles tortueuses, la pénombre de ses bazars, ses mosquées et leurs minarets ne m'empêchent pas de songer au poème du Tasse, à notre *Chanson d'Antioche*, et, sous les vergers de l'Oronte, brille le sourire de Clorinde et des dames de chez nous qui accompagnaient les Croisés. La couleur arabe

s'est écaillée, et nous laisse voir une substance parente de la nôtre.

J'aime Antioche, je l'aimais par avance. Elle ne m'a pas déçu. Grand mystère des amours pour des personnes qu'on n'a jamais vues.

VISITE A DAPHNÉ

Daphné, le lieu saint où l'Antioche païenne honorait Apollon et les Muses...

Je chevauchais avec une animation de joie extraordinaire. L'après-midi était beau, ma curiosité excitée, je m'acquittais de l'un des devoirs de ma destinée : j'allais saluer Apollon au milieu de ses ruines, Apollon de qui, pour une faible part, je relève. J'accomplissais le pèlerinage où le monde antique révéra le porte-lyre, parmi des bosquets de lauriers et de cyprès. Ici les dieux païens, galvanisés par l'empereur Julien, livrèrent au Christ leur suprême bataille, avec des arguments qui gardent encore une force secrète.

Des chemins honteux, rocailleux, désordonnés, assez amusants pour qui chevauche lentement, mais qui témoignent d'une incurie dégoûtante. On suit l'Oronte, puis le laissant, on va droit au mur de la montagne, à travers des mares, des ruisseaux et des fontaines vives, pour s'engager soudain dans un vallon de lauriers roses, qui se termine en cul de sac, et d'où l'on domine une pente rapide glissant à la mer. Un site plein d'arbres, un bois sacré, arrosé, inondé de cascades bruissantes qui s'y précipitent de toutes parts, ruissellent, luisent, fraîchissent, étincellent; un sol comme une éponge, où l'on ne peut descendre qu'en risquant mille entorses. C'est une diversité de cent cascades, et, à tous les étages, des terrasses de platanes, de peupliers, d'oliviers. Quel bruissement de fontaines ! Quelle épaisseur de verdure ! A travers les ronces, je me fraye un passage, sous les grands arbres, en cherchant mon équilibre, de pierre en pierre, au milieu de l'eau éclatante et assourdissante. Suis-je devant l'antique sanctuaire ? devant les derniers débris des maisons de plaisir ? devant les églises chrétiennes ? Cette eau des fontaines, c'est toujours la nymphe aux cheveux dénoués qui voulait fuir quand le Dieu la transforma en laurier.

J'admire avec ravissement le génie rapide des Hellènes et ce

temple qui se dressait comme une explication mythique du paysage. Mais c'est trop peu que mon hommage ; j'apporte au Dieu les dévotions de mes vieux maîtres, les Louis Ménard, les Leconte de Lisle, que je sens qui m'accompagnent ici avec leur part immortelle, et qui m'envient d'y pouvoir prendre, corps et âme, mon plaisir. Et soudain, voici paraître à mon côté le cher disciple de Ménard, M. Émile Lamé ; vous savez bien, celui qui, un beau jour, se jeta par sa fenêtre en s'écriant : « Je m'élance dans l'éternité. » Race des fols, innocente filiation des Ballanche, des Gérard de Nerval, des Ménard ! J'ai cru voir dans le soleil éblouissant de Daphné, au milieu des noirs lauriers, Lamé prendre au creux de sa main l'eau sacrée qui s'enfuit, en faire une triple libation au Dieu, aux Muses, à saint Babylas, puis entonner la louange de Julien l'Apostat qu'il disait un des esprits les plus chrétiens qui furent jamais : « Si ce grand homme vivait de nos jours, avait-il coutume de dire, il serait prêtre et journaliste catholique, catholique de ce catholicisme que professe un abbé Gerbet quand il voit le dogme générateur du christianisme dans toutes les religions avant Jésus-Christ, et qu'entrevoyait le grand Joseph de Maistre dans ses moments lucides, quand il nous peint le christianisme comme la meilleure satisfaction aux instincts religieux que la race européenne a manifestés de tous temps. Au lieu de mettre le christianisme en opposition avec le paganisme, Julien, — c'est toujours Lamé qui parle, — nous montrerait le Sacrifice, l'Incarnation, la Rédemption, comme le fond mystérieux de tous les cultes païens. J'en appelle, s'écriait-il, de saint Ignace à saint Thomas, de saint Thomas à saint Augustin, de saint Augustin à saint Athanase, de saint Athanase à ses maîtres les Alexandrins, Plotin, Jamblique, Ptolémée et Hipparque, des Alexandrins à Aristote et Platon, leurs maîtres avoués, de Platon et Aristote à Anaxagore, Parménide, Philolaüs, introducteur des doctrines chaldéennes et égyptiennes dans la science et la religion grecque, et d'eux tous à Homère, père commun de la poésie, de l'art, de la religion et de la philosophie des Grecs et des Latins, et créateur de ce langage, de ce Verbe que nous adorons depuis tant de siècles... »

Fol charmant, lui dis-je, laissez que je m'enivre de l'atmosphère et que j'ajourne de raisonner. Dans ce vallon sacré, sous ces bosquets chargés d'un sens éternel, accueillons ce qui

flotte encore d'enthousiasme apollonien. Sachons ressentir d'abord ce que plus tard nous nous occuperons à nommer. Si tu veux que j'entende que tout ce qui devient s'écoule, je préfère l'apprendre de la Nymphe, qui jaillit, ruisselle, s'enfuit, s'échevèle, et de la source qui jamais ne s'épuise...

Je fais cueillir de longues branches aux feuilles luisantes et sombres, que je prie chacun, dans notre escorte, de porter. Nos chevaux sont tous glorieusement feuillus, et nos têtes laurées. C'est le retour de chez Apollon. O Chassériau (je n'ose invoquer Delacroix), que n'êtes-vous là pour peindre notre cortège enivré! Je distribuerai mes lauriers aux sept poètes français, les meilleurs de ce temps, et par poètes, j'entends ceux qui créent de la poésie, qu'ils usent ou non de la rime. Rime, rythme, mesure ne sont que des moyens pour conserver un peu de l'émoi qui nous a un jour soulevés, et pour le transmettre au lecteur. Est-ce que Pascal, d'un jet si profond, si fort, si brûlant, rimait? Poème, c'est toute parole où nous avons su déposer l'expérience des contacts qu'il nous est donné d'avoir, à nos heures privilégiées, avec une force ineffable, et d'une telle manière que ceux qui répètent après nous nos versets se trouvent à leur tour envahis, soulevés. Mon laurier de Daphné, je le réserve à ceux qui savent hausser et dilater les âmes.

... Mais soudain, un de ceux qui nous accompagnent s'approche, et me montrant un vieillard qui porte un caftan rayé de rouge, une large chemise blanche, une ceinture couleur de toile d'emballage, un tarbouch enroulé d'un turban :

— Voilà, me dit-il, un chef de notre religion. Vous permettez que je le salue? Il a honte et il s'en va.

Et se jetant à bas de cheval, il appelle le vieillard pour lui baiser la main...

Il me présente. Nous causons. Ces messieurs sont des Nosséïris. Le vieux chef m'explique qu'ils n'ont pas d'église, car Dieu est partout. Parfois il réunit ses fidèles et récite devant eux les prières, comme qui dirait la messe, et puis il leur distribue des conseils.

— Croyez-vous, lui dis-je, que vous êtes les fils des Croisés?

Il ne comprend pas.

— Vos femmes ne se voilent pas?

— Entre nous, non, mais nous nous cachons des Turcs ; nous n'avons pas confiance.

A ce moment, une petite troupe d'enfants et une femme arrivent, d'un pas très rapide, en pleurant. Les filles et la femme poussent des cris retentissants, les garçons gémissent à sec, avec un visage admirable de gravité. Je m'informe. On me dit : « Leur père, qui était allé travailler à Beylan, y est mort. On l'a enterré là-haut. Ils viennent d'apprendre la nouvelle, et ils s'en vont le pleurer dans un champ d'oliviers. »

Le groupe est mené par le fils, l'héritier, maintenant le chef. La figure de ce très jeune homme, toute pareille à celle de l'Éphèbe dans l'Arc de triomphe, son pas rapide m'émerveillent; il est tout rayonnant de cette sorte de noblesse que confère une douleur vraie, approuvée par les hautes disciplines humaines. Cet orphelin ne pleurait pas; il chantait une complainte, sans doute quelque cantilène rituelle.

Quel spectacle! En vérité, Apollon me fait bon accueil. Il m'a comblé, aujourd'hui. J'essaye d'analyser mon prodigieux plaisir. J'ai vu le culte des fontaines; j'ai songé à mes vieux maîtres; les enivrements de la jeunesse et de la gloire m'ont été sensibles au milieu de cette forêt de lauriers; puis ce fut l'appel de la religion, quand ce vieux prêtre parut; et la mort par-dessus tout, le regret, l'appel sans écho de ce fils au milieu de la campagne.

LE DINER AU KONAK

Ce soir, la municipalité d'Antioche a la gracieuse idée de nous offrir une petite réception. Ces messieurs m'ont fait voir au bord de la rivière, sous les vieux noyers, le jardin où nous pourrions dîner et passer la soirée. C'est la sorte de poésie, inexprimée et déchirante par excès de beauté, que j'ai appelée toute ma vie, mais je redoute ce qui doit y voltiger de moustiques et de névralgies, et je n'ai pas caché que je préférais un repas entre quatre murs. C'est donc à l'hôtel de ville, au Konak, qu'à mon retour de Daphné, je vais, avec MM. Potton et Contenau, rejoindre nos aimables Turcs.

Nous sommes une dizaine, autour d'une table où se succèdent et s'emmêlent trois, quatre repas. A plusieurs reprises, quand nous avons mangé potage, poisson, viande et pudding, on voit réapparaître potage, poisson, viande et pudding. La conversation est moins abondante que le menu. Nos hôtes ne parlent pas plus français que nous turc. Tout doit passer par

M. Potton, qui, la figure impassible et souvent gracieuse, assaisonne de commentaires impayables les propos qu'il nous traduit.

Le chef de la municipalité, un homme dodu, d'expression morne, s'est lancé dans un récit.

— Voyez ce vieux massacreur, nous dit M. Potton, comme il est courtois! Si vous saviez ce qu'il a de sang arménien sur les mains! Et que de galanteries il me charge de vous exprimer! Va, mon ami (et il s'arrêtait de nous parler en français pour remercier en belles phrases chantantes le Turc).

— Et cet autre, Monsieur Potton, que dit-il?

— Cet autre, un commandant de gendarmerie, il dit, le vieux coquin, que des bandes de brigands infestaient l'Amanus, et qu'il s'en est attristé, parce que de nobles étrangers comme vous n'auraient pas pu voyager en sécurité. Il les a saisis, il a coupé le cou à treize d'entre eux. Pour que l'exemple profitât partout, il a mis les têtes sur une voiture, avec des fleurs derrière les oreilles et une cigarette dans la bouche, et a promené la voiture dans tous les villages.

— Étaient-ils tous coupables, ces treize?

— Pour quelques-uns, il dit qu'on avait des témoignages; sur d'autres, rien. Mais ces derniers avaient eu de mauvaises fréquentations et auraient mal tourné. Alors, un jour, il leur a laissé prendre la fuite, et quand ils étaient à quelques pas, il leur a tiré dessus. Voilà, ils avaient voulu se sauver...

— Est-ce légal, tout cela?

— Nous avons le code français, mais il est pour un pays plus civilisé que le nôtre. Il faut que vous nous permettiez de sortir un peu de la légalité pour rétablir l'ordre.

Il se rengorgeait.

— Voulez-vous, nous dit-il, que je vous donne des gendarmes, demain, pour traverser l'Amanus?

— Merci, colonel, vous l'avez épuré.

(Depuis 1914, j'ai eu des nouvelles du personnage. A la déclaration de guerre, peu après notre passage, il a tout confisqué chez Potton. Il fouillait les armoires, prenait l'argent. « Mais je suis consul de France! » Le Turc répondait en montrant son revolver : « Je ne connais plus que cela! »)

Je suis revenu de ce dîner avec une nuance nouvelle dans mes impressions. Cet Orient, dont ma curiosité me faisait croire que je l'aimais, m'inspire une nuance de dégoût. Eh bien!

travaillons à comprendre... Les religieuses me racontent qu'elles ont pour voisin un notable Turc, qui est d'un caractère obligeant. Un jour, elles l'ont prié de venir tuer un serpent qui s'était glissé dans leur maison et les épouvantait. Par la suite, cet homme serviable a été un terrible massacreur d'Arméniens. Elles se sont risquées à lui en glisser un reproche : « Pourquoi avoir fait cela? » Et lui : « Pourquoi m'avoir appelé pour tuer le serpent qui était dans votre maison? »

C'est moins l'Orient que l'humanité elle-même qu'on doit tenir en suspicion et continuellement harmoniser. Il faut une seule religion et qu'elle soit de qualité éminente. Entretenons avec ardeur ce qui fait notre unité, c'est-à-dire la plus haute culture spirituelle. Et vivent nos missionnaires, prêtres et religieuses!

Tard dans la nuit, j'ai causé avec les deux capucins. Ces pauvres gens, tous deux seuls dans cette maison, et je crois, dans Antakiyé, avec le consul, — car s'il y avait d'autres Français, voire des clients de la France, on les aurait convoqués pour que je leur serre la main, — ces pauvres gens sont encore plus émouvants qu'aucun des religieux que j'ai vus de tout mon voyage. Et pas un mot sur leur personne. Ils ne voient que leur tâche et leur congrégation. D'ailleurs, quelle histoire instructive, à travers les siècles! C'est en 1625 qu'ils arrivèrent ici, par un effet des grands desseins de cet homme de génie (génie en Orient et génie sur le Rhin) que fut le fameux Père Joseph. Leur mission était française, et le demeura jusqu'en 1810. A cette date éclate l'inévitable conséquence de la fermeture des établissements religieux en France par la Révolution. Les capucins français d'Antioche mouraient l'un après l'autre ; faute de recrues françaises, la Propagande les remplaçait au fur et à mesure avec des Italiens ; et, en 1810, le dernier de nos vieux moines ayant disparu, toute la mission de Syrie et de Cilicie devint italienne.

Il en fut ainsi jusqu'en 1902. A cette date, la pénurie de sujets italiens et l'administration déplorable d'un supérieur de la mission syrienne obligèrent la Propagande à restituer aux capucins français cette mission de Syrie que pendant deux siècles, de 1625 à 1810, ils avaient desservie.

Ainsi l'étude de notre passé nous conseille l'espérance. D'heureuses circonstances nous ont toujours permis de réparer

nos fautes. Nous nous « débrouillons! » Mais tout de même, quelle indignité dégoûtante de retomber dans des erreurs déjà éprouvées et réprouvées! Allons-nous accepter qu'il arrive une nouvelle fois ce qui est arrivé lors de la grande Révolution? La haute pensée française sera-t-elle impuissante à prévoir les événements et à éclairer les esprits? Cette mission d'Antioche et sa voisine, celle de Khoderbek, comptent six missionnaires, dont trois Français, un indigène et deux étrangers. En Syrie et en Cilicie, sur un total de trente-quatre capucins, il n'y a que vingt et un Français. Encore sommes-nous dans une période exceptionnellement favorable, parce qu'après 1903, à la suite de l'expulsion des congrégations, plusieurs capucins sont venus en Orient. Mais qu'adviendra-t-il dans dix ans? Mes deux hôtes pressent leurs Supérieurs d'objurgations pressantes, pour qu'on ne les laisse pas périr sans héritiers français. Les Supérieurs répondent qu'ils n'ont personne à leur envoyer, parce qu'il n'y a plus de noviciats en France.

L'ADIEU

Après trois jours, à cinq heures du matin, je quitte mes chers religieux, la bourgade au grand nom et l'Oronte. Trois jours, et pour jamais une épaisseur de songeries!...

Toutes ces villes de l'Orient, je les vois comme une suite de jeunes femmes, entre lesquelles je fus invité à choisir. Damas est leur reine; soit! j'éviterai de contredire une désignation unanime, mais l'entrain me fait défaut auprès de cette professionnelle beauté de l'Asie. Elle manque trop de solitude et d'intimité. Mon cœur ne met rien au-dessus d'Antioche. Le vieux poète Firdousi, parlant d'un bois qu'il a vu au milieu d'une large plaine, s'écrie: « Vous n'auriez pu le quitter, tant il était beau, parfumé et arrosé d'eau courante. *On aurait dit que l'âme s'en nourrissait*... » Voilà le sentiment indéfinissable que j'ai d'Antioche, au bord de sa rivière, sous de grands arbres immobiles qui ont la courbe du vent. Des femmes voilées de noir, assises sur des pierres, contre des montagnes ravinées de torrents; une ville tassée, assoupie, demi submergée dans la plus jeune verdure, et par-dessus, là-haut, le grand mur sérieux de Byzance et des Croisades: quelle image, dont je me nourris! Je suis amoureux d'Antioche.

XVIII. — D'ANTIOCHE A KONIA, PAR ALEXANDRETTE, ADANA, TARSE ET LE TAURUS

Tout pleins des plus beaux regrets, nous nous éloignons d'Antioche par notre chemin d'arrivée, le seul, je crois bien, qui desserve ce village émouvant au pied de son rocher. Plaine marécageuse (l'antique Syria Pieria), et puis bientôt à gauche, vers Alexandrette et la mer, les gorges de l'Amanus. Je remonte la route des envahisseurs, la piste que suivirent les Grecs d'Alexandre combattant Darius, et les Croisés de Godefroy de Bouillon marchant sur Jérusalem. Je vais franchir, ce matin, au milieu d'arbousiers, de myrtes et de sapins, les portes Syriennes, et, en peu de jours, par Alexandrette, Adana, Tarse et les portes Ciliciennes, j'aurai gagné Konia, un des buts principaux de mon voyage, car voici des années que je rêve de conquérir auprès du tombeau de Djelal-eddin Roumi, le secret des danses sacrées... Jusqu'à cette ville des derviches, je ne prévois rien que désire mon imagination, et je suppose que je vais me borner, dans un agréable repos de l'esprit, à accueillir de droite et de gauche les images que ne manquera pas de me proposer un chemin si fameux.

Vers onze heures, déjeuner à Beylan, village accroché avec ses petits balcons et ses toits rouges sur la pente assez raide de la montagne. Dans cette verdure surabondante de vignes et d'arbres fruitiers, ce n'est déjà plus un village syrien, mais quelque chose d'Europe.

A deux heures, Alexandrette, tout au ras de la mer, sous une buée de chaleur, de fièvre et de moustiques. Je vais me promener sur le port qu'en esprit nous nous disputons tous. Belle rade où veille un vaisseau allemand.

Ici, je suis pris tout entier par la vie la plus actuelle, et attristé par cette supériorité allemande que j'ai déjà reconnue à Alep. L'Allemagne agit sur l'imagination des riches d'Alexandrette, alors même qu'ils parlent notre langue et se targuent d'aimer Paris. Leur opportunisme, leurs doutes mesquins, leur défection m'irritent. Quoi! les supériorités de la France seraient mises en question, du fait que d'autres peuples conquièrent la prépondérance économique! Quelle pitoyable appréciation des valeurs humaines!

Je sais où trouver nos amis. Les Frères de la doctrine chrétienne sont accourus ici, comme à l'appel du canon, quand ils ont su que les Carmes avaient abandonné notre protectorat pour réclamer celui de l'Italie et substituaient l'enseignement de l'italien au français. A côté d'eux, les sœurs de Saint-Joseph tiennent un dispensaire (trop petit), où elles soignent les malades gratuitement, et elles voudraient ouvrir une salle d'asile gratuite. Ces riches d'Alexandrette qui, me dit-on, se détachent de nous, sont des gens mal préparés, qui ne savent pas le passé, qui ne voient que leur port et le Bagdad. L'efficacité de la France est plus large. Système sublime de ces religieux et religieuses qui, pour soustraire l'idée française à toutes les vicissitudes, la relient au ciel et à ce qui ne meurt pas. La France qu'ils enseignent et dont ils sont les témoins, c'est toujours les *Gesta Dei*. Plaise aux marins allemands, quand ils vont à Alexandrette, de dire : « Nous allons chez nous! » En dépit de ces fanfaronnades, nous avons une telle avance spirituelle que nous distancerons longtemps l'Allemagne, rien qu'en gardant nos institutions d'enseignement et de charité. On parle toujours de leurs commis-voyageurs; on remarque qu'au long de leur chemin de fer de Mésopotamie s'étendent des terres d'un avenir considérable. Eh! oui, mais alors c'est aux Anglais qu'ils vont se heurter. Et toutes les questions se régleront, un jour, sur le Rhin.

D'ailleurs, voici un petit fait qui ne manque pas de sens. M. Kosrof G. Adanalyan, un Arménien qui, depuis Alep, nous accompagnait pour nous faciliter les rapports avec nos cochers, et en général toutes les conversations du voyage, vient de nous faire ses adieux. Et quand nous avons désiré reconnaître ses bons services, il n'a jamais voulu accepter un centime : « C'est pour la France, répète-t-il. Et puisse son jour venir!... »

ISSUS

Le lendemain matin, à l'heure où nous prenons le chemin de fer qui relie Alexandrette à Adana, les marins du bateau allemand que j'ai vu en rade y montent avec nous. On les promène, pour faire admirer aux populations leur force et leur belle tenue. Nous voyagerons de compagnie jusqu'à Issus.

Issus! Des champs de blé et des bosquets de peupliers, encer-

clés par la mer et la montagne. Un joli champ clos, bien dessiné, bien aplani. Ici s'est formée cette jeune figure héroïque. J'ai le culte des heures matinales d'un grand destin ; j'éprouve un attrait enchanté pour la gloire adolescente de ceux qui ont modifié la face du monde. Ici, Alexandre le Grand, l'élève d'Aristote, ayant franchi le Taurus, vint imposer avec sa phalange macédonienne la raison grecque à l'Asie. Je ne m'inquiète pas de la manière dont il était vêtu, casqué et armé. Ici, il a éprouvé son plus grand émoi et gravi la côte d'une fortune inouïe, que l'humanité n'a pas cessé de contempler. Tout l'hellénisme qu'il porte en lui, il va le jeter sur les vieilles civilisations de l'Oronte, du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, et produire ces mélanges qui, depuis des semaines que j'y voyage, m'enivrent. Je m'émerveille de reconnaître Issus par ce matin triomphal, et bientôt, à travers des campagnes si coutumières et si françaises qu'elles me donnent l'idée que je perds mon temps à les regarder, nous gagnons Adana. C'est midi.

ADANA

Nous avons déjeuné au réfectoire du couvent des Pères jésuites. J'interroge, je prends des notes. Ne me demandez pas que je maintienne la forme du dialogue aux renseignements que j'obtiens. Mieux vaut tout de suite en tirer la substance.

D'après ce que me disent mes hôtes, cette Cilicie semble le pays de la peur. Dans cet Orient où, partout, j'ai senti l'insécurité, ce pourrait bien être la pire région, parce que les Arméniens, qui ne dépassent guère une moyenne de 17 ou 18 pour 100 dans les vilayets où ils sont les plus nombreux, y poursuivent la chimère d'être reconnus comme une nation, et qu'alors les Turcs trouvent expédient de les tuer.

Dans leur péril, ces malheureux essayent de s'abriter auprès des Occidentaux, en fait, auprès de la France. L'Angleterre et l'Italie cherchent bien à jouer un rôle, et l'Allemagne tire quelque profit moral de la construction du Bagdad, mais c'est à nous que viennent toutes les sympathies ; c'est le français qu'on parle couramment, et on l'apprend auprès des missionnaires.

Ces Jésuites d'Adana, avec qui je cause, sont quatre, assistés de frères maristes et de maîtres indigènes. Ils ont, dans leur collège d'enseignement secondaire, 371 élèves, et dans leur

école gratuite tout ce qu'elle peut recevoir, 162 élèves. Depuis les massacres, les musulmans ont, tous, déserté notre école primaire; ils l'abandonnent aux Arméniens catholiques, mais 24 d'entre eux viennent au collège. Tous ces enfants, quelles que soient leurs races ou leurs confessions, parlent français.

Les sœurs de Saint-Joseph de Lyon dirigent à Adana un groupe d'institutions variées : un pensionnat payant, où 248 jeunes filles, des meilleures familles et de toutes religions, suivent les programmes du brevet simple et du brevet supérieur français; un externat gratuit de 149 élèves, dont les programmes sont ceux du certificat primaire ; une école maternelle de 115 enfants; un orphelinat de 118 petites filles; un dispensaire et un hôpital.

Jésuites et Sœurs, ils ne sont pas encore remis matériellement des massacres d'avril-mai 1909.

— Chez nous, me disent les Pères, tout fut incendié. Chez les religieuses, une bonne moitié de l'école. Au bas mot, 450 000 francs de dommages. Le Gouvernement ottoman refuse toute indemnité. Il faudrait une action concertée de toutes les Puissances. Nous pouvons l'attendre ! Il y a un Français à Mersine, M. Henri Artus, et les deux drogmans du Consulat de France, l'un à Adana, l'autre à Tartous, dont les pertes se montent à plusieurs milliers de livres turques. Les drogmans n'ont été incendiés qu'à cause de leur qualité. Quelle injustice et quelle déconsidération que nos clients soient ainsi traités!

— Cependant vous restez?

— A l'invitation officielle de quitter Adana, par crainte de nouveaux massacres, la Mère supérieure a répondu : « Je resterai, dussé-je y laisser ma peau... »

Ah! ceci commence à m'intéresser. Il y a des minutes longues dans mon rôle de greffier. C'est bien souvent terre à terre. Mais là notre conversation se détache du sol. Vraiment, la religieuse a ainsi parlé ? Pourquoi ? Je cherche à me représenter son état d'esprit. Que veut-elle? Des émotions, comme nous autres, gens du siècle ?

Les Pères, que j'interroge, me remettent des mémoires où les religieuses énumèrent qu'elles ont perdu maison, vêtements, travaux, et dans ce dénuement entonnent avec allégresse l'hymne de la pauvreté, pour terminer par : « Vivent Dieu et le devoir! »

Vive Dieu ! un tel mot, qui se lève de la boue sanglante des massacres, nous transporte aux régions de la plus haute poésie. Je vais faire à mes hôtes respectés un singulier compliment, mais s'il pourrait blesser des mondains, il est, dans mon esprit, une espèce d'éloge, et d'ailleurs, il ne s'agit pas de louanger ces maisons d'Orient, mais de faire respirer leur atmosphère : je n'y ai guère trouvé d'agrément, pas même de repos, sauf peut-être chez les chers capucins d'Antioche, mais partout, sous leurs toits, j'ai éprouvé la présence d'une supériorité morale qui tient à la conception même qu'on s'y fait de la vie. Ce sont des lieux sans grâce, mais des lieux héroïques.

A Adana, j'ai pu prendre une vue de ce que furent durant les massacres nos religieux et nos religieuses, et y reconnaître les traits éternels de la France.

Depuis quelques jours, m'a-t-on raconté, d'affreux symptômes annonçaient le drame. Au premier signal (un riche Arménien poignardé à midi, le 14 avril 1907, et les cris de mort éclatant du haut des mosquées), la Supérieure, la Mère Mélanie, dit à ses filles le grand mot : « Ouvrez à tous ceux qui voudront se réfugier chez nous... » Toutes les maisons se ferment précipitamment ; la maison des filles de France arbore le drapeau tricolore, clôt ses volets contre les balles qui sifflent dans la rue, et ouvre ses trois portes. Trois mille Arméniens, parmi lesquels des blessés dont les plaies terrifient les autres réfugiés, s'entassent dans ce pauvre abri. Les Sœurs ne cessent pas de les faire prier. Et aux heures du plus grand péril, quand les égorgeurs passent sous les fenêtres, à genoux, les bras en croix, toute cette Arménie récite le *Salve Regina*.

Cette croyance à l'existence de rapports immédiats entre le monde invisible et la société humaine m'émerveille, et plus encore quand la courtoisie française se joint à cet appel au surnaturel. Les quatre Pères jésuites ont leur collège sur un autre point d'Adana. Deux y demeurent pour accueillir les Arméniens. Les deux autres accourent, au milieu du massacre, pour aider les Sœurs. L'un d'eux reçoit une balle. En le voyant tout sanglant, la Mère supérieure, qui va le soigner, lui dit : « Que vous êtes heureux, mon Père, d'avoir déjà versé du sang ! » Et c'est la même Supérieure, à l'heure du péril suprême, quand la porte est ébranlée par les coups, qui dit à ses filles : « Mes sœurs, que celles qui en ont le courage descendent avec moi

au poste d'honneur. » Et de s'aller placer derrière la porte.

D'autres étaient dans de pires dangers, d'autres ont plus souffert. Un officier du vaisseau français, le *Victor Hugo*, raconte : «... Les Arméniens ont été tués, déchiquetés, grillés. A ces malheureux cernés par les assaillants, toute résistance a été impossible. Dans d'atroces tortures on leur a fait désirer la mort. » Mais ces religieux, ces religieuses se sont dressés comme des chefs. Les femmes arméniennes pleurent, les femmes musulmanes courent à la curée et poussent des hi-hi stridents, les femmes françaises restent paisiblement et énergiquement à leur devoir.

Je demande d'aller présenter mes respects aux sœurs de Saint-Joseph de Lyon. Mais d'abord, sur le désir des Pères, nous passons chez le Vali qui nous fait le plus aimable accueil. De là, chez les religieuses. Elles nous reçoivent groupées autour de leur Supérieure et telles qu'un peintre copierait leurs visages, leurs attitudes et leur cercle, s'il voulait donner une idée de la cour céleste. Cette supérieure, celle des massacres, la Mère Mélanie, dans le monde Mme Mélaval, me répond : « Dieu nous a fait la grâce de ne pas avoir peur ! » De tels mots classent un peuple.

... Quand nous avons épuisé avec les Pères ce grand mémorial, j'essaye de savoir d'eux comment je pourrai m'y prendre pour passer le Taurus. Là, néant. L'un me dit qu'il me faudra huit jours. Un autre admet qu'on peut s'en tirer en vingt-quatre heures, et ajoute : « C'est un risque à courir ! » Un troisième, Dieu me préserve d'un jugement téméraire ! ne songe qu'à faire plaisir au voiturier. Tous de conclure : « Vous verrez bien ! »

— Sans doute, mes Pères, sans doute.

En dehors de l'héroïsme et du train-train de leur tâche, ces nobles gens sont bien insuffisants.

TARSE

Nous avons pris le train, sous un soleil splendide, pour arriver à Tarse, vers quatre heures, plutôt morts que vifs. Cependant au débarquer, une fois que les capucins nous ont montré leur école (une centaine d'élèves, pour la moitié

musulmans) et la maison des sœurs de la Sainte-Famille qui, sans aucune ressource, trouvent le moyen d'enseigner le français à 200 petites filles, nous les prions de nous conduire aux divers monuments.

D'abord au « tombeau de Sardanapale, » une formidable maçonnerie, longue de cent mètres, large de cinquante, haute de huit. Rien qu'un intérêt d'énigme. Cette maçonnerie figure sur les monnaies anciennes de Tarse. Et puis après? Que dit-elle? De quoi témoigne-t-elle? A quoi peut-elle me faire penser?

— Autrefois, me dit le capucin, elle servait de piédestal à une statue colossale qui représentait Sardanapale faisant un claquement de doigts, et au-dessous cette inscription : « Passant, mange, bois, jouis; le reste ne vaut pas ce claquement de doigts. »

Ah ! voilà qui sûrement ne vient pas du dandy assyrien. Il connaissait mieux la vie. C'était un homme comblé. Manger, boire, et puis quoi encore? Dieu, que tout cela laissait insatisfait ce grand rassasié! Cette légende n'exprime pas l'opulente Cilicie antique, mais le cœur de son peuple ruiné. Mon Père, allons voir saint Paul.

Le capucin s'attriste beaucoup qu'il n'y ait à Tarse aucune église catholique dédiée au grand apôtre. Trente mosquées (dont quelques-unes sont des églises islamisées), une cathédrale d'Arméniens schismatiques, un temple protestant, et pour les catholiques, rien qu'un réduit obscur, une sorte de cave!.. Je lui promets d'en dire un mot, plus tard. Mais, pour l'heure, je lui demande de me conduire dans le quartier commerçant, de me faire voir, dans une échoppe de tisserand, quelque Cilicien qui tisse des poils de chèvres, et qui confectionne des couvertures pour tente... Voilà saint Paul! Avec cette différence toutefois qu'au temps de ce grand homme, Tarse était pleine d'importantes écoles. Paul, au sortir de son échoppe, discutait le long du Cydnus avec les philosophes et les savants les plus illustres.

— Maintenant, mon Père, que je vous ai montré saint Paul, allons voir Cléopâtre.

J'espère la rencontrer, ce soir, dans ses barques sur le Cydnus... Le voilà, le fleuve, qui arrive du Taurus avec une allure de torrent, tout plein de cascades, de rochers et de sables.

Mais comment les navires aux voiles de pourpre s'y purent-ils engager? Les bancs de sable, j'admets qu'ils viennent de la montagne, ou de la mer; on a laissé le fleuve s'ensabler; mais ces rochers ont été là de toute éternité. Ne me racontez pas que Tarse formait une sorte de port, d'où la mer s'est retirée. Ce Cydnus n'a jamais pu porter que des barques légères, des gondoles... Shakspeare, La Calprenède, Gautier, Évariste Boulay-Paty (qui fîtes l'un des plus beaux sonnets de Cléopâtre), Hugo, Banville, France, Heredia, sachez que Plutarque a exagéré et que la reine aux prunelles d'or, le jeune oiseau de proie n'a pas trouvé ici assez de fond pour y naviguer... Reste le paysage, d'un romanesque émouvant. Au fond de l'immense plaine, le Taurus, tout en neige, au milieu des flammes du couchant, faisait le plus saisissant contraste avec l'immense frondaison des jardins qui relient la ville à la mer.

Nous irons, ce soir, dîner dans cette verdure. M. Boutros, l'ancien drogman du consulat, vient de nous inviter à sa campagne. Quand nous y arrivons, à l'extrême fin du crépuscule, c'est à peine s'il reste assez de jour pour que j'entrevoie le jardin, planté à peu près comme les nôtres, avec nos arbres et de puissantes vignes. Nous dînons sur un balcon très large, bien abrité, ouvert sur de grands espaces verdoyants. Selon la coutume orientale, on attendait mon signal pour mettre les viandes au feu, mais je somnolais, n'écoutant que d'une oreille assoupie notre hôte expliquer qu'on lui avait crucifié son fermier arménien. Les cœurs sont durs en Cilicie, et cette nuit respire une douceur virgilienne. J'aurais aimé qu'on m'offrît de reposer jusqu'à l'aube sur un divan de cette loggia, où flottait dans les ténèbres le parfum des jardins. Il fallut retourner à Tarse et s'enfermer quelques heures dans la plus sale des auberges, qui joignait toutes les vulgarités de l'Occident aux négligences de l'Orient, et mariait les derviches avec les Gaudissart. Ma chambre, privée d'ouverture sur les dehors de la maison, s'ouvrait dans une salle de café! Cette organisation qui contrarie peut-être les moustiques, favorise chaleureusement les punaises...

Les matinées d'Asie chassent les cauchemars. Aux premières lueurs de l'aube, le monde a retrouvé sa jeunesse. Cependant que notre équipage s'apprête, je cours au marché acheter un panier d'abricots. Puis nous nous installons dans

trois voitures : Contenau et moi, dans la première; dans la seconde, un père capucin, un père jésuite et un de leurs jeunes élèves, le plus méritant du collège, à qui ce voyage est offert comme une récompense scolaire; et enfin, dans une troisième voiture, nos valises.

Ah! le triste équipage et les pauvres chevaux! Encore avons-nous obtenu, Contenau et moi, un fiacre à l'européenne, mais les deux autres véhicules sont des sortes de corbillards où l'on doit s'allonger comme dans un lit ou dans un cercueil.

LA TRAVERSÉE DU TAURUS

A travers la plaine, sur une route convenable, nous courons vers la chaîne immense des montagnes dont la haute muraille ferme l'horizon. Sur toute cette longueur il n'y a qu'un seul passage, Guleck-Boghaz, qu'on appelait jadis les Portes ciliciennes. C'est une fissure si étroite qu'on la fermait avec des portes et qu'en 1830, Ibrahim Pacha dut l'élargir, pour faire passer son artillerie. Nous filons droit sur cette invisible ouverture.

Mais pourquoi s'arrête-t-on? Quel est ce personnage que nos voituriers ramassent et installent douillettement sur mes couvertures, en le couvrant de mes manteaux? Ils me l'expliquent, en riant béatement d'admiration pour leur propre bonté : c'est un vieux, un vénérable, un cheikh qui va en pèlerinage à Konia. Je scandalise mon capucin, mon jésuite et mes Turcs, en jurant que ce saint homme va me couvrir de vermine et que je préférerais de beaucoup le renvoyer à sa famille, étant d'ailleurs tout prêt à me charger de ses dévotions pour Djelal-eddin Roumi. Mais il faut céder, et voilà mon drôle seul dans la voiture et comblé d'égards par nos voituriers.

A midi, halte du déjeuner. Un abri sur le bord de la route, avec du feu à la disposition des voyageurs. En face de cette hutte, une estrade, un arbre, un perchoir où nous nous installons, tandis que nos deux religieux vont préparer notre repas, dont ils parlent avec un doux émerveillement. C'est une conserve allemande, une saucisse aux petits pois, dont je pensai tout le jour mourir. J'en rêvais encore au gîte du soir! Edmond de Polignac avait coutume de dire : « Manger, c'est le

paradis. Les damnés digèrent. » Mon paradis m'est gâté par des milliers de mouches qui veulent y participer.

— Mon Père, en votre qualité de disciple de saint François, si vous leur faisiez un petit discours d'apaisement !

Mais, dans cette disgrâce, un spectacle m'amuse. Le cheikh, à qui nous avons envoyé quelques reliefs, s'agitait sur mes couvertures ; deux jeunes Anglais, attablés eux aussi dans l'abri, se précipitent à son aide et le soutiennent pieusement, de droite et de gauche, pour le descendre et le promener. Voilà des jeunes gens qui m'ouvrent les yeux sur une manière intellectuelle de voyager : ils cherchent à s'assimiler les vertus des pays qu'ils traversent. Eux qui, dans les rues de Londres, négligeront, je le jure, d'assister tant de misères qui les attendent, trouvent un vif plaisir, sur les pentes du Taurus, à révérer dans un vieil aveugle oriental quelque chose de divin. Pour un peu ils l'embrasseraient. Grand bien leur fasse, mais j'aime la mesure et le naturel !

Mon désir était de continuer sans arrêt jusqu'à la station de Bozantis, de l'autre côté du col, et j'avais raison ; l'événement m'a prouvé que nous y serions arrivés dans la nuit, en quinze ou seize heures de voiture. Nos voituriers refusèrent. Intérêt ou tradition, il leur convenait de passer la nuit au han de Tekir, qui domine la descente au pied de laquelle est la gare. Nous y arrivons le soir, à ce han de malheur ! Une salle en terre battue, avec un âtre autour duquel sont étendus six à sept voyageurs de la plus sordide malpropreté. Très comique regard de stupeur et d'indignation que nous lançons à nos voituriers, et Dieu me pardonne, aux religieux qui les ont choisis et n'osent pas les commander ! Le docteur Contenau pèse les chances de malaria et distribue de la quinine. Les deux religieux ne s'inquiètent que de nous. Ils ont pour consigne et pour désir de nous assurer un voyage agréable, et ils ouvrent une boîte de sardines.

— Merci, mon Père. Je vais me coucher dans les rochers sur le côté de la route.

— Eh bien ! nous allons demander à la petite sœur Thérèse qu'elle vous fasse la faveur de passer une bonne nuit.

Depuis une heure, je regarde le ciel étoilé sans dormir. Mais une voix s'élève, une étonnante mélopée d'Asie. Le cheikh exhale ses rêves de pèlerin, et c'est magnifique dans les ténèbres,

son appel vers Djelal-eddin. Il chante (est-ce du *Mesnevi*, du *Divan?*) : « Par ton corps, tu es un animal, et par ton âme, un ange, prédestiné ainsi à marcher sur la terre et dans le ciel... » Hélas ! les deux religieux, plus rapides que deux aigles, se précipitent et lui ordonnent de respecter mon sommeil. Du rocher d'où je les apostrophe, je ne parviens pas à les convaincre que j'aime la musique mystique, et que la parole énigmatique des grands poètes dans leurs extases était en train de me réconcilier avec cet indiscret errant... Peut-être a-t-il de l'âme !

La nuit fut courte. A trois heures du matin, nos cochers nous disent qu'ils ne répondent pas de notre arrivée, si on ne part pas immédiatement. Nous voilà debout, mais eux, je crois qu'ils sont allés se rendormir !

Je me rappelle, pendant cette attente, avoir vu passer la poste avec un drapeau turc, et le conducteur sonnant dans un cornet à bouquin des sons rauques, épouvantables. Le fracas magnifique, en pleine solitude, d'une pompe à incendie dans les rues de Paris ! Pour tout le reste, le désagrément d'une panne d'automobilistes surpris par la nuit dans les Alpes.

Il ne faut me demander aucun détail sur ces immenses journées de grand air, d'insomnie, d'abstinence et de chaos. Le Taurus, c'est un nom plus rare que les Alpes ou les Vosges, mais qu'y ai-je vu de mémorable et qui vaille le voyage ? James Georges Frazer s'excite beaucoup : « De tous les côtés, les montagnes menacent les nuées de leurs cimes éblouissantes, drapées d'un magnifique linceul neigeux, tandis que leurs flots inférieurs se voilent comme d'un deuil profond dans les ténèbres des noires forêts de pins ; çà et là, des ravins infranchissables déchirent ses versants qui parfois se transforment en effroyables précipices de rochers gris et rouges qui bordent la route à perte de vue. Ces régions sublimes avec leur air vivifiant produisent un ravissement... » J'aime mieux ce qui suit : « Le voyageur qui a laissé derrière lui la plaine de Tarse et sa chaleur étouffante ressent une double allégresse, dès qu'il a débouché du défilé et qu'il arrive sur le vaste plateau d'Anatolie. De hautes montagnes vers lesquelles il jette un regard en arrière ont formé, des siècles durant, une ligne de démarcation entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman ; au midi régnaient en souverains les Khalifes successeurs de Mahomet, et au Nord les empereurs byzantins exerçaient leur pouvoir. Durant des siècles,

ce fut le Taurus qui endigua la marée montante de l'invasion arabe... Une série de postes allant du Taurus à Constantinople signalait par ses feux à la capitale byzantine l'approche des envahisseurs musulmans. »

La vérité, c'est qu'avant l'ouverture du tunnel (que les Allemands achevèrent et mirent en exploitation pendant la guerre,) le voyageur goûtait dans ces montagnes un plaisir de sport. Mal assis, mal nourris, pressés par un sommeil invincible, dont à chaque chaos nous nous évadions, en même temps que nous risquions de glisser de la voiture, nous paraissions, Contenau et moi, deux pauvres gens; mais que nous étions heureux! Quelle expérience que cette prodigieuse simplification où nous sommes sensibles à notre être physique et plongés dans le grand air, noyés dans l'immense nature! Imbéciles que nous sommes de ne pas introduire, par intervalles, dans nos vies, quelques grandes semaines de cette barbarie, de cette animalité féconde...

Enfin, à six heures du matin, nos attelages échevelés se précipitaient tout au bas de la descente, sur le plateau d'Anatolie, dans la gare de Bozantis.

Notre épuisement, dans cette gare! Nous regardions la salle d'attente et ses bancs de bois comme un paradis. Que nous aurions passé là une meilleure nuit qu'au han de Tekir! Mes regrets s'avivèrent, quand le chef de gare nous dit que de Constantinople on l'avait averti de mon arrivée prochaine et qu'il eût à me céder sa chambre! Mais Contenau accourt, tout joyeux.

— Vous savez, le vénérable cheikh, nos voituriers sont en train de le battre, parce qu'il ne veut pas les payer!

— Ah! pardon, voituriers hypocrites, la voiture était à ma disposition. Monsieur m'a assez ennuyé, qu'il en ait au moins le profit!

Enfin le train paraît. La gare m'avait ébloui ; le wagon me fut une féerie. A peine installé, je m'y endormis. Contenau, tout de même. Il m'a avoué qu'il avait rêvé qu'il mangeait un fricandeau. Au milieu de ces délices, tout le jour, s'il nous arrivait de lever la tête jusqu'à la fenêtre, nous voyions des gares françaises, la barrière, les arbres verts, quelques voitures dans la cour, des petites maisons avec des tuiles, toute une France digne d'inspirer des vers à François Coppée.

Au soir, à Konia, où nous arrivâmes à 6 heures 30, cette impression fut merveilleusement confirmée. Quelques Français

m'attendaient et me conduisirent, à deux pas, à l'hôtel de Mme Soulier. Un hôtel élevé par les soins de la compagnie du Bagdad, exactement ce que nous appelons chez nous « le Café de la gare, » tout neuf dans un jardinet dont les arbres sont encore des manches à balais. Quel palais! quel bien-être! Je rentre en civilisation. Dois-je manger ou dormir? Dormir.

Dans mon premier sommeil, j'entendis *la Marseillaise*. C'étaient les Assomptionnistes avec leurs élèves, qui, ayant appris mon arrivée, venaient me fêter sous mes fenêtres. La trompette du jugement dernier ou la flûte de Djelal-eddin Roumi lui-même ne m'auraient pas mis debout. Mais douze heures plus tard, je ressuscitai. Je sautai à bas de mon lit, j'ouvris les fenêtres pour mieux entendre les oiseaux et respirer un air divin, et l'un de mes plus grands plaisirs commença. Est-il des moyens mécaniques pour multiplier en nous l'enthousiasme? C'est un problème que depuis sept siècles on prétend résoudre à Konia, au rythme des flûtes et des tambourins. Peut-on ouvrir au *Codex* un chapitre supplémentaire et dresser une nomenclature d'agents matériels propres à exalter l'âme? Connaissons-nous d'expérience certaine ces obscures régions de l'être où l'on voit le matériel et l'immatériel communiquer entre eux et s'émouvoir? C'est ici que je m'en ferai une idée.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

LA COMBE DU LOUP[1]

I. — VEILLE DE CHASSE

— Ce val étroit, qui paraît finir dans une gorge, ou dans un coupe-gorge, enserré par les pentes escarpées et roides du Clapier du Peyron, avec un bouquet de sapins et un bout de pâturage au bord du petit lac, là où j'ai vu des chèvres que, sans mes jumelles, j'aurais peut-être prises pour des chamois, c'est bien la combe du Loup, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? Y avait-il autrefois des loups ?

Un silence. Puis une voix :

— Oui, un grand loup. Il y est encore.

C'est le garde Chavert qui m'a répondu. Et sa réponse, qui soulage, me semble-t-il, d'un malaise l'assistance, est approuvée par des rires sonores où je crois surprendre cet humour qui est l'ironie du paysan.

Nous étions rassemblés, après le repas du soir, dans la cabane des traqueurs. La chasse avait été fructueuse : un bouc du poids de quatre-vingts livres et une jeune chevrette. Le bouc était déjà parti pour le bourg d'Oisans sur les épaules colossales du grand Bormand dont le pas ébranle la montagne et serait détaillé demain sur l'étal du boucher pour les amateurs de ce gibier un peu âcre. Mais la chevrette, nous l'avions gardée : elle servirait à notre propre nourriture. Instantanément dépecée à cause de la chaleur, sa peau était pendue à

l'entrée de la grange, sous le massacre des petites cornes courbes suspendu comme un trophée. Nos hommes, qui avaient escaladé les rochers de Malhaubert, s'étaient retapés avec un souper copieux et abondamment arrosé. Ils étaient dans cet état de béatitude qui suit les saines fatigues, quand l'animal bien repu est au repos et jouit d'une heureuse digestion.

— Ah! par exemple, il y est encore? Eh bien! nous le débusquerons. Une chasse au loup, ça nous changera. Il nous donnera moins de mal que le chamois de ce matin.

— Pas celui-là, reprend Chavert à la satisfaction de l'auditoire.

— Il est donc si terrible ?

— Terrible, monsieur. Ni les gardes ni les gendarmes ne s'y sont frottés. Il braconne à son goût, sans qu'on le dérange, sauf sur votre chasse, bien entendu, parce que, moi, je ne crains pas les coups de fusil, surtout quand c'est moi qui tire. Il est le maître de sa combe, et personne n'y met les pieds. Je ne vous conseille pas d'y aller.

Le Loup est donc un homme. Mais quel homme et pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ?

Je multiplie les questions : on me répond avec répugnance. Je me rends compte que c'est un sujet abandonné à Chavert, car tous le regardent, attendant de sa bouche un mot d'ordre. Je romps les chiens en organisant la chasse du lendemain et comme cette chasse nous mènera précisément aux abords de la combe du Loup je reviens à mon sujet par une offensive brusquée et voici que les langues se délient :

— Alors, ce Loup, il vit tout seul ?

— Parbleu, dit Chavert : les loups ne vivent pas avec les hommes.

De nouveau l'assistance approuve et ricane.

— Pas de femme ?

Un profond silence, indice d'une gêne indicible : tous les yeux, de nouveau, sont tournés vers Chavert qui finit par déclarer :

— Il en avait une : elle est morte.

Et le garde ajoute cet affreux détail qui, je le remarque, jette un froid :

— C'était sa fille naturelle. On prétend qu'il l'a empoisonnée.

— Ça ne m'étonnerait pas, insiste, après un regard inquiet du côté de Chavert comme pour obtenir sa permission, le traqueur Maliveau qui n'a pas son pareil pour dépister le gibier. Il connaît les plantes. Même qu'il a fait sa fortune là-dedans. Il se promenait dans les pays avec des cahiers de fleurs sèches et des boîtes de graines : — Voici les fleurs des Alpes et voilà les semences... Et ce qu'il en vendait aux clients! C'étaient des graines de n'importe quoi : de sapins si vous voulez. Comme il faut du temps aux semences pour pousser, il pouvait disparaître à son aise, et il ne retournait jamais au même endroit.

— Et c'est ainsi qu'il a fait fortune, Maliveau?

— Dame : il a acheté sa combe et bâti sa cabane. Ce n'est pas rien.

— Quel âge peut-il avoir?

— Dans les cinquante-cinq.

— Il s'est marié tard?

— Oh! il n'était pas marié. Le curé ni le maire n'y avaient passé. La Guiton, c'était sa chose. Comment appelez-vous ça dans les villes? sa maîtresse, quoi!

— Bien. Et pas d'enfant ?

— Si. Un petit dont il s'est défait.

— Dont il s'est défait?

— Enfin il l'a mis à Grenoble et ne l'a plus revu.

— Et de quoi vit-il, tout seul, dans sa montagne ?

— De quoi? de sa pêche : le lac est proche de la combe. De sa chasse : il a du chamois et de la marmotte, du coq de bruyère et de la perdrix blanche. De ses chèvres. De ses poules. Des pommes de terre de son bout de champ. Oh! il n'est pas à plaindre. Et il ne faut pas aller le déranger. Parce que, des fois, ça tourne mal.

Maliveau qui aime à se mettre en avant a soutenu ce dialogue sans broncher. Mais tout à coup il surprend les yeux perçants de Chavert braqués sur lui comme une carabine à double canon, et il se précipite dans le silence, tête basse : je ne tirerai plus rien de lui. Moi, de plus en plus intéressé par les mœurs de ce solitaire, je lance dans la conversation cette pierre à tout hasard :

— Pourtant il n'a tué personne?

Aucun des traqueurs n'est disposé à parler. Décidément, il faut s'adresser à Chavert. Carrément, comme si nous étions

seuls, lui et moi, dans la grange, je répète ma question, et il daigne y répondre :

— C'est ce qui vous trompe, monsieur.

— Il a tué quelqu'un ? Racontez-moi.

— Voilà. Il y avait, dans les temps, un Italien du nom d'Antonio, — son autre nom, je l'ai oublié, — qui venait couper du bois au bord du lac. Un jour, il est tombé dedans et on ne l'a plus revu.

— Un accident, ça arrive.

— Le cadavre a reparu après bien des jours. Il n'y avait pas eu d'accident.

— Qu'en sait-on ?

— On avait poussé l'Italien. Et comme il essayait d'aborder, on l'avait assommé. Le mort portait des blessures à la tête.

— Et la justice ?

— La justice ? Oh ! la justice !

C'est une exclamation unanime de tous les traqueurs détendus, qui peuvent enfin donner librement leur avis. Ils rient, ils s'esclaffent, ils étouffent. On ne peut pas dire que le respect de la justice soit en progrès chez nous. Ou peut-être ces gars robustes et impatients ont-ils eu plus ou moins, à tour de rôle, maille à partir avec elle pour braconnage, contrebande, ivresse ou rixe. Dans tous les cas, elle ne trouve pas de crédit. Je tente vainement de remonter un courant aussi rapide :

— Enfin n'y a-t-il pas eu d'enquête et de poursuite ?

— Mon Dieu oui ! convient le garde Chavert avec condescendance, il est bien venu des messieurs juges. Même qu'ils ne savaient pas marcher et qu'ils voyaient trouble. Il fallait les porter et les tenir. Partout ils trouvaient des abîmes et leurs jambes étaient de coton. Ça sort des villes, ça n'a jamais tâté un rocher, ça se traîne en plaine sur des grand routes, et dans des voitures encore.

Et après avoir exhalé son mépris, qui est partagé par tous ses camarades, il en vient au récit de l'affaire :

— C'est moi qui leur servais de guide. Quand on a repêché le cadavre, ils n'osaient pas seulement le regarder en face. C'est vrai qu'il n'était pas beau, le jeune homme : tout vert et tout gonflé, avec un crâne bosselé et un œil sorti.

— Faites-moi grâce du tableau, Chavert.

— Oh ! vous savez, un mort en vaut un autre. Les diffé-

rences, c'est pour les vivants. Alors je leur ai montré la trace des coups. Ils n'ont rien voulu savoir.

— Sans doute avaient-ils leurs raisons.

— Leurs raisons? Je les connais bien, leurs raisons. La peur, monsieur, la peur. Le Loup était là, avec ses yeux rouges, sa barbe en broussaille, sa taille, ses biceps et son piolet. Il ne se gênait pas, lui, pour les regarder sous le nez. Fallait voir comme tous ces procureurs filaient doux.

— On ne l'a donc pas arrêté?

— Qui? pas les gendarmes, pour sûr. Arrêter le Loup? vous n'y pensez pas. Ils lui ont donné un non-lieu, comme ils disent. Ça signifie qu'on étouffe un crime comme un canard. Et depuis lors le Loup vit sans inquiétude, mais tout seul.

— Personne ne va chez lui?

— Quoi faire?

— Personne ne lui parle?

— Personne.

— L'avez-vous rencontré?

— Moi, reprend Chavert : une fois. Là-haut, sur la crête qui fait la limite de la chasse gardée, il avait abattu un chamois, un grand bouc, un solitaire comme lui. Le chamois était tombé en travers, juste sur l'arête. Je le surveillais et j'arrivai sur place quand le Loup s'apprêtait à l'enlever. Il avait son fusil, moi le mien. Le mien est bon. Sans s'occuper de moi, il a voulu prendre la bête par les pieds de devant pour la charger. Mais je l'ai empoignée par les pieds de derrière. Il a tiré à lui. J'ai tiré à moi. Les os, les muscles et les chairs en criaient. La peau se tordait et les poils grésillaient comme s'ils prenaient feu. Le chamois était chaud et les entrailles lui partaient. A la fin, il s'est fendu. Le Loup a eu la poitrine, moi les gigots. Les gigots, c'est meilleur.

Chavert redresse la tête avec orgueil.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Rien.

— Et vous?

— Pas un mot.

Un instant j'imagine cette scène silencieuse sur un sommet de l'Alpe : les deux hommes, les deux géants de force égale, d'égale audace, se mesurant de l'œil et écartelant sans une parole le bouc sanglant sur l'herbe rouge. Il fallait être Chavert

pour braver le Loup et lui ravir la moitié de sa proie. Ses camarades de chasse le considèrent avec admiration. Il est digne d'être leur chef.

— Eh bien! moi, dit Maliveau, si je le vois, je me sauve. C'est plus sûr.

Et cet aveu du plus rusé les soulage tous. On ne se bat pas avec une bête fauve, on l'évite.

Nous revenons à la chasse du lendemain sur les pentes du Clapier du Peyron, nous distribuons les postes, nous convenons des heures et, quand le plan de bataille est élaboré, je souhaite le bonsoir aux traqueurs dans leur grange, et avec mes compagnons je regagne la cabane voisine où nous couchons.

Sommeil agité : je rêve du Loup. Mais c'est Antonio l'Italien qui a pris la place du chamois et que l'on tente vainement de lui arracher...

II. — L'ANTRE DU LOUP

Le lendemain, ce fut une de mes plus dures journées de chasse dans ce Dauphiné aux parois abruptes, aux pentes sévères, recouvertes d'un traître gazon ou de clapiers affreux qui dégringolent sous les pieds, en sorte que vous avez l'impression que toute la montagne descend avec vous dans une avalanche de pierres.

Mon poste, — que j'avais choisi, — se trouvait presque au-dessus de la combe du Loup, mais à cinq ou six cents mètres au-dessus, dans une tour aérienne, dans le ciel. Tout en surveillant avec mes jumelles les vernes d'où jaillirait la harde des chamois, quand les cris des rabatteurs la contraindraient à monter vers nous, je ne manquais pas d'observer le domaine interdit dont le garde m'avait fait une si étrange description : une baraque en planches, assez bien construite, me semblait-il, et, chose rare, entourée d'une sorte de jardin ; car ces teintes éclatantes, — rouges, blanches, violettes, etc., — ne pouvaient appartenir qu'à des fleurs rassemblées et cultivées. Le diable avait du goût. Les chèvres broutaient au soleil un maigre pré fermé par une palissade. Mais je n'aperçus pas, de mon observatoire, le propriétaire, dont mes hommes avaient tous déclaré, sauf Chavert, qu'il était invisible.

La chasse ne tourna pas à mon avantage. Elle se déroula

tout entière sur ma gauche et je ne pus la suivre que de très loin, non avec mes yeux ni avec mes jumelles, seulement au bruit de la traque et aux coups de fusil. Leur pétarade, répercutée par les échos, ne me parut pas de bon augure : quand on tire si souvent, le gibier a été manqué. Je m'apprêtais donc à redescendre vers la source où je rejoindrais mes compagnons, quand Chavert, surgi comme un fantôme d'une barrière de rocaille, me vint avertir de ne pas bouger. La harde, après avoir été manquée en effet, s'était remisée. Peut-être la pourrait-on plus tard rabattre de mon côté. Puis il disparut de son pas glissant et prompt qu'on n'entend point et qui n'admet aucune résistance ni du roc, ni de la glace, ni des forces humaines.

J'avais emporté dans mon sac tyrolien de quoi durer sur place : œufs durs, pain, jambon, fromage, quelques fruits montés de Bourg d'Oisans, plus une bonne gourde en peau de bouc remplie d'un vin blanc de Crépy léger et gaillard et que j'avais rafraîchie dans un trou de neige avant de prendre mon poste. Ces déjeuners en plein soleil, dans l'air et la lumière, avec un horizon immense et tout dentelé de pics blancs et or pour salle à manger, sont une des joies de ma vie. Et quand la boisson glacée descend dans le gosier et qu'on peut suivre sa descente aux froid et chaud qui l'accompagnent, c'est une libation offerte au dieu de la jeunesse et de la force.

Donc, je prendrais patience et j'attendrais tout le temps nécessaire. Par mesure de prudence, — ne faut-il pas toujours être prudent à la montagne? — je gardai quelques provisions pour la fin de la journée et je n'épuisai pas le contenu de l'outre. Sait-on jamais quand on rentre?

La harde levée avait dû, trompant les traqueurs, se remiser en effet dans un bouquet de ces maigres mélèzes qui grimpent jusqu'à deux mille mètres, ou se vautrer dans ces hautes touffes d'airelles rouges qui offrent un tapis moelleux. Il fallait donner le temps à nos hommes de monter à sa hauteur et sur sa droite, sans être aperçus, pour tenter de la pousser ensuite dans ma direction. Dans l'après-midi, la chasse recommença. Mais les chamois se ruèrent brusquement à l'assaut des sommets avant de venir à moi. Mes compagnons en auraient le profit. Je comptai deux, trois, quatre coups de carabine. Puis, ce fut le silence. Trois ou quatre pièces de plus au tableau, sans doute. La

chance ne me favorisait pas. Dès lors, il n'y avait plus qu'à redescendre de ma tour et regagner la cabane avant la nuit.

Diable ! Mais, tout à la surveillance des événements qui s'étaient déroulés comme une bataille lointaine, je n'avais pas remarqué la menace des nuages qui s'étaient amoncelés au-dessus de moi. L'orage éclata brusquement, comme il arrive souvent à la montagne où le temps change en un instant pour qui n'a pas l'habitude d'épier les prodromes de ces subites transformations. Et quel orage ! De la grêle et des ténèbres : une trombe de grêle, un matelas de ténèbres sous lesquels il fallait tâter du pied le rocher sûr. Malgré ma pèlerine, j'étais trempé et ne parvenais pas à préserver ce que j'avais de plus précieux : mon fusil. En vain je cherchais des yeux un abri possible. Pas un sapin, pas une grotte, rien que la paroi où trouver, non sans peine, les anfractuosités nécessaires à ma descente. Je manquai, au bas de la muraille, la sente que je connaissais et que je guettais comme on guette un secours dans le malheur. M'orientant mal, j'obliquai un peu trop à droite et me perdis. Je dus errer assez longtemps et tourner en rond, ou presque, pensant reprendre la bonne direction. Bref, comme un débutant dans l'automobile ou la bicyclette est hypnotisé par l'obstacle et fonce dessus quand il croit l'éviter, je me heurtai à la cabane du Loup où je comptais bien ne jamais entrer. Je ne pouvais conserver aucun doute : mes yeux et mes jumelles n'avaient relevé au-dessous de moi, quand j'étais à mon observatoire aérien, aucune baraque de berger, aucun pacage, aucune grange, hors le fameux chalet qu'il fallait fuir comme un repaire de sorcier. Je ne délibérai qu'un instant en moi-même : la tempête ou l'homme ? J'étais si mouillé et si las de chercher mon chemin dans l'obscurité que, ma foi ! je préférai l'homme. Après tout, on s'arrange même avec les assassins. Ils ne tuent pas inutilement. Tuer n'est pas un plaisir : quand on a fait la guerre, on le sait. Et puis, j'étais armé ; je ne parle pas de ma carabine mal bouchée qui avait dû prendre l'eau, mais du petit revolver anglais qui ne me quitte guère dans mes courses. Enfin, j'avoue que la conversation de la veille avait excité ma curiosité et qu'il ne me déplaisait nullement de voir de près le monstre.

Donc je heurtai l'huis avec mon piolet. Aucune réponse. Tant pis ! si la porte n'était pas fermée, je pénétrerais à l'inté-

rieur, afin d'être au sec. Il arriverait ce qui arriverait. Par acquit de conscience, je frappai une seconde fois et reçus dans l'oreille un vigoureux : *On y va!* que je n'attendais plus. Le loquet grinça et ce fut l'apparition : un long corps droit, une grande barbe qui me frôla, des yeux qui luisaient comme des yeux de chat. Rien d'autre, à cause du temps et de l'heure sombre. Et la grosse voix me jeta dans la figure :

— Ben quoi ! Il y a quelqu'un.

J'allais m'expliquer : il ne m'en laissa pas le temps :

— Que voulez-vous? passez votre chemin.

Le conseil était bon sans doute. Mais j'étais résolu à courir ma chance jusqu'au bout, et surtout à sortir du cyclone de pluie et de neige mêlées qui me courbait le dos :

— Ah ! non, dis-je, par un temps pareil on ne met personne à la porte. J'entre.

La voix se radoucit aussitôt, mais se fit goguenarde : je connais si bien les inflexions des paysans savoyards et dauphinois :

— Oh ! vous pouvez entrer. Vous serez bien le premier.

Il me poussa dedans et referma la porte par où s'engouffrait déjà la rafale. Nous nous trouvâmes dans une pièce assez vaste avec une cheminée dans le fond où flambaient quelques pommes de pin. On ne voyait clair qu'à la lueur de ce piètre feu, mais je m'y accoutumai assez vite pour distinguer une desserte avec des assiettes, une table, deux ou trois escabeaux, un fusil pendu au mur, et dans un coin des ustensiles de jardin : arrosoir, pelle, pioche, etc. Je remarquai sur la table un pot de terre avec des fleurs : ornement bien rare dans les intérieurs de campagne, et surtout quand il n'y a pas de femme. Aucun lit : donc la cabane devait comporter une seconde salle, peut-être deux à en juger par les portes. Je n'avais pas soufflé mot pendant mon inspection. Mon hôte devait m'évaluer avec mon attirail de chasse, car, ramenant mes yeux sur lui, je remarquai l'insistance de son regard. Tout à coup, étendant la main, il me palpa. Impression désagréable : je me reculai brusquement. Il ricana et déclara :

— Pas un fil sec. Attendez.

Il ne disparut qu'un instant et rapporta une fascine et des bûches. Nous eûmes bientôt un feu magnifique, avec un peu de fumée par surcroît :

— Séchez-vous, m'ordonna-t-il. Tout nu. Et les vêtements sur la corde. C'est comme ça que je fais.

Je ne me souciai point de me dépouiller de tous mes vêtements : c'était perdre mon revolver et me désarmer. Il comprit et interpréta mon hésitation :

— Je vous fais peur. On m'appelle le Loup.

Mais je le conquis d'un mot :

— Puisque je suis chez vous, c'est que vous ne me faites pas peur. Les autres préfèrent la tempête au Loup. Moi, j'ai préféré le Loup à la tempête.

Et je me séchai tranquillement. Pendant mon bain de vapeur et ma lessive, il allait et venait, mettant nos couverts sur la table.

— Pas grand chose, marmonnait-il. Autant dire rien.

Je tâtai mes habits et me rhabillai. Bien au chaud, je goûtai une sensation de bien-être qui me prédisposait à l'optimisme.

— Alors, lui demandai-je, nous allons souper.

— Pas grand chose. Des œufs de mes poules et de la marmotte.

— J'ai du jambon, du fromage et des fruits.

Il fit un grand geste de refus :

— Gardez-les.

— Et du vin.

— Ah ! du vin.

C'était presque un soupir, et dans tous les cas un aveu. Quel homme est rebelle à toutes les tentations de la chair et de l'estomac ? Celui-ci, visiblement, désirait de jouer au grand seigneur qui offre une hospitalité royale. Mais il n'avait sans doute pas vidé une bouteille depuis des années, et le souvenir le hantait. Je n'avais guère touché à ma gourde en déjeunant : or elle tient plus d'un litre. Il goûterait donc de mon Crépy. Ce serait l'occasion de causer.

A la clarté du grand feu qui oscillait à hauteur d'homme, j'avais pu l'examiner à loisir. La barbe était grise, mal soignée, broussailleuse et épaisse comme ces vernes où se cachent les chamois, les yeux enfoncés, d'un regard pointu difficile à supporter et qu'on sentait comme une piqûre, vaguement chassieux et pointillés de taches rouges, le nez busqué, le front dégarni : une de ces têtes au relief violent qui font le bonheur des peintres et qui tiennent du bandit et de l'apôtre.

Quant au corps, il était d'un athlète, la poitrine bombée, et des membres tout en muscles qui soulevaient les habits. Des habits de mendiants, mal reprisés, avec des pièces.

Il avait cassé des œufs dans un plat de terre qu'il portait au feu sur une fourche :

— Voulez-vous que j'allume la lampe ? lui demandai-je.

— Pas de lampe ici.

— Une bougie alors?

— Pas de bougie.

— Moi, j'en ai une, dans mon sac.

Un chasseur ne doit-il pas avoir une lanterne ? Il se retourna de mon côté presque menaçant :

— Vous n'y voyez donc pas assez?

Pour ne pas le contrarier, je me contenterais donc provisoirement de la flamme du foyer. Et nous voilà assis l'un en face de l'autre sur des escabeaux, à manger notre nourriture. Nous avions faim : tout y passa, ses provisions et les miennes qu'il finit par accepter. Une boîte de thon que j'avais reçut son approbation. Mais le vin, surtout, fut bien accueilli. Il prenait tant de plaisir à le lamper gorgée par gorgée, à le flairer, à l'attirer, à le couler dans toute la bouche, à s'en gargariser et à l'ingurgiter enfin, que je m'en versai à peine quelques gouttes, afin de le lui réserver.

Ma parole! j'avais grand soif, et cependant je me privais de la tarir pour la satisfaction de suivre les manèges de mon hôte. Il ne m'inspirait plus aucune frayeur. Au contraire, il m'amusait. Une ou deux gourdes en plus, et je le tenais à ma merci. Quelle plaisanterie que la réputation! Ce brigand m'apparaissait de tout repos, et comme un convive agréable. Après quelque gêne et quelques recherches de mots perdus par le manque d'usage, il se reprenait à la conversation sans dissimuler qu'il y trouvait son compte. Il se révélait parfaitement sociable, et je découvrais qu'il avait dû courir le monde et n'était point un de ces paysans fermés et verrouillés qui n'ont jamais quitté des yeux le clocher de leur village. Comme je cherchais le nom d'une fleur mauve que j'avais cueillie en grimpant à mon poste, il me le donna sans hésiter : un aster. Et il me révéla toute une érudition de botaniste, qui me fit aussitôt souvenir des racontars de Maliveau sur les escroqueries qu'il commettait avec la vente des graines. Puis il me dressa la carte des remises de nos

chamois : ici un vieux bouc isolé, là une harde de dix têtes, et plus loin, dans les vernes de Malhaubert, une harde de dix-huit.

— Vous êtes plus fort que Chavert, lui dis-je avec admiration.

Il me sembla que ce nom lui tirait une grimace. J'ouvris une fiole qui contenait de la fine champagne et nous la bûmes de compagnie. Il la humait comme le vin, puis la jetait d'un coup dans son gosier. Après quoi, je bourrai une pipe et lui passai ma blague. Il ne me la rendit pas et pourtant ne savait qu'en faire. Je compris sa disette et lui mis dans la main une pipe de renfort que ma poche contenait. Aussitôt il la bourra et, dans l'heureuse fumée qui l'environnait, il me posa enfin la question que j'attendais :

— Alors, qu'est-ce qu'ils disent de moi, là-dessous?

— Qui?

— Les hommes.

Je biaisai avant de lui répondre, car j'avais mon plan :

— Eh bien! mais, vous les voyez, je suppose.

— Non.

— Vous n'allez pas à Vénosc, ni au Bourg d'Oisans?

— Jamais.

— Vous ne parlez à personne?

— Si. Mais pas de ce côté. De l'autre.

Il désignait du geste la muraille qui ferme la combe :

— Je passe dessus, par la brèche de Val-Senestre et je m'en vas dans le Val-Jouffrey. Quand j'ai besoin de quelque chose. Pas souvent.

J'imaginai son existence d'ermite et gardai le silence. Il avait si rarement l'occasion de causer qu'il ne voulait pas la perdre, bien qu'il fût taciturne. Ce fut donc lui qui reprit :

— Ils m'appellent le Loup. Je me nomme Balmat. Bernard Balmat.

Puisqu'il se présentait, je crus poli de l'imiter :

— Et moi, Étienne Charlieu. Avocat à Chambéry. A votre service.

Il me répliqua sèchement :

— Je n'ai pas besoin d'avocat.

— Vraiment? fis-je sans méchanceté, mais non sans quelque ironie.

— Ah! oui, on vous a raconté des choses.

— On en raconte toujours, Bernard Balmat.

— Dites-les : je veux savoir.

— Est-ce la peine de vous ronger les foies?

— Dites-les.

Son visage rouge insistait, suppliait. Je me décidai. Après tout, pourquoi pas? Un certain goût du danger me prenait, comme en montagne, comme à la chasse :

— Eh bien! ils disent que vous braconnez les chamois et et que les gardes n'osent rien contre vous. Sauf Chavert.

Il haussa les épaules.

— Que vous avez gagné votre cabane et votre terre en vendant de fausses graines de fleurs, de fleurs des Alpes, et en ne les vendant jamais aux mêmes.

Cette accusation le mit en joie :

— Ah! ah! ils disent ça. Et quoi encore?

— Le reste est plus grave.

— Je m'en f...

— Bien. Vous l'aurez voulu. Ils disent que votre femme n'était pas votre femme devant le maire et le curé..., qu'elle était même votre fille naturelle... et que vous l'avez empoisonnée...

J'avais avancé avec précaution, comme sur un glacier crevassé. A la troisième phrase, il se dressa brusquement sur moi et je crus qu'il allait m'étrangler. Instinctivement, je glissai ma main dans la poche du revolver. Comprit-il mon geste ou l'absurdité de me rendre responsable? Avec la même soudaineté il se calma.

— Quoi encore? réclama-t-il.

Je continuai, comme si je n'avais pas remarqué sa colère :

— Que vous avez poussé dans le lac un Italien nommé Antonio.

— Antonio Berrari. Et après?

— C'est tout, Bernard Balmat. Il me semble que c'est assez. Le vol, l'inceste et deux assassinats : que vous faut-il?

Il ne me répond pas. En somme, il n'a rien démenti. Je m'attendais à des protestations. Or il a simplement précisé le nom de l'Italien. N'en tirerai-je aucun éclaircissement? Il finit par me regarder bien en face, à la lueur mobile du brasier. Si je n'avais été déjà familiarisé avec sa figure, j'en aurais pu concevoir quelque frayeur. Puis il me jette :

— Alors, pourquoi êtes-vous là ?

Je devine ou crois deviner ce qui le travaille.

— Oh ! vous savez : sa réputation et soi, ça fait deux.

— Pas pour tout le monde.

Il est agité. Il s'était rassis, il se lève à nouveau et va prendre mon fusil accroché au mur. Je n'aime pas beaucoup ce jeu :

— Un Martini, reconnaît-il. C'est une bonne arme.

Il l'examine, il la palpe, il la tripote. Je l'avertis :

— Prenez garde : j'ai laissé des cartouches dans le magasin.

Il s'en est bien aperçu et fait glisser la première dans le canon. Voilà ma carabine chargée entre les pattes du Loup, à deux pas de moi. J'ai eu tort de l'irriter en ouvrant son dossier. Et tout doucement je palpe mon revolver, de façon à l'avoir en main instantanément. Que suis-je venu faire dans cet antre ? La tempête aurait mieux valu. Je me reproche ma téméraire démarche quand un secours inespéré m'arrive...

III. — LES CHIENS ET LE LOUP

Un, deux, trois coups de feu déchirent le silence dans notre voisinage immédiat. Le Loup s'approche de la fenêtre, mais sans raccrocher mon fusil. Le temps s'est remis au beau, tout aussi brusquement qu'il s'était gâté. J'aperçois des étoiles sur l'épaule de la montagne sombre. Dans l'attente de la lune, la nuit n'est pas très obscure.

— On vous cherche, conclut Balmat.

— Peut-être bien. Ouvrez donc la croisée et tirez pour les avertir. Ils connaissent le son de ma carabine.

— Inutile : ils ne viendront pas vous chercher ici.

— Pourquoi ?

— Personne n'entre chez moi.

— J'y suis.

— Ils ne le croiront pas. Après ce qu'ils vous ont raconté.

C'est juste : Chavert et ses camarades ne supposeront pas que j'ai, seul, affronté le monstre. Mais alors, je sortirai à leur rencontre. Ces braves gens, malgré la fatigue de la journée, ont organisé une battue pour me découvrir : ils redoutent pour moi un accident. Je ne puis les laisser dans l'embarras.

A mon tour, je m'approche de la fenêtre, je l'ouvre et je pousse un appel prolongé avec mes deux mains en porte-voix.

Balmat n'a pas eu le temps d'intervenir, mais je devine sa fureur. Cependant je distingue dans l'obscurité deux ou trois lueurs qui bougent : les falots des traqueurs. Des voix me répondent, de plusieurs côtés. Ils se sont égaillés, pour mieux fouiller la combe. Ils sont là. Tout de même, je n'en suis pas fâché.

— Ils vont entrer, Balmat.

— Ils n'entreront pas.

— Vous n'allez pas les en empêcher?

— Oh ! pas besoin. Le Loup est le loup.

Au même instant, comme pour lui infliger un démenti, on heurte violemment à la porte et, sans attendre la réponse de l'hôte, un homme pénètre à l'intérieur, y tombe plutôt comme un bolide. C'est Chavert. Éclairé de bas en haut par le feu, il me paraît plus grand qu'à l'ordinaire, et sa figure rasée plus anguleuse et plus dure. On dirait qu'il n'a pas vu Balmat, car il vient à moi tout droit :

— Ah ! monsieur Charlieu : vous voilà. Ce n'est pas trop tôt. On vous a cru cassé.

— Mais non, Chavert, mais non : je suis intact. Après la chasse j'ai été pris par la bourrasque et je suis entré ici où l'on m'a séché et nourri.

Mais le garde ne s'est pas occupé de mon explication. Il a pris à la cheminée un tison et le brandit par la croisée ouverte en guise de signal. Le signal a été repéré : car les cris se rapprochent. Une ombre, puis une autre passent devant la fenêtre. La cabane du Loup est cernée par les traqueurs.

Lui cependant, que je suis des yeux, ne bronche pas. Il continue de manier mon fusil dans ses doigts experts. Il regarde Chavert qui ne lui a pas adressé la parole, qui n'a même pas semblé l'apercevoir. Qu'y a-t-il entre ces deux hommes? Je les revois écartelant un chamois sans un mot. Cette bête broyée signifiait-elle une vieille haine? Quel butin, quelle proie se sont-ils autrefois disputés ?

Et voici que la meute force le gîte. Les chiens, un à un, s'alignent en face du fauve qui, de ses yeux rouges, les dénombre. Je reconnais Bormand à sa carrure, Maliveau à la souplesse de son pas. C'est un spectacle de chasse inédit. La curée est-elle prête à être servie chaude ? Vont-ils aboyer à la mort? Ou le Loup vaincu fera-t-il tête une dernière fois,

comme le chamois qui ne se rend pas vivant ? Il maintient avec soin ses distances : en somme, il aura toujours le temps d'épauler et d'abattre un des assaillants. Ce sera Chavert sans nul doute. Mais Chavert ne s'occupe pas de lui. Il range ses hommes et les harangue :

— M. Charlieu est retrouvé. Il n'a point de mal. Il s'était égaré au bas de la paroi.

A tour de rôle je serre la main des traqueurs en les appelant par leur nom ou par leur prénom, quand les mouvements de la flamme me permettent de les dévisager, comme le principal intéressé fait à l'église après les mariages et les enterrements. Car il y a un protocole paysan auquel il serait discourtois de se soustraire. La cérémonie faite, Chavert qui abuse du commandement déclare :

— Et maintenant, en route pour le refuge.

A son ordre, les traqueurs sortent un à un, lentement, de la pièce où nous sommes tous rassemblés. Il n'y aura pas de curée. Les choses se passent en toute simplicité, alors que j'imaginais une scène romantique. Il ne reste bientôt plus que le garde, le Loup et moi. Le Loup, qui s'était penché pour secouer le feu, se redresse et paraît tout rouge de la lueur du brasier. Il me regarde, attendant mon départ, et il me semble que ce regard, loin d'être terrible ou hostile, est presque suppliant, chargé d'une interrogation douloureuse. Chavert aussi me considère. Il s'efface, pour me laisser passer devant lui. Il ne s'est pas une seule fois tourné vers notre hôte, comme s'il avait supprimé cette présence de son rayon visuel. Entre ces deux hommes, je comprends très nettement que je suis l'arbitre. Une haine dont j'ignore l'origine les sépare. Si je m'en vais, je condamne le Loup. Mes hommes ne doutent pas de cette condamnation, et mon garde moins encore que ses camarades. Celui-ci, — je m'en rends compte, — estime que je fais bien des façons pour franchir le seuil maudit. Il s'aperçoit que j'hésite. Sa stupéfaction ne se dissimule pas et je la lis dans ses yeux. Comme si je lui devais obéissance, avec une nuance de respect pourtant, il répète pour moi :

— En route, monsieur. Il est tard.

Mais l'autre qui ne dit rien, qui n'a pas ouvert la bouche depuis que son domicile a été violé par toute une troupe sans son autorisation, qui a su avaler sans parole sa colère et sa

honte, est suspendu à ma décision. Il attend, lui aussi. En somme, il m'a reçu dans la tempête, il m'a donné son gîte, son feu, sa nourriture. Il a été mon hôte. Vais-je reconnaître son hospitalité en le lâchant publiquement? Brusquement je me tourne vers le garde :

— Écoutez, Chavert : je suis fatigué. Alors je passerai la nuit ici, puisque Bernard Balmat (j'ai grand soin de lui restituer son nom d'homme) m'offre un abri. Demain, pas de chasse : les traqueurs se reposeront. Ils en ont besoin. Et je regagnerai le refuge à la première heure.

Cette fois, Chavert a daigné regarder le Loup. Quel regard, tudieu! J'en ai froid dans le dos. Si les regards tuaient, notre hôte serait là, gisant devant moi. Tandis qu'il est triomphant, notre hôte. Il a relevé la tête et sa barbe pointe en avant. Il a l'air d'un roi mage qui apporte ses présents. Ma confiance l'a relevé dans sa propre estime. Il est redevenu le seigneur de son palais de bois.

Ai-je bien agi, dans cette bascule des plateaux de la balance? En somme, pour gagner un affreux criminel, par manière de vanité, de jeu ou de dilettantisme, je risque de perdre le garde le plus réputé et le plus dévoué, qui s'était jeté dans la nuit et l'orage pour me porter secours, et avec lui tous ses camarades qui le suivent au doigt et à l'œil.

— Monsieur est le maître, me répond-il d'un ton menaçant, en marchant vers la porte.

J'essaie de le rattraper avec de bonnes paroles :

— Donnez un coup de vin aux hommes, Chavert : ils l'ont bien mérité après leur double traque et leur randonnée du soir.

Mais je ne reçois aucune approbation. Je rouvre la porte pour crier encore :

— Bonsoir, Chavert. A demain matin, de bonne heure.

Il ne m'adresse aucun adieu. Il a déjà disparu. Les ténèbres l'ont dévoré.

Je rentre, et me voilà cette fois, sans la possibilité d'aucune aide humaine, puisque j'ai refusé celle qui m'était venue, dans la tanière du Loup, seul avec le Loup.

IV. — BERNARD BALMAT, DIT LE LOUP

Seul avec le Loup? Mais où est-il ? Il a disparu quand j'attendais de lui tout au moins un remerciement ou, sinon un remerciement que les paysans n'ont guère accoutumé d'adresser à personne, une expression de visage, un regard, un signe de gratitude pour l'avoir préféré si injustement à mon fidèle garde et à ses dévoués acolytes. A-t-il, comme le diable, le pouvoir de devenir à son gré invisible ? Nos verres sont vides et nos portions absorbées : il n'y aurait plus qu'à gagner son lit, si toutefois sa tanière comporte ce genre de mobilier. Je me penche à la fenêtre ; c'est le silence nocturne, troublé seulement par la voix monotone du torrent descendu des neiges voisines et qui s'en va se perdre là, tout près, dans le petit lac. La lune ne va pas tarder à paraître sur la noire montagne : déjà ce poudroiement argenté l'annonce. Sa clarté remplacera dans la chambre celle du feu qui s'éteint. En l'attendant, j'allume la bougie que j'ai tirée de mon sac. Elle me sert à mieux distinguer les traits de Bernard Balmat qui surgit enfin de la pièce voisine :

— Voilà, M. Charlieu : c'est prêt.

Sur un matelas il a étendu des peaux de chamois qui ne laissent subsister aucun doute sur ses braconnages, car les longs poils révèlent la fourrure d'hiver, c'est-à-dire le gibier abattu, quand la chasse est interdite. Là-dessus je pourrai m'étendre et dormir. Avant d'accepter son offre, je lui demande s'il a un autre lit. Il me montre du doigt une seconde porte :

— Je couche de l'autre côté. Là, c'était ma fille.

Sa fille? L'accusation d'inceste est-elle une calomnie? Le désir de savoir me tourmente. Au risque de l'irriter à nouveau, — mais n'ai-je pas conquis le droit d'être indiscret? — je reprends :

— Votre fille ? Là-dessous, ils disent : votre femme aussi.

Il envoie par la croisée ouverte, d'un tir exact, un jet de salive et déclare simplement :

— Les salauds !

Je n'en saurai pas davantage ce soir, car il me souhaite une bonne nuit et me quitte pour s'aller terrer dans son propre gîte. Avant de me coucher, j'inspecte les lieux et même je

tourne la clé de l'unique armoire où je découvre un fichu de couleur et un bonnet d'enfant : oubli ou souvenir? Comme je m'approche de la fenêtre, j'aperçois le reflet de la lune qui s'est décidée à se lever et qui semble déposer sur la pente du pré, entre les branches des sapins, une lessive blanche. J'ai plaisir à respirer l'air du dehors : cette chambre sent le renfermé. Et je crois voir glisser une ombre sous un arbre voisin. Je reconnais Chavert : il n'a pas voulu m'abandonner, il a renvoyé les traqueurs, mais il est resté. Il passera la nuit à épier le moindre bruit, à me préserver du moindre danger. Mon refus de partir a dû le mortifier cruellement, mais il a pris la responsabilité de ma vie : il me garde contre moi-même.

De le savoir là, je me sens tout de même soulagé. L'esprit libre, je me livre au sommeil sans arrière-pensée. Que peut-il m'arriver, puisque ma sentinelle est à son poste?

... Au matin, quand je sors de la chambre où j'ai si bien reposé, le Loup m'attend déjà dans la pièce à feu avec une tasse du lait de ses chèvres. La tragédie tourne à l'églogue. Pourtant je n'ai pas affronté le monstre pour m'en retourner bredouille, sans mon histoire.

— Il y a un bonnet d'enfant, lui dis-je, dans l'armoire. J'ai oublié un dernier grief. Ils disent encore, là-dessous, que vous vous êtes débarrassé du petiot à Grenoble.

—Oh ! ils peuvent bien dire tout ce qu'ils voudront.

Bien : voilà mon Loup de bonne humeur qui prend son parti de tous les racontars et qui ne défend pas sa réputation. Cela ne fait point du tout mon affaire. Comment lui arracher son secret? Nous sortons, et je vois ce que je n'avais pas vu la veille à cause de la nuit :

— Vous êtes donc jardinier?

Il ricane :

— Un peu.

De mon poste aérien, avec mes jumelles, j'avais bien distingué ce parterre de toutes couleurs autour de la cabane. Mais il l'a composé avec des fleurs des Alpes dont il me donne les noms : œillets sauvages d'un rose tendre, dauphinelles d'un bleu azur, anémones des neiges qui consentent à fleurir si tard dans le voisinage des névés.

Je l'écoute, surpris de sa science, car il m'en cite bien d'autres qui sont déjà décloses :

— Où diable avez-vous appris cette nomenclature ?

Il m'explique alors qu'il a servi de guide, dans sa jeunesse, au célèbre botaniste Faucheron qui a rédigé une *Flore Alpine*, avec planches en couleurs, et celui-ci, l'ayant pris en amitié, s'est amusé à l'instruire.

— Chaque année, je lui portais des graines à Nice, ajoute-t-il négligemment.

Ainsi Maliveau se trouve-t-il confondu. Mais l'accusation de Maliveau était la moins lourde. Restent l'inceste, les assassinats et l'abandon d'enfant. Je ne partirai pas de la cabane sans en avoir le cœur net, dussè-je y passer une seconde nuit, et je demande :

— Votre femme, elle vous aidait à chercher les fleurs dans la montagne ?

— Ma femme...

Il se tait sur ces deux mots qu'il a prononcés lentement, avec respect, je dirais avec amour, si l'amour paysan ne nous demeurait obscur. Il se tait longtemps. Il ne dira rien. Ce silence dans lequel je finis toujours par retomber, comme dans une crevasse, m'énerve à la longue. Pourquoi ne pas aborder de front la question qui m'intéresse ? Mon choix d'hier ne m'en donne-t-il pas le droit ?

— Écoutez, Bernard Balmat, en acceptant votre hospitalité, je vous ai prouvé que je vous tenais pour un honnête homme et que je réprouvais toutes les histoires d'en bas. Mais que voulez-vous que je leur réponde, quand ils me parleront du Loup ? Vous n'êtes guère bavard sur ce qui vous touche de près.

— Répondez-leur...

On devine ce qu'il m'engage à leur répondre. C'est un argument de champ de bataille, et nous sommes en paix.

— Enfin votre femme était-elle votre fille ?

Il réfléchit un instant, assis sur son escabeau, les coudes appuyés à la table et les mains, soutenant le menton, à demi perdues dans la barbe.

— Ma femme, reprend-il avec la même solennité, elle est morte dans les temps. Elle m'avait laissé cette petite. Cette petite qui est devenue grande. Les enfants, ça devient grand sans qu'on y voie goutte. Et l'Italien est venu.

Ah ! cette fois il parle, et bien qu'il y ait des trous dans son récit, je ne tarderai pas à y voir clair.

— L'Italien Antonio ?

— Oui, Antonio Berrari. Quand j'ai compris ce qu'ils avaient fait, et que ma petite attendait un gosse, j'ai cherché l'Antonio qui sciait son bois au-dessus du lac. — Il faut un père, que je lui ai dit ; donc tu marieras la Guiton. — Il m'a répondu comme ça qu'il était déjà marié. — Marié ! que je lui ai dit : alors, attends, canaille... J'ai marché sur lui. Je crois bien que je l'aurais assommé. Ça s'est trouvé comme ça que je ne l'ai pas fait. Il a eu peur, il a reculé. Derrière lui, c'était le rocher, puis l'eau. Il est tombé à reculons. Sa tête a porté sur la pierre et il s'est noyé. Moi, je ne l'avais pas touché.

— Je comprends, dis-je à mon tour : c'est ce que vous avez expliqué au juge.

Le Loup me considère avec étonnement, presque avec curiosité, comme si j'avais formulé une absurdité.

— Au juge ? Mais on ne lui dit rien, au juge. Il pouvait bien me juger : c'est son métier. Et me condamner, si ça lui chantait. Après tout, l'Antonio, je l'aurais bien supprimé, s'il n'était pas mort de peur auparavant.

— Comment le juge a-t-il appris la chose ?

— Voilà. C'est Jérémie, le berger, qui a parlé. Il était sur la pente avec ses chèvres : il voyait entre l'Antonio et moi toute une place vide qui n'a pas été bouchée. Et la chute à reculons, il y a assisté. Mais moi, j'ai refusé de me défendre.

Encore un crime dont il se décharge. Et comment ne pas admettre son explication ? Par là même qu'il n'a pas été poursuivi malgré la vindicte publique, c'est que la justice n'a pas mis en doute le témoignage de Jérémie le berger.

— L'Italien, c'est bien, dis-je après réflexion; mais la Guiton, votre fille, qu'en avez-vous fait ?

— Après l'événement, elle a accouché trop vite. J'ai bien essayé de lui barrer les sangs.

— Vous êtes sorcier ?

— Pas avec de l'amadou, ni avec des toiles d'araignée. Il y a bien la feuille de lis qu'on trempe dans l'eau-de-vie, mais le lis ne pousse pas si haut. Alors, j'ai pris du seigle ergoté, j'en avais. Elle a tourné l'œil avant l'effet des plantes.

— Et ils disent que vous l'avez empoisonnée avec vos herbes.

Il ne répond pas à l'accusation. La tête a roulé dans les mains, comme s'il la laissait crouler sur la table. Quand il la relève, il me semble que les yeux rouges sont humides. Allons donc ! J'ai la berlue. Un Loup, est-ce que ça pleure? Et il me fait cet aveu, le plus singulier que j'aie recueilli d'une bouche paysanne :

— C'était, monsieur, tout ce qui me restait de la femme.

La femme, ma femme : j'avais déjà remarqué l'intonation qu'il réservait à ces deux syllabes. Je n'en saurais jamais plus long. Mais n'est-ce pas assez pour que j'y distingue une de ces passions inexprimées et profondes, bien rares dans les villages, et d'autant plus dignes de respect quand nous les rencontrons? Bernard Balmat n'est pas un type du commun, et d'ailleurs ces gens de la haute montagne, guides, traqueurs, braconniers, ont une sorte de fierté sauvage, d'indépendance arrogante et farouche, susceptible de s'humaniser de quelque tendresse inconnue dans la plaine. Ils ne vivent pas en vain dans le voisinage des neiges. Ils ont des pensers à eux, qui passent au-dessus d'eux comme un vol de perdrix blanches. J'en ai connu qui m'ont surpris par une délicatesse de cœur inattendue, presque raffinée. Il y a là un secret d'amour qui ne me sera certainement pas livré. Mais peut-être d'autres indices serviront-ils à me le révéler peu à peu. Cependant quelque chose me chiffonne encore dans le récit entrecoupé du Loup. La Guiton est morte en couches. Mais l'enfant? Je lui pose la question :

— Votre fille a-t-elle accouché d'un mort?

— Non, monsieur, d'un garçon vivant.

— Et qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai porté à Grenoble.

— Oui, je comprends. Vous ne pouviez pas le garder ici. Il faut une femme pour élever un nouveau-né. Mais vous allez le voir?

— Non.

— Vous n'êtes jamais allé le voir?

— Non.

Surpris de ces dénégations que le ton accentue, je lui répète presque mot pour mot la phrase émouvante dont il s'est servi tout à l'heure :

— Pourtant, ce petit, c'est tout ce qui reste de votre femme et de votre fille.

Il ne répond pas. Il désire néanmoins conserver l'estime et même la sympathie que je lui ai montrée en l'écoutant, car, après un long silence, il se disculpe de cette façon :

— Je paie pour lui. C'est pour faire de l'argent que je passe la brèche de Val-Senestre pour descendre dans le Val-Jouffrey.

— L'argent ne suffit pas. Quel âge a ce garçon ?

— Bientôt huit ans.

Huit ans ! Je m'étonne d'un tel abandon.

— Vous pourriez le reprendre avec vous. Il garderait vos chèvres. Il vous tiendrait compagnie. Et il irait à l'école à Vénosc.

Nouveau silence. Mais cette fois, c'est moi qui le romps :

— Est-ce à cause de l'Antonio que vous ne voulez pas le voir ? En somme, ce n'est pas vous qui l'avez tué. Il s'est tué tout seul. Si c'était vous, je m'expliquerais votre gêne. Vous lui auriez supprimé son père.

— Oh ! son père !

Qu'est-ce qu'un père de hasard qui se disposait à traverser les Alpes et ne serait jamais revenu ? Voilà ce que signifie cette exclamation. Tout cela, est-ce la faute du petit ? J'essaie encore de plaider sa cause :

— Tout de même, Balmat, c'est votre petit-fils.

Alors il me répond, à ma grande surprise :

— Non.

Et ce *non* est si péremptoire qu'il clôt la discussion. Il n'y a plus à y revenir. J'en demeure interloqué. Ma foi, je n'ai plus rien à apprendre. L'abandon de cet innocent correspond à une volonté systématique contre laquelle il serait peine perdue de se heurter. Je n'ai plus qu'à prendre congé de mon hôte.

— Bernard Balmat, lui dis-je encore en me levant, je m'en vais. Et si quelqu'un me parle du Loup, je saurai maintenant quoi lui répondre.

Lui aussi, il s'est dressé. De sa taille, il me domine, bien que je sois grand.

— Pas la peine, monsieur. Ils ne vous croiront pas.

— Les hommes ne sont pas si méchants.

— Les chiens non plus. A la chasse ils deviennent féroces.

— Oui, mais ils écouteront Chavert, et Chavert est un homme raisonnable.

Sur mon garde le Loup ne me donne pas son opinion. Là

encore, je flaire un mystère. Et j'insiste, comme un aveugle tâte du bâton son chemin :

— Je parlerai à Chavert.

Balmat me détourne immédiatement de mon projet :

— Laissez Chavert tranquille.

Est-ce une vieille inimitié de braconnier à garde? Je veux élucider ce point sans retard :

— Parce que vous vous êtes disputé un chamois dans les temps, voilà bien des histoires. Vous en avez eu chacun la moitié, et lui le meilleur morceau qui est l'arrière-train.

Mon hôte prend un air offensé, comme si le rappel de cette scène était pour lui un outrage, et il me réplique avec la dignité d'un personnage d'Homère évoquant ses exploits :

— J'ai eu le cœur. Et le cœur, c'est la vie.

Je ne le réconcilierai pas facilement avec Chavert. Nous nous serrons la main, et je crois que sa poigne va me briser la paume : il a mis dans cette étreinte le sentiment que ses lèvres ne m'ont pas exprimé. En acceptant de coucher cette nuit sous son toit, je l'ai publiquement honoré et il m'en remercie à sa manière.

Sur le sentier, la carabine en bandoulière, le sac vide sur le dos, je respire cet air vif et salubre du matin qu'on ne respire bien qu'à la montagne. Pourquoi les bouffées que j'aspire ont-elles une fraîcheur inaccoutumée? J'ai peut-être commis une bonne action...

V. — LE GARDE

J'ai peut-être commis une bonne action : est-ce bien sûr?

A peine ai-je fait quelques pas dans le sentier que je suis rejoint par quelqu'un dont je n'ai pas entendu la marche. C'est comme un fantôme qui a surgi à mon côté. Il ne m'adresse pas la parole, il se contente de m'escorter. Chavert est là qui ne m'a pas quitté de la nuit, qui a pris charge de me protéger. Le pauvre diable n'a pas dû fermer l'œil. J'essaie de reconquérir son amitié en lui parlant avec gentillesse, avec bonhomie :

— Eh bien! Chavert, vous le voyez. Le Loup n'est pas si mauvais. On peut loger sans risque chez lui. Et vous auriez dû vous aller coucher au lieu de me surveiller.

Il n'est pas convaincu. Il hoche la tête, en homme d'expé-

rience. Et je vois bien, à son air embarrassé et grave, qu'il a quelque chose d'important à me dire :

— Les loups sont les loups, monsieur. Hier, j'étais votre garde. Je devais vous ramener de la chasse en bon état jusqu'au refuge. Quand nous arriverons au refuge, vous ferez ce que vous voudrez.

J'ai compris où il voulait en venir et j'en ai beaucoup d'ennui et même de chagrin. Cependant je simule l'ignorance :

— Je me reposerai tout un jour, Chavert, et demain, bien dispos, nous pourrons chasser du côté de la Muraillette, au glacier triangulaire où vous aviez relevé des traces. Si vous êtes d'avis...

Car je sais qu'il faut le ménager. Mais sa décision est prise :

— Vous chasserez à votre aise, monsieur. Moi, je n'ai plus d'avis.

— Vous me faites la tête, Chavert. Ce n'est pas bien.

— Je ne fais pas la tête. Seulement, je ne suis plus votre garde.

— Vous n'êtes plus mon garde. Et depuis quand?

— Depuis ce matin. Ou bien je le serai encore jusqu'au refuge. Après, ce sera fini.

Est-il possible qu'il m'envoie ainsi par la figure sa démission? Nous sommes parvenus au bord du petit lac. Il est agité du frisson des truites qui viennent boire du soleil et de l'air à la surface et du jeu des nuages qui glissent au ciel comme des ailes sous le vent. Je cherche des yeux le rocher qui le surplombe. Là fut précipité l'Italien comme il reculait devant la colère du Loup dont il avait séduit la fille. Je m'arrête sur ce lieu tragique et j'oblige mon garde à s'y arrêter avec moi :

— Chavert, la vérité sur le Loup, je vais vous la dire.

Et je lui refais le récit qu'il écoute sans m'interrompre une seule fois. Puis, je conclus :

— Quand vous me parlez des chamois, de leur nombre et de leurs remises, je vous crois, Chavert, parce que vous savez. Quand je vous parle de justice, vous devez me croire pareillement, parce que je sais. Vous avez votre métier. J'ai le mien. Et je m'y connais comme vous dans le vôtre. Donc, si je dis : Bernard Balmat n'est pas coupable de la mort d'Antonio Berrari, et cet Antonio Berrari était coupable, marié, d'avoir séduit une

petite fille de seize ou dix-sept ans, vous n'avez plus le droit d'accuser le Loup.

Il commence par me répliquer :

— Ce n'est pas moi qui l'accuse.

— Et qui, sinon vous?

— Tout le monde.

— Tout le monde, c'est-à-dire personne. Vous n'êtes plus un enfant, Chavert : vous avez dépassé la cinquantaine. Pas de bêtises, mon ami.

Il hésite, car il a confiance en moi, tout de même, depuis le temps que nous chassons ensemble :

— L'Italien, c'est bien. Mais la Guiton? Et le petiot?

— La Guiton est morte en couches. Pour lui barrer le sang, il a fait ce qu'il a pu.

— Et le petiot qu'il a abandonné.

— Il ne l'a pas abandonné tout à fait, pour être équitable. Il l'a placé à Grenoble et il paie sa pension chaque trimestre. Mais c'est vrai qu'il n'est jamais allé le voir et qu'il refuse d'y aller jamais.

Puis, — car cette question m'embarrasse, — je continue comme si je me parlais à moi-même :

— Il m'a dit comme ça : « Ce gamin n'est pas à moi. » Pas à lui, c'est entendu. Mais il est le fils de sa fille.

A ces paroles que j'ai marmonnées à mi-voix, mon garde s'est arrêté net, comme s'il prenait racine tout à coup, et n'a-t-il pas l'air d'un arbre avec ses membres noueux et ses vêtements de velours marron? Il me fixe avec des yeux pointus et il me somme de m'expliquer, tant sa bouche est impérieuse :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit comme ça, le Loup?

— Que le fils de sa fille n'est pas son petit-fils. Comprenez-vous ça, Chavert? Évidemment, l'Antonio le dégoûte. Il répugne à adopter le rejeton de l'Italien. Mais il y a la mère.

Pour la troisième fois, le garde veut me faire répéter ma phrase :

— Vous êtes sûr, monsieur, qu'il a dit comme ça, le Loup?

— Sûr et certain, Chavert. Puisque j'en ai été frappé.

Je m'attends à un commentaire et n'en reçois aucun. Le garde a repris sa marche cadencée et m'entraîne. Jusqu'au refuge il a les lèvres cousues, comme s'il était absorbé par

une méditation intérieure dont il n'a pas l'habitude, ou comme s'il ne pensait plus à rien, à moins qu'il ne soit travaillé par sa démission. Et quand nous arrivons au refuge où les traqueurs rassemblés nous attendent, surpris et décontenancés de notre absence nocturne, il me prend mon fusil comme à l'ordinaire pour le nettoyer et, devant tous, il m'interroge sur la chasse à venir :

— Au glacier triangulaire, sur les pentes de la Muraillette, j'ai relevé des traces. Une harde de huit ou dix. C'est pour demain ?

— Entendu.

Avant d'entrer dans ma chambrette, pareille à une étroite cabine de transatlantique, je me penche vers lui et lui glisse à l'oreille :

— Alors, vous me restez, Chavert?

— Je reste.

Il n'est plus question de démission : je respire.

Notre chasse au glacier triangulaire nous valut trois pièces au tableau, mais nous mit sur le flanc, car elle nous contraignit à grimper jusque sur l'arête de la Muraillette pour y achever une chevrette blessée. J'ordonnai donc un jour de repos dont je profiterais pour faire au Loup ma visite de digestion et lui porter divers cadeaux : une pipe, quelques paquets de tabac, et une outre de la contenance de cinq litres, puisque mon vin de Crépy avait son agrément. Par manière de plaisanterie, et afin de taquiner mon garde redevenu de belle humeur depuis notre réconciliation un peu mystérieuse, je lui annonce mon projet et le convie à m'accompagner. Quelle n'est pas ma surprise de recevoir son acceptation immédiate !

— Bien sûr, j'irai, me déclare-t-il comme si la chose allait de soi.

Ainsi nous retrouvons-nous de concert le lendemain aux abords de la cabane qu'entoure le singulier jardinet :

— Vous voyez, Chavert, que Bernard Balmat connaît la flore des Alpes et que les calomnies de Maliveau ratent comme son fusil.

Mais je cherche mon garde : il a disparu, il s'est envolé de son pas si léger et si prompt que la terre le porte à peine, juste de quoi lui redonner de l'élan. Il a bien voulu me conduire,

non se retrouver en face du Loup. Et je gage qu'il est là, dissimulé par un arbre ou un rocher, à me surveiller, m'épier, me garder. Sa tutelle m'exaspère à la fin...

Le Loup est chez lui qui ravaude une veste usée et tout effilochée. Ma foi ! j'en ai une que je ne porte plus guère : je la lui baillerai à la prochaine rencontre. Mais ne pourrait-il venir la prendre lui-même au refuge ? N'arriverai-je point à le réconcilier avec ses semblables, à l'arracher à la solitude? Il commence par gronder quand je pose négligemment le tabac et le vin sur la desserte :

— Monsieur Charlieu, j'ai besoin de rien.

— Précisément, Balmat, je vous apporte des choses dont vous n'avez pas besoin. C'est du superflu

— C'est du luxe.

Il sourit à l'outre et à la pipe et les range avec grand soin. Puis il m'explique où a passé le troupeau de chamois que nous avons chassés la veille :

— Ils ont fui dans le Val-Jouffrey. Mais ils sont rentrés ce matin par la brèche.

Le renseignement est précieux. En sortant, je lui montre les fleurs :

— Vous m'en donnerez des graines.

— Entendu.

— Portez-les moi au refuge.

— Non.

— Pourquoi pas ? C'est plus court pour vous d'aller à Venosc et au Bourg d'Oisans que de chercher un village de l'autre côté de la brèche de Val-Senestre. Et c'est le chemin de Grenoble.

— Je ne vas pas à Grenoble.

— Vous irez : le petit vous y attend.

Il ne répond pas à mon indiscrète invite. Mais un troisième personnage a surgi, qui brutalement, malhonnêtement, s'est placé entre le Loup et moi, me tournant le dos et me supprimant de la discussion comme si j'y devais demeurer étranger.

C'est Chavert sorti d'une verne comme un diable d'une boîte et qui affronte directement son ennemi. Voilà un spectacle à ne pas perdre et je manœuvre pour tourner la position et apercevoir les deux visages en présence. Ils ne prêtent aucune attention au mouvement que j'opère et je les observe à

loisir : dressés l'un contre l'autre, même taille, même carrure, même poitrine, le Loup à la barbe rouge et aux yeux sanglants, le garde rasé, taillé à la serpe, le regard durci. Ils se déchiffrent, ils se reniflent, ils s'arrachent le masque pour voir à l'intérieur, sans une parole, comme s'ils se disputaient encore là-haut, sur la crête, le chamois écartelé. Cette scène muette va-t-elle se prolonger et ne devrai-je pas intervenir avant qu'elle se gâte? Chavert se décide, et j'entends un dialogue où pas un mot n'est inutile, qui est réduit au strict nécessaire, comme un squelette qui réclamerait la chair du récit :

— Le petit de Grenoble n'est pas à toi ?

— Non.

— Alors la Guiton n'était pas à toi ?

— Non.

— Pourquoi l'as-tu gardée ?

— A cause...

— Donc le petit est à moi.

— Si tu veux, tu peux.

— Je veux. Je prends.

Là-dessus ils se décrochent, comme deux boucs, mêlant leurs cornes et se heurtant le front à se défoncer le crâne, se séparent sans raison et s'en vont paître chacun de son côté. Avant de rejoindre Chavert sur le sentier du refuge qui longe le lac, je me tourne vers le Loup.

— Eh bien ! Balmat, vous lui donnez le petit?

— Non.

— Comment? N'ai-je pas entendu ?

— On donne ce qu'on a. Il n'est pas à moi.

Je dois me contenter de cette affirmation déjà entendue qui n'explique rien.

A quelques jours de là, je quittai le Dauphiné, ma saison de chasse finie, sans avoir revu le Loup.

VI. — LA LOUVE

L'année suivante, comme je revenais fidèlement pour l'ouverture au lac Lovitel, — Chavert, dans son rapport, m'annonçait des chamois à foison, — Maliveau le traqueur fut

dépêché à ma rencontre, au pont des Ogiers, sur le Vénéon, là où s'arrêtent les voitures, avec un mulet bâté pour mes bagages. Nous voilà donc montant de compagnie au refuge. Maliveau est un contemporain du garde et le plus expert à la chasse après lui. Même, dans le temps, il a manœuvré pour le supplanter, mais il a renoncé à cette basse intrigue inutile. Je l'interroge sur les événements :

— Qu'y a-t-il de nouveau ? De la truite dans le lac, et du gibier dans les remises ? Les traqueurs sont au complet ?

— Oui, monsieur, et vous en avez un de plus.

Ses yeux se brident de malice, comme s'il me jouait une bonne farce :

— Un de plus ? Je n'en ai pas besoin.

— Oh ! il n'est pas appointé. Il grimpe pour le plaisir, mais déjà comme une chèvre. Cela vous fera plus tard un fameux garde.

— Chavert me suffit.

— Chavert vous le laissera pour compte. C'est son petiot. Il a bien neuf ans.

Instantanément, j'ai dans l'oreille le dialogue incompréhensible du Loup et du garde : « Je veux. Je prends. » Je gage qu'il s'agit de ce mioche-là.

— Est-ce le petit du Loup dont vous parlez ?

— Dame, je ne sais pas s'il est du Loup. Ça se pourrait. Mais il s'appelle sur l'état-civil Pierre Chavert. Pour nous, c'est Pierrot.

Pierre Chavert : ce nom rend un son bizarre. Il manque un anneau à la chaîne, et je comprends mal, si je crois comprendre. Ce Maliveau subtil et inquiétant doit savoir la chronique. Il ne se fera pas prier pour m'en instruire. Je vais le presser comme un citron :

— La Guiton, qui est la mère de ce Pierrot-là, n'était donc pas la fille du Loup ?

— Il paraît que non.

— Elle était la fille du garde ?

— Il paraît que oui.

— Voyons, Maliveau : expliquez-moi ça.

Il fait la moue au lieu de se montrer empressé à son ordinaire, dès qu'il s'agit du mal d'autrui. A-t-il peur que Chavert nous écoute ?

— Oh! déclare-t-il, c'est une vieille histoire.

— Pas si vieille que vous, Maliveau. Puisque vous la savez, dites-la sans vous agiter comme une marmotte à la danse.

Il se décide et n'allonge pas, comme s'il se hâtait de poser un fardeau :

— Voilà. C'était la plus belle fille du pays, de la Bérarde à Bourg d'Oisans.

— Qui ça? La Guiton?

— Non, la mère de la Guiton, la Josette.

Comment était-elle? Maliveau ne saura pas me le dire, dans cette impuissance du paysan à décrire une femme ou un paysage, sauf d'un geste vague qui signifie la taille et la force.

— La plus belle fille du pays, quoi! reprend-il, fâché d'être interrompu pour une bagatelle. Balmat la fréquentait. Bernard Balmat, c'est le Loup.

— Je sais, je sais.

— Il la voulait. Elle était d'accord. Mais Balmat était déjà le Loup, condamné pour de la contrebande au Mont Genèvre, condamné pour le braconnage, condamné pour coups. Tandis que Chavert avait du bien et de la conduite. Alors elle a marié Chavert.

— La famille?

— Oui, la famille. La fille aussi. Pour les filles, faut de la conduite et du bien. Alors il est arrivé une chose qui n'aurait pas dû arriver.

Mon traqueur se tait, comme s'il était traqué. Il inspecte à droite, il inspecte à gauche. Des sapins, des rochers : personne.

— Et quoi donc, Maliveau?

— A la cueillette des airelles, elle a rencontré le Loup, dans la montagne, ici près. Il a dit : « Viens. » Elle a dit : « Je viendrai. » Il a dit : « Quand? » Elle a dit : « Demain. » Il a dit : « Reste. » Elle a dit : « Je reste. » Il l'a emmenée. Elle n'est jamais revenue.

— Et Chavert?

— Chavert, ah! Chavert. Ça, c'est moins connu. C'est des histoires à garder pour soi.

— Je les garderai pour moi : je le jure.

— Chavert est allé à la chasse au Loup. A trois cents pas, avec son fusil, il abat une pomme sur un piquet.

— Une pomme? Comme Guillaume Tell.

— Connais pas ce Guillaume. A trois cents pas il a surpris le Loup, il a tiré. Le Loup en porte la marque sur la joue gauche. Mais c'était pour lui une blessure de rien. Il est sorcier : il barre le sang. Il a guéri. Il s'est tu. C'est des choses pour ceux de la montagne. C'est pas des choses pour ceux de la plaine. Des coups pareils, ça ne se recommence pas.

— Et Balmat?

— Balmat était en faute. Balmat n'a pas tiré.

— Mais la fille? La Guiton?

— Faut croire que Josette la portait déjà quand elle est allée vivre avec le Loup. Faut croire. Moi, je n'y étais pas.

J'ai la clé du mystère ; mais elle tourne mal et n'ouvre pas. Si Marguerite, dite la Guiton, n'était pas la fille de Bernard Balmat, pourquoi celui-ci l'a-t-il gardée après le décès de Josette au lieu de la restituer au vrai père? La réponse ne se fait pas attendre. Une phrase me revient à la mémoire, une phrase et surtout l'accent pathétique avec lequel elle fut prononcée devant moi. Quand le Loup me parla de la Guiton morte en couches, il ajouta : *C'était tout ce qui me restait d'elle... Elle*, Josette, *sa femme, la femme*, comme il disait avec une adoration qui survivait aux années, qui suppléait à l'insuffisance du langage. Il avait gardé la fille en souvenir de la mère. Mais quand il l'avait perdue à son tour, il n'avait plus voulu du petit, fils de l'Italien et petit-fils de Chavert. Dès lors, toute l'aventure s'éclaire. Dès lors, il n'y a plus d'ombre.

Nous avons atteint, le mulet, Maliveau et moi, la digue qui ferme le lac Lovitel. Pour souffler après la montée, nous faisons halte sous un petit sycomore. Avec une joie de plus en plus vive chaque année, je cueille du regard le paysage familier : cette eau verte, si pure et limpide que s'y doublent exactement, en image renversée, les montagnes aux pentes rousses de prés brûlés et blanches de neige au sommet. Dans le fond, je cherche la combe où le Loup, dans les temps, emmena sa proie consentante, cette Josette inconnue, — la plus belle fille de la Bérarde au Bourg d'Oisans, — qui préféra ce bandit à la vie régulière et respectée.

Puis nous gagnons en terrain plat le refuge. Mon garde m'aperçoit et vient à ma rencontre. Il tient par la main un garçonnet frétillant et à demi sauvage, qu'il me faudra apprivoiser, et il me le présente, non sans une fierté paternelle :

— Mon petiot.

Quelle tendresse cachée il a mise dans ces deux mots, et quelle volonté de propriétaire ensemble! Il s'en est allé à Grenoble chercher le dernier descendant de sa race. Il l'a réintégré dans ses droits. La femme et la fille lui ont échappé. Qu'importe maintenant! Il a un héritier. C'est lui qui assure une suite familiale à ces pauvres femmes perdues, la Josette et la Guiton. C'est sa manière à lui de leur pardonner. Sa force aujourd'hui se rit de leur faiblesse. Elle n'ont été bonnes qu'à détruire la paix du foyer. Lui, il a rebâti avec elles, malgré elles.

Comme je comprends son sourire! Et pour lui être agréable, je prends l'enfant un peu effrayé, je le soulève en l'air et, le fixant bien dans les yeux, je le repose à terre avec ces mots qui reçoivent l'approbation de mon garde :

— Toi, tu es un Chavert. Tu en as le regard franc et dur. Tu seras honnête et fort quand tu seras grand.

Puis, instinctivement, je regarde une fois encore, avant d'entrer dans le refuge, la combe du Loup qui, plus haute sur la pente, est dans le soleil, tandis que nous sommes déjà plongés dans l'ombre, et que cette ombre, venue du val, envahira dans un instant. Une image obsédante me revient à la mémoire : le garde et le Loup écartelant, sur la crête, le chamois qui, broyé, craque sous leur pression et arrose de son sang et de ses entrailles l'herbe rougie. Chacun a eu sa part du gibier. Chavert a sauvé sa race. Mais l'autre? Mais le Loup? Ne m'a-t-il pas dit, l'an dernier, dans sa tanière :

— J'ai eu le cœur. Et le cœur, c'est la vie...

Henry Bordeaux

LETTRES INÉDITES

DE

GEORGE SAND

ET DU

PRINCE NAPOLÉON

II (1)

Paris, Palais-Royal, ce dimanche 22 novembre 1863.

Chère madame Sand,

Vous m'avez bien fait attendre de vos nouvelles, mais je suis dédommagé, votre lettre si bonne, si affectueuse pour moi, et si remarquable, si admirable sur le livre de Renan : voilà une vraie joie.

Vous me gênez en me demandant mon avis sur Jésus, après le vôtre, après ces pages éloquentes et si belles que vous m'avez écrites. J'ai vu M. Renan, je lui ai lu ce que vous pensez de son livre, il en est si touché, si heureux, si fier, qu'il m'a demandé copie de votre lettre sur son œuvre ; est-ce une indiscrétion ? Je ne l'ai pas commise, et viens vous demander si cela ne vous contrarie pas, avant de céder à ce désir (2).

Je considère ce livre comme un événement dans l'ordre des idées, est-ce parce qu'il répond à mon sentiment ? Peut-être. Jamais je n'ai cru que Jésus fût un philosophe, un penseur, un

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

(2) Correspondance de George Sand, tome IV, p. 364.

homme qui ait eu la conscience de ce qu'il faisait : je le sentais un fanatique, presque un inspiré. M. Renan me le montre comme je le sentais. Je ne suis pas croyant, j'aime peu la religion, mais j'aspire vers l'idéal, vers l'infini : sans le comprendre, on le sent.

Jésus, tel qu'il est représenté, c'est *l'amour*, ce n'est pas un Dieu matériel, mais c'est l'expression de ce qu'il y a de supérieur, presque de divin dans le cœur de l'homme. Vous qui comprenez si bien l'amour dans son acception la plus complète, qui l'exprimez comme personne, vous devez aimer cette explication.

Je crois que l'humanité vaut mieux après le christianisme qu'avant; l'amour du prochain, le respect de la vie, cette aspiration vers le bien dans tout le monde, la destruction, ou la condamnation de l'esclavage, tout cela ce sont les résultats de Jésus. Jamais personne n'a eu une telle influence. Je n'en avais pas conscience ; ce n'était pas, ce ne devait pas être un philosophe, s'adressant à l'esprit; ce devait être un simple enthousiaste s'adressant à tous les hommes *par le cœur*, car chez tous les hommes les plus mauvais, il y a un côté du cœur qui est bon. Ajoutez que ce livre est venu dans un moment excellent où la fausse religion est seule prônée, où on veut nous imposer des dogmes qui nous révoltent, que nous ne devons, ni ne pouvons admettre, et ce livre, je le répète, est un bien pour notre société, parce qu'il rejette par une critique savante, érudite et juste, tout ce qu'il y a de faux, tout en laissant debout ce qu'il y a de consolant, de bon.

Suis-je trop idéaliste? quelques-uns de mes amis me le reprochent. Sainte-Beuve, surtout. Il est vrai : *je doute*, mais je n'affirme pas la matière seule. — Non, ce serait affreux. — Vous aussi, trouvez-vous que je suis dans les espaces? J'ai horreur du néant, et de la négation constante et sur tout. Ces Polonais insurgés, si sublimes, n'est-ce pas, aujourd'hui même, une preuve de ce qu'il y a d'indéfini dans le cœur humain? N'est-ce pas l'amour qui les inspire, amour admirable du bien, du grand, du beau, du vrai contre tout ce qu'il y a d'odieux dans le monde. *Jésus* est incontestablement un livre utile, relativement à notre temps, et absolument *bon*.

Quand venez-vous à Paris? Revenez-nous pour quelque temps. Que ce sera bon de vous revoir, de causer avec vous! Vous

êtes trop fugitive : votre amitié est un trésor qu'il faut un peu plus donner à ceux qui vous aiment.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON.

Paris, 26 décembre.

Mon cher Prince,

Ci-joint une pétition ! Ah ! pardonnez-moi, celle-là est bien fondée, et vient de la veuve d'un général, officier de l'Empire, d'une personne tout à fait respectable, ayant des droits réels. Voyez si vous voulez y ajouter deux mots de recommandation. Si vous ne voulez pas, priez pour moi M. Hubaine d'y mettre une enveloppe, une adresse, et de l'envoyer au Ministre des Finances, à la garde de Dieu.

Voici bientôt le nouvel an. Je ne veux pas être un importun de plus dans la foule, je veux vous embrasser toute seule et en cachette, et avant tous les autres. Je parcours d'un pied léger mon soixantième hiver, je ne crains donc pas que ceci nous compromette. Donc, recevez tous mes souhaits les meilleurs, et les plus affectueux et les plus vrais.

J'irai vous les dire dans un mois ou six semaines au plus. Et dans ce temps si rapproché, la question politique n'aura pas changé. Certainement, l'idée du Congrès est honnête, intelligente et prudente. Mais l'Empereur peut-il croire à sa réalisation, ou, en supposant la réalisation, à son efficacité ? c'est impossible. Il en sait trop long pour ça. Il veut faire bien les choses avant de tirer, ou de ne pas tirer l'épée. Il voit bien (ou s'il ne le voit pas, c'est que son intelligence s'obscurcit), que les souverains ne peuvent plus représenter les peuples dans des décisions de raisonnement et de sang-froid. Par la guerre, on peut encore grouper des volontés, et soulever des passions plus ou moins généreuses.

C'est la vie d'action qui survit, pour un temps encore, à la vie de réflexion. Par des surprises, par du prestige, par des appels aux nationalités je me persuade que l'on peut encore faire quelque chose de grand. Mais si nous voulons concilier ces inspirations du sentiment pur avec la haute et calme raison de Girardin, nous sommes dans le rêve. Que l'Empereur décide tranquillement, dans un Congrès, que Venise, par exemple, restera autrichienne, et que la Pologne doit rester russe : la

France industrielle et philosophique dira : tant mieux, et les mêmes dangers de conflagration continueront à flamber autour d'elle, sans que la décision des souverains ait rien amélioré. Mais que l'Empereur jette le cri de délivrance, la France du sentiment laissera crier la France des affaires, et courra aux armes. En résumé, les monarchies sont des lampes mourantes; il n'y a plus d'huile; qu'on jette un peu de poudre sur la mèche, et ce dernier pétillement éclairera encore de grandes actions. Sans cela, l'idée de Girardin, qui a mille fois raison, *sauf l'opportunité* dont il ne tient jamais compte, ne conjurera pas de grands désastres pour tous, peuples et souverains.

Je crois que tout se tient, mon cher Prince, et que nous en sommes en politique, au même point qu'en religion et en philosophie. L'édifice du passé s'évanouit, et l'édifice de l'avenir n'est pas prêt. Les monarchies de droit divin vont tomber, et ce ne sera pas encore l'aurore des républiques. La raison parle par mille bouches dont plusieurs sont éloquentes et sobres. Girardin en est une, l'Empereur en est une aussi. Mais le torrent grossit, et couvre toutes les voix. Ceux qui veulent tout détruire sont tout aussi aveuglés que ceux qui croient tout conserver. Tous sont forcés d'aller en avant. Mais que font ceux qui veulent sauver du passé ce qu'il a de bon, sans lui permettre d'entraver l'avenir? Ils font comme vous, ils demandent à leur cœur, à leur instinct généreux de résoudre les questions qui ne peuvent se résoudre autrement, parce qu'elles ne sont pas mûres. Vivons donc encore d'idées et de volontés chevaleresques, puisqu'il en faut encore, et que nous sommes loin du jour où la raison nous suffira.

Bonsoir, et bon an, mon cher Prince. Tous les miens vous envoient l'expression de leur dévouement, et vous savez si le mien vous est acquis. Un mot encore, je crois que la plus vivace dynastie est encore la vôtre. C'est la plus jeune, et son origine révolutionnaire l'engage dans une voie qui la forcera d'abattre quand même ce que l'Empereur veut en vain préserver. Gardez vos forces et votre espoir. Il y a un rôle pour vous dans l'histoire si vous voulez, et cela sans conspirations ni coup d'État, un rôle que nous ne pouvons préciser, et qui se fera par la force des choses, et aussi par votre force à vous, si vous ne laissez pas éteindre en vous le feu sacré des grands instincts, et la puissance magique des grands désintéressements.

Tout le monde étant dévoré d'ambition, le premier homme du siècle sera celui qui n'en aura que pour *l'idée.*

Mercredi, 20 janvier 1864.

Cher bon ami,

Vous êtes venu me voir hier, et j'étais dans la secousse de la grippe : rien de sérieux, mais je ne sais pas avoir un accès de fièvre, sans battre la campagne, et il ne faut pas que je voie mes amis dans ces moments-là. Je les effraierais gratuitement, puisque le lendemain il n'y paraît plus. On me défend de bouger pendant le reste de la semaine. Je m'occuperai le matin à domicile de mes acteurs qui viendront travailler chez moi. Le soir, je resterai à peu près toute seule au coin de mon feu, car pour les indifférents, je serai partie. Et si, un de ces soirs, vous ne faites rien, vous viendrez, que je vous dise combien je vous aime, malade ou non.

G. Sand.

Ce mercredi, 27 janvier.

Chère madame Sand,

Vous allez mieux, puisque l'on m'a dit que vous étiez venue au Palais-Royal. J'en suis tout heureux. Êtes-vous libre ce soir? J'ai grande envie de vous voir, et viendrai vers huit heures et demie passer une heure avec vous, si vous y êtes. Répondez-moi si cela ne dérange pas vos projets. Mille amitiés, ma chère malade que j'aime tant.

Votre ami,

Napoléon (Jérôme).

Février.

Cher Prince,

Quel bon et beau discours (1) vous avez improvisé! ceux qui l'ont entendu en sont tous revenus enthousiasmés ; ceux qui n'ont pu que le lire, en sont profondément touchés, et sérieusement satisfaits. Quel grand talent, quel noble esprit, et quel brave cœur vous avez! C'est une joie immense pour moi quand je vous vois compris et apprécié. C'est un peu d'amour-propre, parce que cela me donne raison de vous avoir apprécié toujours.

(1) Prononcé au banquet de l'Isthme de Suez, le 11 février 1864. In-8°, 1864. Dentu.

— Mais c'est surtout une joie du cœur, parce que je vous aime, parce que je sais comme vous êtes fier et pur, dans toutes ces questions de fortune où vous pouvez hardiment juger la question de droiture et d'équité. En ce moment, vous remuez tous les bons esprits, et vous contentez jusqu'à l'ivresse toutes les bonnes consciences.

J'aurais été vous embrasser ce matin, si mon travail à l'Odéon ne commençait à onze heures, travail indispensable pour le moment. Si vous venez me voir cette semaine, vous me trouverez toujours après quatre heures; mais Mme Villot m'a dit ce soir, que vous étiez un peu enrhumé et fatigué. — Soignez-vous.

J'ai mis le directeur de l'Odéon dans le trouble, en lui demandant pour vous l'avant-scène de l'administration. Il dit que pour une pièce de cette importance (1), il faut qu'il soit là, à son poste, mais il vous supplie d'accepter l'hospitalité de deux places avec nous, — à moins que vous ne préfériez une première loge que je vous réserverai : j'en ai deux en tout. — Lui, jure qu'il n'en a plus une seule. Faites-moi savoir votre désir *tout de suite*, je vous en prie.

Et à vous de cœur, plus que jamais.

G. Sand.

Ce mercredi, 17 février.

Vous êtes comme toujours, ma chère madame Sand, bonne et indulgente pour votre vieil ami!

J'envoie un de mes officiers demander une loge au directeur de l'Odéon, pour la première de votre pièce; je comprends qu'il ne peut céder sa loge pour cette solennité littéraire. Je viendrai vous voir un de ces jours, à votre retour de la répétition, après quatre heures.

Puisque vous jugez mon discours, si *incorrect*, favorablement, je vous l'envoie, remettez-en un exemplaire à M. Manceau.

Mille amitiés.

Napoléon (Jérôme).

(1) La première représentation du *Marquis de Villemer*, comédie en quatre actes, en prose, par George Sand. Théâtre Impérial de l'Odéon, 24 février 1864.

21 février.

Cher Prince,

Vous avez pris part, et une part obligeante et bonne, à mes petits soucis d'argent. Je dois vous dire qu'aujourd'hui Buloz, de son propre mouvement, un bon mouvement, de cœur et de conscience, a rayé de ses livres la moitié de ma dette envers lui, et augmenté *mon traitement* à la *Revue*. L'argent que vous m'avez prêté ne m'est donc plus rigoureusement nécessaire, et si vous avez quelque bonne œuvre plus pressante à faire, dites-le moi, je m'acquitterai tout de suite; autrement, je retarderai un peu ma restitution, parce que votre service m'est utile encore, et m'abrège quelques ennuis. Je vous devais de vous dire le soulagement qui m'arrive, et de rendre justice à mon bourru, mais honnête patron. Je n'en poursuis pas moins mon installation nouvelle. J'ai besoin de solitude et de liberté pendant quelques années, et à Nohant je suis trop esclave de devoirs de détail, au-dessus de mes forces.

Pardon de vous entretenir de moi comme de quelque chose de bien intéressant. Vous me répondrez oui ou non, avec votre sainte franchise. J'ai été heureuse de voir votre charmant fils, et vivement touchée de revoir sa digne et charmante mère. Ce que vous m'avez dit d'elle, me la fait bien sérieusement aimer.

A vous de cœur, cher Prince.

George Sand.

Paris, Palais-Royal, ce mercredi 27 juillet.

Chère madame Sand,

Je trouve votre lettre à mon retour d'une course que j'ai faite; elle me fait deviner l'affreux malheur qui a frappé votre famille; j'en suis désolé, et j'y prends la plus grande part (1). J'écris un mot à Maurice, envoyez-le-lui ! J'ai hâte de vous embrasser, donnez-moi votre adresse, et indiquez-moi les jours et les heures auxquels je ne vous dérangerai pas. Toute ma

(1) Marc, dit Coco, fils de Maurice Sand et de Lina Calamatta, vint avec ses parents à Guillery, chez son grand père, M. Dudevant, et il y mourut (juillet 1864). George Sand essaya de le voir avant sa mort, et fut à cet effet à Guillery, où elle arriva trop tard.

famille va bien; j'ose à peine vous parler de ma joie (1), et vous remercier de vos félicitations, à vous si malheureuse.

Mille tendres amitiés.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

25 janvier 1865.

Mon cher Prince et bon ami, vous prendrez part à notre douleur, nous avons perdu en 48 heures notre excellent Maillard (2), un homme d'élite, un grand cœur, une bonté d'ange, et si intimement lié à mon existence, par un dévouement de tous les instants, que je ne sais plus comment nous allons vivre sans cette amitié-là. Augmentez-moi la vôtre pour m'aider à supporter un coup si rude.

Je venais à Paris avec la volonté d'aller vous voir; au lieu de cela, nous avons été d'un lit de mort au cimetière, et je repars pour tâcher de me reposer à Palaiseau, Manceau et moi. Nous revenons dimanche ou lundi, pour recevoir Maurice et sa femme, et dans les premiers jours de la semaine prochaine, j'irai voir si vous avez le temps de me recevoir quelques minutes. Je sais que vous êtes bien occupé maintenant, et c'est tant mieux. Vous obtiendrez peut-être un peu d'élan vers le bien dans la marche des choses, et si vous en avez au moins l'espoir, cela vous fera du bien, à vous qui avez l'amour du *bien* !

J'ai quelque chose à demander à M. Béhic, quelque chose à quoi je tiens beaucoup. Pouvez-vous, et voulez-vous m'appuyer auprès de lui ? Je ne le connais pas, je ne sais pas si je le trouverai bienveillant, ou seulement poli. Si vous me dites oui, je vous enverrai ma demande exposée en trois lignes. Voulez-vous me répondre ce *oui* ou ce *non* (pas plus) à Palaiseau où je retourne jusqu'à dimanche. Ma démarche est pressée, et il s'agit de ce bon médecin qui m'a sauvé la vie. Il demande une petite chose, juste et facile.

A vous de cœur, mon bon et grand ami. Je suis bien triste, mais je vous aime bien. Mon brave Manceau, brisé, désolé, mais toujours héroïque, vous envoie ses respects. Nous parlons de vous

(1) Le prince Napoléon venait d'avoir un second fils, le prince Louis, né au Palais-Royal le 16 juillet.

(2) Mme Sand avait publié dans la livraison de la *Revue* du 1er janvier 1863 quelques pages intitulées : « Notes sur l'Ile de la Réunion (Bourbon), par M. L. Maillard. »

tous les jours, et quand nous lisons notre journal, quand nous nous indignons de mille choses, nous nous disons : ah ! s'il pouvait, *lui* !

Encore adieu, et à bientôt.

G. Sand.

Pardon du griffonnage : j'ai tant pleuré que je ne vois plus clair.

Palais-Royal, ce vendredi 27 janvier.

Chère madame Sand,

Vous êtes affligée par la mort d'un de vos amis, M. Maillard, et je viens vous exprimer la part que je prends à votre chagrin : se serrer autour des amis qui restent, n'est-ce pas la seule consolation ?

Je serais allé vous serrer la main, si je n'avais des affaires que je ne puis remettre aujourd'hui.

Le 11 février, ma femme et moi, nous donnons un bal; inutile de vous dire combien nous serions heureux de vous y voir ; mais viendrez-vous ? J'en doute, tout en le désirant beaucoup. Peut-être M. Manceau sera-t-il moins sauvage. Demandez-lui s'il se décide à venir? Cette réception, qui m'est presque imposée, m'ennuie assez pour que je tâche au moins d'y avoir ceux que j'aime à voir chez moi.

Mille bonnes tendresses, et vieilles amitiés.

Napoléon (Jérôme).

Palais-Royal, ce lundi 30 janvier.

Chère madame Sand,

Nos lettres se sont croisées : je ne vous aime pas plus quand vous êtes malheureuse, mais il me semble que je vous aime mieux ! Serrez bien la main de Manceau !

Je me suis occupé de votre protégé; j'ai écrit à M. Rayer que je connais, et fait écrire aux deux autres avec lesquels je ne suis pas en rapport. Prévenez-moi quand vous viendrez me voir, j'ai à causer avec vous. Je voudrais que nous fussions un peu tranquilles ! Si, le jour où vous venez, nous dînions ensemble, bien simplement, dans un petit restaurant éloigné, sans étranger, vous me diriez qui vous voulez, le moins possible, à trois peut-

être. Je pense que cela vous gênera moins qu'une heure prise dans la journée. Je vous traite en garçon ami, répondez-moi de même, je vous embrasse.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Excepté mardi 31 et mercredi 1er, je suis libre tous les jours.

Ce mercredi, 1er février.

Oui, chère amie, à samedi 4, à 6 h. 1/2 précises, je serai chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, et je demanderai M. Manceau. — Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit moi qui vous donne à dîner ? — Bien, mais ce sera alors pour une autre fois, vous, chez moi. Je me fais une grande joie de vous embrasser et de serrer la main de Manceau qui restera, j'espère bien, il n'est jamais de trop.

Mille amitiés.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Palaiseau, 14 février.

Cher grand ami,

Vous voilà sorti de votre bal qui a fait merveille, et dont mes enfants sont revenus charmés. Pensez à présent à mon autre fille, l'adoptée, Mme de Bertholdi (1) que l'on poursuit et dénonce, elle et son mari, parce qu'ils sont de la création de la république, parce que le mari est Polonais, et que la femme n'est pas intrigante ni dévote. On les accuse d'avoir *déplu* à la *société* du cru, à M. le curé, à MM. tels et tels qui veulent leur place. Ils sont très appuyés par le maire de Nevers, député du gouvernement, qui les connaît de longue date, qui les aime, et répond d'eux ; le préfet qui a quitté la Nièvre, les aimait et les estimait aussi. Nouveau préfet, nouveau receveur général, circonvenus par une méchante clique, leur cherchant querelle pour des minuties, sans pouvoir les convaincre d'aucun tort ; de

(1) Augustine Brault qui vécut près de George Sand, et fut en quelque façon adoptée par elle. Elle était sa petite parente, par sa mère, Victoire Delaborde. George Sand la prit à Nohant en 1846, — non sans difficultés avec le père et la mère. Brault écrivit contre George Sand un pamphlet intitulé : *Une Contemporaine*, où se trouvent des lettres précieuses. Mme Sand la maria à un monsieur de Bertholdi, ami d'un ami de son fils, et lui donna 30 000 francs de dot, puis elle le fit nommer percepteur à Decize. — G. Sand demande, en juin 1865, qu'on le nomme à Cosne.

là, dépit et résolution de n'avoir pas le dessous, après avoir fait une algarade inutile et ridicule. Moi, je connais Bertholdi depuis vingt ans; ce n'est pas seulement le plus honnête homme du monde, c'est le plus désintéressé et le plus fier. A seize ans, il s'est battu pour son pays, et il a vu sa fortune confisquée. Il a toujours vécu de son travail, honorablement, avec dignité. Voilà un grand crime aux yeux de certaines gens. Il faut donc, cher Prince, que vous preniez son parti, avec autant de confiance que vous prendriez le mien, et que vous ne laissiez pas les *bureaux* vous dire qu'il est mal noté. Ce n'est pas vrai; on n'a qu'à consulter les seize années de sa carrière financière: elles sont irréprochables. On n'a pu trouver pour lui adresser une humiliante semonce que quelques retards de versements, insignifiants, inévitables, et dont *aucun percepteur* ne peut être exempt durant quelques jours, à chaque terme de règlement. Il faut que vous emportiez sa nomination de receveur particulier à Cosne, par votre autorité personnelle, et le temps presse, car si on leur donne une autre résidence de disgrâce, pour satisfaire la coterie, ils ne s'en relèveront pas. Ils ont deux enfants, et ils n'ont rien au monde que leur place.

Voilà. J'ai espoir et confiance en vous. Je supporte de bon cœur les coups qui peuvent m'atteindre, mais non les injustices qu'on fait aux miens et le malheur qui les menace. Épargnez-moi cette douleur, vous dont l'amitié est mon refuge et ma consolation.

Votre vieille amie,

G. Sand.

Paris, Palais-Royal, ce mercredi, 22 février.

Chère madame Sand,

Je me suis occupé de l'affaire Bertholdi. Tous les chefs sont si mal pour lui, qu'il faut absolument qu'il sorte de son département; j'ai fait venir M. Pelletin, l'ami et le bras droit de M. Fould; il m'a proposé de faire déplacer M. Bertholdi, en lui donnant une *perception* de 1 000 ou 1 500 francs supérieure à celle qu'il a. Quant à une recette particulière, cela ne me semble pas possible, cela dépend de l'Empereur, qui en a promis trois fois plus qu'il ne peut en donner, et en tout cas, il faudrait

attendre peut-être *deux ou trois ans*, et dans sa position actuelle, M. Bertholdi doit quitter Decize.

Croyez, chère amie, que je fais tout ce qui dépend de moi. Dans quelques jours, je vais relancer les Finances. Écrivez-moi si cette combinaison vous agrée? Mille amitiés de votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Palais-Royal, ce samedi 25 février.

Chère madame Sand,

Je vous envoie une lettre de M. Fould, hier, qui s'est croisée avec une longue note que j'envoyais à M. Pelletin sur M. Bertholdi, jointe aux pièces justificatives que vous m'avez envoyées. Fould me demande une réponse ; avant de la lui faire, je vous consulte ? Que voulez-vous que je lui écrive ?

J'ai fait part de votre désir à l'auteur de la *Vie de César* qui m'a paru très flatté, et va m'envoyer un exemplaire pour vous: il n'en a pas encore donné un seul, et je n'en ai pas. Il m'a dit: « Je t'enverrai les deux premiers, pour toi et pour Mme Sand. » Mille amitiés bien affectueuses, votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Palaiseau, 27 février.

Cher Prince,

J'ai reçu aujourd'hui le beau volume qui m'a été apporté, je crois, par quelqu'un de votre maison, mais c'est bien de la part de l'Empereur, puisqu'il a bien voulu y mettre son nom. Je vous remercie d'avoir si bien présenté ma requête, et je vous demande de vouloir bien remercier pour moi l'Empereur de ce précieux don. J'ai lu ce soir la moitié : c'est irréprochablement beau jusqu'à présent, et je vais entrer dans la vie de César, après le clair et large exposé de la situation. Pourtant, je suis à moitié aveugle d'un coup d'air ; j'ai été hier à Paris, mais j'avais un si vilain œil, que je n'ai pas voulu aller vous voir comme cela.

Chargez-vous de bien remercier pour moi *l'illustre auteur*. Je suis bien, bien contente; c'est à vous que je dois cela.

A vous de cœur.

G. SAND.

Paris, Palais-Royal, ce vendredi 3 mars.

Chère madame Sand,

Je suis heureux d'avoir une bonne nouvelle à vous annoncer. Fould m'écrit qu'il vient de nommer M. Bertholdi percepteur de la ville de Saint-Omer (Pas-de-Calais) ; les remises de cette perception s'élèvent à 7 100 francs. Je crois que votre protégé sera satisfait. Ce n'est pas sans peine, mais si vous êtes contente, tout est pour le mieux.

J'irai vous serrer la main un de ces jours, et vous embrasser en vous disant ce que vous savez, que je vous aime de tout mon cœur.

Votre ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Palaiseau, 3 mars.

Merci, merci, cher Prince !

Quel bon résultat, et quelle gratitude vous devront mes Bertholdi ! Ils étaient perdus sans vous, écrasés comme du menu grain sous la meule administrative ! Vous avez obtenu justice, et comme toujours, vous n'avez pas reculé devant la peine. Je suis heureuse de voir ces pauvres enfants dans la joie, et de vous devoir, à vous, un bonheur de plus !

A bientôt, n'est-ce pas ? Il me tarde de vous remercier encore, comme je vous aime.

G. SAND.

Palaiseau, 28 mai.

Quel beau discours (1), cher grand ami ! Quel cours d'histoire large, vrai et éclairé de toutes les lumières de la vraie politique et de la vraie philosophie ! Eh bien ! que me dit-on ce soir, au moment où j'achève cette belle lecture? Qu'elle a excité du mécontentement, des reproches? J'attends les journaux de demain pour comprendre. N'aviez-vous pas déjà exprimé votre pensée en public avec cette franchise? Cette même pensée n'est-elle pas la seule qui puisse rendre l'édifice durable et le légitimer? J'aurais voulu aller vous demander l'explication de

(1) Discours prononcé le 15 mai 1865 pour l'inauguration du monument élevé dans la ville d'Ajaccio à Napoléon Ier et à ses frères (Paris, Dentu, 1865, in-8).

tout cela, mais mon pauvre compagnon est toujours bien malade, et je ne puis le quitter.

A vous, toujours et quand même.

G. Sand.

Paris, ce mardi 30 mai.

Chère amie, comment va votre ami? Est-il vraiment sérieusement malade? Rassurez-moi, et serrez-lui la main. Dès que je pourrai, je viendrai le faire moi-même. Ce que vous me dites de mon discours est bien aimable : il est tout simplement ce que je pense depuis que j'ai l'âge de raison, et je ne croyais pas qu'il soulèverait des orages et des violences. L'outrage me trouve très calme, la persécution dont on me menace, de même! J'irai probablement à la campagne, en Suisse.

J'ai une mauvaise nouvelle à vous donner pour M. Darchy : vous comprenez qu'après avoir reçu le coup de griffe du maître, je vais recevoir tous les jours les coups de pied des valets; aussi je ne puis rien demander absolument.

Votre vieil ami qui vous aime beaucoup,

Napoléon (Jérôme).

Ce mardi 6 juin, 9 heures du matin.

Chère voisine,

L'état de Manceau me préocupe, je voudrais que M. Ricord le vît, j'espère que sa science et la jeunesse de votre ami le guériront vite. Voulez-vous que je vous amène le docteur? Si vous me répondez oui, je vais le prévenir, et j'arrive un après-midi avec mon médecin. Quelle joie si Ricord pouvait être utile à Manceau!

Votre vieil ami qui vous aime et vous embrasse,

Napoléon (Jérôme).

Meudon, ce vendredi 18 juin.

Chère amie,

Je me lève et vous écris, cela va mieux. Merci de votre petit mot, j'étais bien souffrant, quand je l'ai reçu. Comment va Manceau?

Dès que je serai tout à fait remis, j'irai vous embrasser.

Votre vieil ami,

Napoléon (Jérôme).

Palaiseau, juin.

Mon grand ami,

Je suis heureuse de vous savoir mieux. Nous avons été inquiets. Nous nous demandions, tantôt si ce n'était pas une fausse nouvelle du Gouvernement pour couvrir certaine attitude de votre part, tantôt si on ne dissimulait pas la gravité de l'accident. Enfin! n'ayez donc pas des chevaux si ardents; au diable ces belles bêtes qui ne savent ce qu'elles font!

Manceau a été beaucoup mieux, et puis moins, et puis encore mieux; à présent, il n'est pas bien. Mais la nature fait des efforts, et j'espère. Il mange, c'est toujours bon. Il est bien fier et bien reconnaissant, ce pauvre homme dévoué, de l'intérêt que vous lui témoignez. Il le mérite bien, allez.

Merci pour votre petit mot, et pour votre promesse de revenir. C'est du courage que vous nous apportez.

Votre vieille amie,

G. SAND.

Palaiseau, mercredi matin, 23 août.

Cher Prince, mon grand ami (1),

Quelle douleur pour moi! Je conduis aujourd'hui mon pauvre compagnon au cimetière de Palaiseau. Je vous croyais en voyage, on m'a dit hier que vous étiez à Meudon. Si cela est, vous viendrez, j'en suis sûre, pour me donner du courage. C'est à 2 h. 1/2.

Il vous aimait ardemment, et il n'aimait pas tout le monde. Donnez-lui un regret, il le mérite bien! Moi, tranquille ou désespérée, je vous aime.

G. SAND.

Mercredi 11 heures, 23 août.

Chère amie,

Je suis atterré et bouleversé! Notre pauvre ami Manceau. Je l'aimais bien aussi! Quelle triste vie! Je monte en voiture avec ma femme pour aller à Paris, impossible de m'en dispenser. Je viendrai vous embrasser *demain vers 3 heures*. Arrivé de voyage depuis quelques jours, je repars pour la Suisse, on

(1) Note en biais : le 23 y envoyer Villot. Y être le 24 à 3 heures après-midi.

m'avait dit que vous étiez dans les Pyrénées, ma première question a été sur l'état de M...

Je vous embrasse bien tristement et tendrement.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Palais-Royal, ce mardi 2 janvier 1866.

Merci, chère amie, je vous rends votre baiser de tout cœur. Quelle joie je me fais de vous revoir ! Il faut serrer les rangs et se rapprocher, car les meilleurs amis s'en vont !

La mort de Bixio (1) me cause beaucoup de chagrin. Les amis qui meurent ne se remplacent pas ! Je suis trop vieux pour en avoir de nouveaux !

Mes amitiés à Maurice. Un mot dès votre retour. Votre vieil ami qui vous aime,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Paris, Palais-Royal, ce mardi 3 juillet.

Chère madame Sand,

Je suis dans une grande anxiété, les bruits du canon me brûlent ! A toute minute nous avons des nouvelles; en Italie, après un échec, cela ira mieux. Les soldats sont bons. En Prusse, cela va *très bien*, les Autrichiens battus. Nous attendons une bataille qui décidera du sort de la Bohême. Tous mes vœux sont *contre* cette affreuse Autriche et pour les ennemis, y compris même Bismarck (2).

Je vous serre la main et vous embrasse; mes amitiés à Maurice et à sa femme. Je pars demain pour la côte de Normandie.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

(1) Bixio, Jacques-Alexandre, né à Chiavari (Apennins), le 20 novembre 1808, médecin et homme politique français. Élu en 1848, représentant du peuple dans le Doubs, il fut, le 23 juin, atteint d'une balle qui lui traversa la poitrine. Fit partie du premier cabinet de Louis-Napoléon. Représentant à la Législative. Arrêté en décembre 1851. Mort à Paris, le 16 décembre 1865.

(2) Le 15 juin 1866, M. de Bismarck a fait remettre ses passeports à l'ambassadeur d'Autriche. Les Prussiens envahissent le Hanovre, la Saxe et la Hesse. Le 3 juillet, Sadowa. Mais les Italiens étaient battus sur terre à Custozza, et sur mer, à Lissa.

Nohant, 4 août 1867.

Cher Prince,

Maurice vous écrit pour vous remercier de votre bon secours, et pour vous dire que tout est terminé à sa *relative* satisfaction. Il sauve les derniers débris d'une fortune stupidement mangée, et en maintenant son père à l'état d'usufruitier pour une rente de 6 à 7000 fr. (1) il lui assure du pain. Les brigands qui l'entourent, car ce sont des brigands, capables de tout, n'ont plus d'intérêt à assassiner ce triste vieillard; au contraire, pour faire durer la rente, ils feront durer l'homme. Ceci n'est point une métaphore. Une heure après la signature de la transaction, ils voulaient s'étrangler les uns les autres, tant il est vrai que les coquins ne peuvent simuler longtemps le bon accord. Maurice est revenu de Nérac, rempli de tristesse et de dégoût, mais content d'avoir fait son devoir et de s'être renfermé dans le calme du mépris.

Cher grand ami, je ne sais où vous trouveront nos lettres. Vous courez, je le comprends. Vous échappez au spleen qui passe en gros nuages, au moral et au physique, sur notre pauvre France. Hier, avec Maurice, je rangeais des papiers. Je jetais au feu des lettres inutiles, je gardais et relisais celles que j'aime. J'ai relu toutes les vôtres : j'en ai brûlé une seule, celle où vous me parliez avec irritation d'une personne qui vous a peut-être mal aimé, mais qui vous aimait. — Qu'est-ce qui aime *bien* d'ailleurs ? qui a résolu le problème de la *passion* douce et modérée? Cette lettre intime, je n'avais pas le droit de la garder, ayant brûlé toutes celles où l'on se plaignait de vous. Mais toutes vos autres lettres, même celles qui n'ont que trois lignes, vous ne vous doutez pas d'une chose, c'est qu'en dehors du prix que j'y attache parce que je vous aime, elles sont les plus belles, les mieux *dites*, enfin de beaucoup les plus remarquables de ma précieuse collection. Je ne le savais pas moi-même. Maurice en a été si frappé qu'il m'a dit : « Relis donc tout. Tu vas

(1) Le procès intenté par les enfants de Mme Sand contre leur père, M. Dudevant, au sujet de l'interprétation du testament de la baronne Dudevant dura huit ans, et se termina par une transaction. D'accord avec ses enfants, M. Dudevant vendit en 1867, pour 280000 francs, sa propriété de Guillery. — Il y eut 149 000 frs en toute propriété pour M. Dudevant, et 130000 francs en nue propriété à Maurice et à Solange. — Dudevant se retira à Barbast, où il mourut le 8 mars 1871.

voir ; c'est très étonnant. Il sait tout et il résume tout en trois mots qu'on ne pourrait pas changer. » Et c'est la vérité. Mes camarades, les lettrés, et moi, comme les autres, nous sommes des marchands de paroles. Vous, vous dites pour prouver, et tout porte. Sauf la lettre brûlée, où vous n'étiez pas *juste*, vous avez en tout, et toujours, le sentiment du beau et du juste, et c'est si net ! Qui donc peut douter de vous ? Hélas ! on ne vous connaît pas, mais qui connaît-on dans ce pays enfiévré d'amusements bêtes, qui crie pour avoir *des cirques*, sans se soucier même d'avoir *du pain* ?

Sur ce, cher ami, de tout mon cœur à vous.

GEORGE SAND.

Prangins, ce 10 décembre.

Chère madame Sand,

Je reçois ici au milieu des neiges et de mes travaux agricoles votre lettre du 6. Elle m'a fait plaisir comme un rayon de soleil, car je suis seul, bien seul ! Tout ce qui se passe en politique m'assombrit et me navre ! Jusqu'à présent, tout en blâmant le présent et vigoureusement, j'espérais dans *l'avenir* : aujourd'hui je commence à en douter.

Je voulais rester encore quelques semaines dans ma retraite et passer par Nohant en rentrant à Paris, votre départ et mes affaires qui me rappellent dans quelques jours, me forcent à ajourner ce projet. Ce sera donc à Paris que nous nous embrasserons et que nous *causerons*. Vous vous méprenez sur mon influence, je ne suis pas en position de demander, de recommander même une affaire au Gouvernement, aux amis du Pape, à ceux qui trouvent que les fusils Chassepot ont fait merveille en tuant des patriotes. Vous devez le comprendre, chère amie, et mes regrets sont vifs de ne pas vous servir dans vos amis. Bientôt ce sera moi qui aurai besoin de votre appui !

Mes amitiés à Maurice. Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Nohant, 13 septembre 1868.

Maurice me demande si la prière qu'il vous adresse n'est pas indiscrète. Je lui réponds qu'un témoignage d'affection vraie comme la sienne est toujours accueilli, et que votre

refus ne prouverait rien contre l'amitié que vous lui accordez. Faites donc, mon cher grand ami, ce que le cœur et la raison vous dira. Moi, je reste en dehors de la détermination qu'il a prise, et dans laquelle il persiste. Je n'ai pas conseillé, mais on m'a donné de bonnes raisons *pratiques*, et je m'y suis rendue.

J'ai accepté d'être la marraine, sachant, — pour l'avoir été déjà, — que le pasteur protestant ne demande, ni aux parents, ni aux parents adoptifs, aucun compte de leur croyance, aucun engagement autre que celui de protéger l'enfant, et de lui enseigner au besoin la morale. Ceci se passera tout à fait entre nous, car nous ne voudrions pas afficher une bonté de votre part qui nous serait toute personnelle. Ce que je désire plus que tout, c'est que vous veniez nous voir, vous qui faites de si grands voyages, et pour qui Châteauroux est à une enjambée de Paris. J'ignore si vous n'êtes pas déjà reparti pour une grande excursion.

Moi, je dois retourner à Paris pour faire jouer une pièce le mois prochain. Mais le jour où vous me direz que vous venez à Nohant, je quitterai tout pour vous y rejoindre.

A vous, toujours, de tout mon cœur.

G. Sand.

Nohant, le 15 septembre.

Monseigneur,

Vous savez que j'ai toujours eu une grande estime pour votre caractère, et une grande amitié pour votre personne. Je sais aussi que vous me portez une sincère affection, et j'en suis très fier, croyez-le bien. Aujourd'hui, je viens vous en demander une preuve, en vous priant d'être le parrain d'Aurore, ma fille aînée, dont ma mère est la marraine. Vous savez que je me suis marié, et que j'ai fait baptiser au temple le petit garçon que j'ai perdu.

Aujourd'hui, persistant dans ma résolution, je vais faire baptiser à Nohant, mes deux filles. Ce n'est pas que je croie au culte réformé plus qu'au culte catholique, mais je dois, pour ma conscience et au nom de la vérité, protéger mes enfants contre l'envahisssement et les menées sourdes des prêtres romains. C'est donc à vous, qui avez toujours protesté franchement et ouvertement contre eux, et qui m'avez montré un grand intérêt,

que je viens demander de me remplacer auprès de mes filles, le jour où je viendrais à leur manquer.

Ce n'est pas au Prince que je m'adresse, mais à l'homme au cœur droit et à la saine raison auquel j'ai donné toute mon affection. Si vous accédez à ma prière, un mot d'acceptation tiendra lieu de procuration. Si, au contraire, vous la trouvez ridicule ou indiscrète, dites-moi simplement non, et je ne vous en aimerai pas moins. Enfin, si vous acceptiez, et que vous fussiez assez bon pour venir vous-même, vous me diriez le moment, l'époque qui vous conviendraient et j'attendrais votre convenance.

Agréez, Monseigneur, les respects affectueux de votre tout dévoué

MAURICE SAND.

Paris, Palais-Royal, ce 7 décembre.

Chère madame Sand,

C'est convenu pour le 14, j'arrive à Nohant selon vos indications; probablement, je n'emmènerai que Ferri. Le baptême aura lieu le 15, et le 16, je repartirai. Je me fais une fête de vous embrasser, ainsi que Maurice et ma filleule. En attendant, toutes mes amitiés.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vus!

Nohant, 12 mars 1869.

Cher ami,

Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de Calamatta. Malade depuis un an, sans gravité, il a été enlevé en un mois, sans souffrir et sans connaître sa position. Maurice et sa femme, partis sur la première inquiétude du médecin, vont quitter Milan pour revenir ici. Ma pauvre petite Lina adorait son père; elle doit être désolée. Je suis restée à garder ses filles qu'elle va embrasser avec bonheur. La nature le veut ainsi.

On m'écrit que vous êtes encore repris de fièvre de temps en temps. Je vous croyais prêt à partir. Il faudrait que le temps vous permît de faire un beau voyage pas trop fatigant. Vous voyez si bien avec vos beaux et bons yeux, que le spectacle du

monde entier n'est pas trop grand pour vous. Je voudrais être garçon, avoir vingt-cinq ans, et *voir* avec vous, mais je vois bien que je ne quitterai plus guère le nid, puisque j'y suis toujours nécessaire.

Cher grand ami, portez-vous donc mieux! J'ai peur que le voyage de Nohant n'ait aggravé ce malaise que vous éprouviez déjà. Mme Villot me donne de vos nouvelles, et je voudrais vous envoyer ma santé.

A vous bien tendrement,

G. SAND.

Paris, Palais-Royal, ce 15 mars.

Chère amie,

Je suis désolé de la mort du grand artiste, Calamatta; exprimez à Maurice et à votre belle-fille, toute la part que je prends à leur douleur. Tout s'éteint autour de nous, et quand les parents et amis, ceux qu'on aime, partent, que reste-t-il? la tristesse et presque le désir de les suivre!

J'ai été très souffrant, je me remets à peine. Des projets je n'en ai guère, sinon de m'en aller à la campagne chez moi, loin des hommes, des événements, m'enterrer dans mes travaux, dans mes études, oublier le présent, ne pas penser à l'avenir! Ne me souvenir que de mes amis, parmi lesquels vous avez la première place.

Embrassez ma filleule. Je vous embrasse et vous aime. Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Prangins, ce 14 octobre.

Chère madame Sand,

Je reçois votre lettre au moment de partir pour une course de montagne. Vous témoigner ma vive amitié est mon plus grand désir, voici la lettre pour M. Magne. Elle est courte, mais très pressante. Remettez-la-lui vous-même, et puissiez-vous obtenir ce que vous désirez et qui doit être juste!

Je suis tout bouleversé de la mort de Sainte-Beuve (1) que j'apprends à l'instant! Je suis désolé! Quelle triste existence que

(1) Sainte-Beuve est mort le 13 octobre 1869.

de voir ainsi partir pour le grand voyage, ses amis! La seule consolation, c'est que son tour venu, on regrettera bien moins de s'en aller!

Mille amitiés.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Nohant, 14 janvier 1870.

Vous devez être affecté, fâché, chagrin, mon grand ami, et à toute nouvelle qui vient me chercher dans mon désert, je pense à vous avant tout. Quel jeu de fatalité perpétuelle est la vie! Il y a maintenant comme une surexcitation de la destinée qui réagit sur nous. On se querelle, on se hait, on se tue. Il semble que nous ne soyons pas de force à supporter les libertés si ardemment demandées, et si nécessaires à notre développement. Elles enivrent ceux qui les veulent, elles exaspèrent ceux qui n'en veulent pas. Il faut un grand courage, une grande foi pour dire : *Liberté quand même!* Ayons cette foi et ce courage, dussions-nous être cent fois brisés par la tempête. Vous n'êtes pas de ces faibles d'esprit qui laissent les événements gouverner ou altérer leurs principes.

Malgré vos préoccupations, venez à notre aide, dans une circonstance délicate. La note ci-jointe, rédigée par ma belle-fille, vous mettra au courant. L'œuvre gravé de son père lui constituait une petite rente; sa mère, usufruitière, exige que tout soit vendu, et la loi l'exige aussi, je crois. La fille de Calamatta ne voudrait pas vendre aux éditeurs qui, peu à peu, aviliraient par la spéculation les publications sérieuses et respectables. Elle s'est adressée à l'État, mais on lui offre un prix qui ne représente pas même la moitié du capital que le produit affirme. M. de Reiset donne des raisons tirées de la misère du département des Beaux-Arts. Mais le nouveau ministre trouvera peut-être que l'État peut, et doit, à la mémoire d'un artiste de premier ordre, quelque chose qui ne soit pas dérisoire. Ma belle-fille vous prie donc de tâcher de décider le Ministre à donner le double de ce qu'offre M. de Reiset, c'est-à-dire 40 000 francs, au lieu de 20 000, et ce sera encore la moitié au-dessous de la valeur commerciale de l'œuvre. Mais pour le respect de la chose, on sera content, et ma fille vous remerciera comme moi, et Maurice, de tout cœur.

Je pense vous voir bientôt à Paris, et vous dire comme toujours, combien je vous aime.

GEORGE SAND.

Prangins, ce 29 septembre.

Chère amie,

Votre lettre m'a touché, elle a couru après moi de l'armée, en Italie, et enfin ici. J'ai été terrifié des événements, mais moins cependant que d'autres, car *je les prévoyais*, et depuis Metz, c'était une certitude pour moi.

Ce n'est pas le temps de parler du passé, ni de nos opinions! Croyez que je ne pense qu'à notre pays dans cet affreux cataclysme ! Tout le reste disparaît : la calomnie, la honte, la misère, qu'importe ! Devons-nous encore espérer pour la France ? J'ai lu une lettre de vous, *publiée*, que je ne sais comprendre. Serrez la main à Maurice ; dites-lui combien je l'aime et l'estime. Où êtes-vous ? J'écris à Nohant à tout hasard. Me voilà exilé et persécuté. Quand j'étais puissant, vous m'avez serré la main, mon amie ; je vous embrasse de même : les positions ne sont rien, quand les cœurs ne changent pas.

Un baiser à ma filleule, et un grand pour vous.

Votre ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Répondez à Prangins, près Nyon, canton de Vaud, Suisse, sous le couvert de mon banquier M. Gonet.

Ce 28 novembre.

Chère amie,

Votre lettre du 25 m'est parvenue, et c'est presque ma seule joie ici, que d'avoir un souvenir des amis et de France. Votre lettre ne m'étonne pas et me touche ; elle est éloquente, mais je crains que les événements ne vous donnent tort. En principe, sans doute, nous voulons tous la République : est-elle possible dans notre vieille France, dans notre triste état social ? Pourra-t-elle nous débarrasser des sauvages ennemis ? N'y comptez pas, je les connais, j'ai vu la guerre de près, et si notre armée et l'Empire ont succombé, ce qui reste, malgré le courage et le nombre, mais *sans organisation, sans ce qui fait* des armées, ne

pourra pas vaincre. C'est affreusement triste, mais c'est fatal : elle sera plus impuissante que l'ancien gouvernement.

Quant à ma personne, je n'y pense pas; au fond, je suis un peu délivré ; le prince enchaînait le citoyen, et j'en souffrais. Mais pourrai-je être citoyen? C'est mon désir, mon espoir, non ma croyance. Quelle fatale destinée! ou sur les marches d'un trône mal occupé, ou en exil. Je ne veux pas vous parler de moi : il me semble que c'est un sacrilège quand le sang et les larmes coulent dans notre patrie. La République sera victime de son impuissance, des désastres du pays ; elle tombera, et nous aurons une *restauration*, probablement orléaniste ; voilà, sans illusion, l'avenir probable.

L'Empire n'est pas coupable de la guerre malheureuse, et d'avoir été vaincu ; il est coupable de l'avoir *entreprise* follement, légèrement, voilà le vrai ; mais, sauf quelques rares exceptions, qui est-ce qui a cherché à le retenir dans le pays? Je puis le dire, *nous* étions bien peu nombreux; le pays, en grande majorité, criait : *Marchons*, croyant à la victoire. Relisez tous les journaux de juillet, *le Siècle* et presque tous les discours de Gambetta : tous criaient la guerre! Thiers, seul, a été plus prudent. C'est la conduite qui a amené à la guerre qui est coupable, et non la défaite qui peut frapper tout le monde, dans les conditions où nous étions. Le nouveau gouvernement ne suit-il pas les mêmes errements? Ne tente-t-il pas une résistance impossible? Je veux en douter, nous verrons.

En France, combat semble synonyme de victoire, mais ce n'est pas toujours la même chose ; il nous faut ce que nous voulons, et nous oscillons entre le *vaudeville* et le *mélodrame*, en nous payant de mots et de blagues! C'est dur, mais c'est vrai ; il faut que nous changions beaucoup, si nous voulons nous relever, il faut modifier nos mœurs et l'esprit public. Le catholicisme est une de nos grandes plaies. Je relis dans ma solitude Montesquieu, Machiavel, j'y trouve de grandes leçons.

Peut-être, chère amie, me prendrez-vous en pitié, avec mes noirs pronostics, et croirez-vous que mon chagrin les inspire, je ne le crois pas. Que je voudrais vous revoir, causer avec vous, serrer la main de Maurice! Je ne sais pourquoi, je me figure que nous serions plus complètement d'accord avec *lui* qu'avec vous. Ce qui peut nous séparer après tout, sont des nuances, le point de départ est le même. Avant tout, nous

aimons la *France* et *la liberté*; comment les mieux sauver toutes deux?

J'espère que dans votre centre vous serez préservés des barbares? Donnez-moi de vos nouvelles. Embrassez ma filleule. Pensez à moi.

Votre ami.

Ma femme et mes enfants vont bien, j'ai mis l'aîné en pension à Vevey, pour le former. Il devient un petit citoyen suisse, en attendant mieux.

Nohant, 30 décembre.

Mon cher et grand ami,

Je veux vous embrasser au jour de l'an, quand même! Malgré tant de catastrophes, de douleurs et de fatalités, qui ont fait de 70 une date effroyable dans l'histoire et dans nos existences, je veux espérer encore, et croire que nous serons moins malheureux en 1871. D'ailleurs, l'affection fait toujours des vœux sincères, qui ne prouvent pas leur efficacité, mais leur fidèle sollicitude. Vous me dites que votre consolation personnelle est d'être redevenu un libre citoyen. Je comprends cela : j'avais prévu qu'il en serait ainsi. Nous n'avons pas en France cet allègement à nos peines; nous sommes entre l'oppression étrangère, et la dictature au dedans, dictature inévitable aujourd'hui, mais que la réunion d'une Constituante en temps utile eût pu rendre légale jusqu'à un certain point, et par conséquent, moins rigoureuse. Mais qui sait ce qu'eût produit cette assemblée? Les représentants improvisés de la République ont-ils cru fermement qu'elle seule pouvait sauver le pays? Ils ont bien pu se tromper : on n'aime pas les opinions imposées, et on serait plus patriote, si on n'était pas forcé à l'être. Seulement, je ne crois pas qu'ils aient assumé cette tâche et cette responsabilité pour satisfaire leurs ambitions : ce serait un trop mauvais calcul. Ils seront emportés avec perte par le premier suffrage universel, qui pourra fonctionner. Au lendemain de Sedan, ils eussent eu des chances; à présent, après ce qu'on a souffert, la multitude, gouvernée par les intérêts, les maudira, quelle que soit l'issue de la guerre. Elle croira toujours qu'on pouvait l'éviter, ou la faire mieux. Qui prononcera? Là où nous sommes, il nous est impossible de juger, et il faudra

le temps d'une longue et difficile enquête, pour porter un jugement vraiment historique sur ces marches et contremarches, sur ces ordres bien ou mal donnés, sur ces mesures utiles ou fatales. Chaque localité aura son histoire, chaque combat sa chronique particulière. Sur plusieurs points, il y a héroïsme; sur les autres, mystère et confusion. Le Français est toujours brave, même ceux qui, trop neufs au danger, se mettent en débandade : quand on les ramène au combat, ils prennent leur revanche. Enfin, la partie ne semble pas perdue. Paris est admirable, et Chanzy paraît faire une merveille de constance et de bravoure; espérons encore que la France se sauvera par sa propre vitalité. Quant au lendemain, tout est mystère, et les plus sages conjectures seront probablement déjouées, comme toujours ! Le parti légitimiste se met beaucoup en scène, et le chic aristocrate n'est pas éteint en province. La république rouge est en partie revenue au patriotisme pur. La modérée, celle qui gouverne à présent, est beaucoup trop catholique. Enfin, Dieu sait où nous allons. Au cœur de la France, livrés à nous-mêmes, sans *Paris-Boussole*, nous avons peu de notre propre judiciaire, puisque les faits nous échappent, et nous sont mal rapportés.

Écrivez ce que vous savez, ce que vous avez vu ; vous l'écrirez bien, vous l'avez vu de haut. Pour ce qui se passe à présent, attendez encore, mon ami, et méfiez-vous des renseignements jusqu'à nouvel ordre. C'est une immense bataille par petits épisodes ; pas de communications pour connaître chaque scène d'un drame embrouillé, terrible, à la fois splendide et misérable, et dont nous ne sortirons que par le splendide. Autrement, c'est la fin d'un monde ; le triomphe de la Prusse, c'est l'Europe en sauvage.

Des nouvelles qui m'arrivent à l'instant sont bonnes ; depuis quelques jours, la lutte se soutient bien.

Cher ami, nous pensons bien à vous dans votre solitude. Nous ne savons pas comment et quand nous vous reverrons. On est prisonnier chez soi, en France, tant les communications sont encombrées. Il y a certes, une grande activité, un grand mouvement pour la défense. Est-ce bien conduit? nous ne savons pas. Dites-moi si autour de votre lac, à Aigle, ou dans les villes abritées qui y aboutissent, on trouverait à caser très modestement notre petite famille, pour des prix modérés? Dites qu'on

vous informe de cela. Si nous trouvions une éclaircie, nous irions quelque part nous reposer de tant de soucis. On nous dit que partout les fuyards ont encombré la Suisse ; est-ce vrai? Nous serions heureux de vous voir, si nous devions sortir de France, et il le faudrait bien si nous étions condamnés à être *Prussiens* ou *Jésuites*. Ma belle-fille vous envoie ses affectueux souhaits, et votre filleule vous embrasse. Elle est toujours sage et charmante, et ne vous oublie pas.

A vous, toujours,

Votre vieille amie,

G. Sand.

Londres, Claridge Hôtel, 1871.

Chère amie,

Votre lettre du 30 décembre est venue me rejoindre ici. Merci de votre embrassement du 1er de l'an, je vous le rends cordialement.

Isolé, dans la neige, à la campagne depuis trois mois, j'ai dû venir ici pour mes affaires, ayant vendu une partie de ma terre. J'espère avoir un soulagement au contact des hommes, et voilà que c'est pire : ayant beaucoup plus de nouvelles ici, je souffre beaucoup plus, parce qu'elles ne sont que mauvaises, et semblent accabler la France de plus en plus ! Il faut se résigner aux malheurs et sacrifices momentanés ! La paix est donc un besoin.

Voyez-vous, en politique, et surtout à la guerre, l'imagination a peu de place ; rien n'est brutal comme les chiffres et la force, et ce sont les deux seules bases de la guerre ; aussi suis-je pris d'une horreur pour les blagues et les mensonges dont on sature la France depuis si longtemps. Faut-il donc toujours mentir pour soutenir l'espoir? Quand le fait vient sans cesse démentir les stupides assurances, à quoi servent-elles? sinon à faire prendre en dégoût, et en horreur, ceux qui se font un jeu de ces stupides mensonges, et qui sont comme les prêtres d'une fausse religion : stupides, s'ils croient, tricheurs, s'ils ne croient pas ce qu'ils débitent. Je suis pris du fanatisme de la vérité. L'Empire a été un grand mensonge, la république, ou la triste tentative et parodie que l'on en fait, est un affreux et lugubre mensonge.

Paris va être pris ! la république est morte pour longtemps ;

le pays est malade; cependant, j'ai l'espoir qu'il se relèvera ; il faut du temps, mais la France ne mourra pas comme la Pologne.

Aujourd'hui, que va-t-il arriver, l'Empire ou l'Orléanisme? Je ne sais, mais ce sont les deux seules solutions.

La lueur d'espoir de vous revoir me fait grande joie ; dans quelques semaines, en avril ou mai, la Suisse dans mes environs est un pays superbe : vous trouveriez à vous y caser bon marché, et assez bien. Je m'en chargerai quand vous le voudrez ; cela vous fera du bien, ce repos, et si je suis libre, seul bonheur que me laisse mon exil, je serai si heureux de vous embrasser, de vous serrer la main, de causer avec vous !

Dès que les événements prendront une tournure décisive, je retournerai à la campagne, chez moi, où j'ai laissé ma femme et mes enfants, dans un petit châlet, ayant vendu mon château.

Votre vieil ami.

Londres, Claridge Hôtel, ce 22 février.

Chère, éloquente et tendre amie,

Que votre lettre du 4 me cause de joie ! Avoir une amie comme vous, lire ce que vous m'écrivez avec cette chaleur de cœur, cette haute et calme raison, c'est à consoler de l'exil ! Mais les malheurs de la France, rien ne saurait nous en consoler. Ils sont énormes, et chaque jour les augmente. Ce que je souffre comme Français, et comme Napoléon, vous seule pouvez le comprendre. Mes prédictions se sont vite réalisées, quand je vous disais : la république que vous voulez, que vous sentez, que j'aimerais aussi, si elle était possible chez nous, celle-là, n'a jamais existé ; mais même cette apparence républicaine que nous pouvions avoir, disparaît ; la question est entre l'Orléanisme et l'Empire. Pour le moment, l'Orléanisme clérical, bourgeois, égoïste, protectionniste, censitaire, il est arrivé, le voilà avec Thiers et compagnie. *Vous*, la républicaine, malgré les affreux vices de l'Empire *tombé*, vous le regrettez, attendez quelques mois. C'est tout dire contre ce que nous allons avoir ! Et Dieu sait que jamais l'Empire n'a été ce qu'il aurait dû être, ce que je voulais, je rêvais; il était absolument mauvais ; ses successeurs le rendront relativement bon. Quant à moi, sans me faire illusion, je sens que pour le moment, je ne puis rien. Aussi je me tiens bien tranquille, souffrant beaucoup, espérant

un peu ! Je vis seul affranchi de mon joug, je ne le reprendrai pas, quoi qu'il arrive; je préfère la liberté avec l'exil à l'esclavage que j'ai subi en France; ainsi, pour moi, personnellement, je suis presque désintéressé dans les événements actuels. Après la paix honteuse, et inévitable, qui va se faire, nous aurons des émeutes, et puis le triomphe complet de la réaction bourgeoise et cléricale. Voilà l'avenir. La France fatiguée, épuisée, demande du repos : la réaction le lui donnera, et puis, dans quelques mois, quelques années, ce sera à recommencer, comme des maladies successives qui épuisent un corps jusqu'à la mort.

Amitiés à Maurice, à ma filleule, à votre belle-fille. Je vous embrasse.

Votre ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Quand pensez-vous pouvoir venir en Suisse ?

Londres, Claridge Hôtel, ce 13 avril.

Votre lettre a mis sept jours à me parvenir. Depuis, des siècles se sont écoulés, la guerre civile, la guerre sociale, nous a envahis, le sang coule à flots, Paris sera probablement brûlé : la folie furieuse déborde sur notre pays. Est-ce une crise terrible d'où le bien peut sortir ? Je ne le crois pas. Est-ce l'agonie d'un corps épuisé qui a une dernière convulsion avant la mort ? Je le crains ! Le mal est si grand, que je ne condamne personne, je tâche de juger, et vraiment je crois Paris fou. Aujourd'hui, Henri V, rétabli par les Prussiens, n'est pas impossible, — et *vous*, chère amie, vous, républicaine, je ne vous ajourne pas à longtemps pour regretter l'Empire, malgré ses énormes fautes ! Je vous le dis sans préoccupations personnelles, car *moi*, je n'ai plus de place pour le moment, pour longtemps peut-être, et quoi qu'il arrive. Le passé, je l'ai combattu ; le présent me fait horreur, et l'avenir, je le combattrai probablement. Et cependant, j'aime mon pays, et beaucoup. J'aime tout ce que vous aimez aussi, mais je ne crois presque plus. La France n'a pas le sens politique, elle est folle, je me souviens de cette définition de la folie par Érasme, je crois : « Avoir un but, sans les moyens pour l'atteindre. » — La vanité nous perd.

Je vous envoie une lettre que j'ai fait répondre par Villot

aux nouveaux mensonges répandus sur moi. — Si vous pouvez la faire publier chez vous, vous me ferez plaisir.

Amitiés à Maurice, embrassez ma filleule. Je ne fais aucun projet, je reste ici pour le moment, en préparant mon établissement d'exil, et j'irai chercher ma famille en Suisse, dans quelques semaines.

Adieu, chère amie, je vous embrasse et vous aime.

Prangins, ce 15 juillet.

Chère amie,

Votre dernière lettre d'il y a un mois, m'est encore parvenue à Londres. Depuis, je suis venu me reposer ici avec ma famille, travailler et cacher mes tristesses et mes chagrins patriotiques!

Plus je réfléchis, et moins je crois au salut pour la France! Les affreuses leçons reçues ne lui profiteront pas; entre une bourgeoisie pourrie, égoïste, et un peuple abruti ou violent, qu'espérer? Pour la République, il faut de la vertu et de la modération; ne sont-ce pas justement les deux qualités qui nous manquent le plus? Ce qui existe est un provisoire qui s'usera vite, qui n'a rien de sérieux : c'est la petite dictature d'un petit homme s'appuyant sur une assemblée déjà usée, sans force, sans but avoué, criant république, et sentant et pensant : monarchie bourbonienne.

Je suis indécis s'il me faut, ou non, rentrer en France dans quelque temps; mon sentiment dit *oui*, et mon raisonnement *non*.

Restez-vous à Nohant? moi, je reste ici jusqu'à ce que je vendrai ce dernier refuge, car je suis à peu près ruiné : j'ai tout perdu au Palais-Royal brûlé, et le peu qui est sauvé, le gouvernement *honnête* de Versailles ne veut pas me le laisser rendre : ce sont quelques livres et des souvenirs! Quant à aller en Italie, cela me répugne un peu et froisse mon indépendance; depuis vingt ans, je n'ai été habitué qu'à donner! Je vous parle en ami, j'en ai le droit, n'est-ce pas? Que fait Maurice?

Mes nouvelles de France ne sont pas bonnes, tout s'y désorganise, on suit les anciens errements, il y a beaucoup de gens qui veulent la République, mais personne qui y croie. En effet, à quelle république se rallier? à la Commune? à celle de

M. Thiers qui travaille pour lui d'abord, et pour les d'Orléans ensuite? Quant à *la vôtre*, ils sont peu, les partisans, et elle n'a pas grande chance; il faudrait l'imposer au pays pendant quelques années. *L'appel au peuple* n'est pas une base bien solide, c'est encore la seule et moins mauvaise; je crains et je crois à la guerre civile. Vous, sur les lieux, donnez-moi vos impressions.

Je vous embrasse et vous serre la main.

Votre vieil ami.

Prangins, ce 19 décembre.

Chère amie,

Votre lettre, c'est *vous*, c'est-à-dire, élevée, bonne, supérieure, trop bienveillante, seulement pour ce que vous croyez que je puis faire. Est-elle bien dans notre triste situation? L'avenir répondra. Faut-il vouloir forcer la fortune? Le courage *pour les autres*, n'est-il pas souvent un entêtement stupide qui amène tous les jours de nouveaux désastres? Je dis cela pour les *politiques* qui parlent, font agir les autres, et eux sont à l'abri, pour les avocats. Quant aux militaires, ils sont admirables, et font leur devoir. Paris a une grande et honorable place dans l'histoire par sa défense. Trochu, Ducrot, comme militaires, sont très beaux.

Pour éclairer notre pays, il faudrait lui dire de *dures* vérités; le gouvernement passé a commis de bien grandes fautes; celui-ci est aussi menteur, aussi blagueur, plus violent, et plus bête. Ne me taxez pas d'exagération, c'est l'amour que je porte à mon pays qui révolte mes sentiments. Quand je vois ceux qui commandent nos pauvres jeunes gens! Quel est le chef *improvisé* sortant d'un journal ou d'un estaminet qui les ait conduits à *une seule victoire?* Les généraux ont commis bien des erreurs, mais d'Aurelles, et les autres valent encore *un peu mieux* que ceux que je ne veux pas nommer, qui fuient en faisant des bulletins magnifiques! c'est triste, triste! surtout quand on a à faire à des ennemis sauvages, impitoyables, qui sont exécrables, mais je le crains, plus forts.

Je vis dans une retraite absolue, j'ai vendu une partie de ma terre pour vivre, et élever mes enfants. Je veux être pauvre, mais indépendant, avant tout. Souvent, j'ai le monde en horreur, je ne vois que du mal partout. Et cependant, je ne désespère

pas; la France se relèvera, mais il y a de durs sacrifices à faire.

J'écrirai un jour l'histoire *vraie* de ce temps, avec d'autant plus d'autorité que depuis quelque temps, je ne suis qu'un simple spectateur. Le *collier* que je portais me pesait, et c'est la seule joie que j'éprouve d'en être débarrassé : je ne le reprendrai plus, quoi qu'il arrive. — Mes vives amitiés à Maurice. Que je voudrais vous revoir, causer avec vous ! Il me semble que nous nous éclairerions réciproquement, et nous nous ferions du bien.

Je vous embrasse, donnez-moi de vos nouvelles.

Votre vieil ami.

Nohant, 28 décembre.

Enterrons vite cette affreuse et déplorable année, mon cher et grand ami, et demandons à Dieu et aux hommes une meilleure. Avec, ou sans espoir, il faut s'embrasser et s'aimer. L'absence ne détruit rien. Le dissentiment d'opinion ne fait rien non plus à l'amitié, quand on ne part, l'un et l'autre, que d'un bon principe, le même au fond, car vous ne voulez que le réveil au bonheur, et à la dignité humaine. — Nous voyons des moyens différents pour aller à un but semblable : qui se trompe ? l'avenir nous le dira. Ces moyens sont du domaine de la politique, la science des faits. Je n'ai pas cette science, je ne me pique pas de savoir prédire. Je voudrais ceux qui me paraissent logiques et naturels : comment pourrais-je vous aimer moins, pour une différence d'appréciation matérielle ? — Non, nous vous aimons toujours. Maurice vous le dira lui-même pour son compte. Le reste de la famille, mère et enfants, se joignent à moi pour vous embrasser, et vous souhaiter une année moins néfaste. Votre filleule a voulu vous écrire seule, à son idée. Mais elle a été émue et n'a pas bien écrit. Nous savons que vous avez été souffrant, nous sommes impatients d'avoir de vos nouvelles.

A vous, de tout mon cœur, et toujours.

G. SAND.

Londres, Claridge Hôtel.

Chère et grande amie,

Une longue maladie m'a empêché de vous écrire avant mon départ de la Suisse. Il y a quelques jours, j'ai reçu votre bonn

lettre pour le 1[er] janvier; ai-je besoin de vous dire combien j'en suis touché? Après les désastres de notre patrie, l'oubli de nos amis serait mon plus grand chagrin ; vous, Maurice et ma chère petite filleule, me consolez. Embrassez bien fort Aurore la petite, dites-lui que son parrain l'aime beaucoup.

Vous avez bien raison, oublions la politique, c'est-à-dire le détail et les moyens d'exécution, pour obtenir le *but* qui a été, est, et restera toujours le même entre nous. D'accord sur le point de départ et le but à atteindre, nous ne le sommes pas, je le crains, sur les moyens! Vous croyez à un idéal qui ne m'inspire aucune confiance : que je voudrais me tromper! L'avenir prononcera, reconnaissez seulement que, depuis bien des mois, l'Assemblée actuelle, M. Thiers et les hommes du 4 Septembre, ne me donnent que trop raison! Mais tout cela importe peu.

Ce que je méprise et ce qui m'irrite par-dessus tout, c'est l'incapacité et l'impuissance à relever la France. Si je voyais des progrès dans ce sens, j'aimerais, je crois, mes plus grands persécuteurs!

Je vous aime de tout cœur, et vous embrasse. Voilà l'essentiel entre nous, et espérons ensemble!

Votre vieil ami.

Je reste encore douze ou quinze jours en Angleterre, et puis je retourne à Prangins. Vous pouvez donc me répondre, *ici*, de suite, ou à Prangins, plus tard.

Rappelez-moi au souvenir de M. Plauchut (1).

23 décembre.

Comme je ne sais où ma lettre vous trouvera, mon grand ami, je veux vous souhaiter de bonne heure la bonne année, et vous dire qu'aujourd'hui, comme hier, et comme demain, nous vous aimons. Votre filleule Aurore, qui devient grande et belle, se joint à moi, pour vous embrasser de tout cœur.

G. Sand.

Quand se reverra-t-on, mon Dieu! quand pourra-t-on s'aimer

(1) Edmond Plauchut. Voyageur, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*. Né à Saint-Gaudens, en 1824, a publié des volumes sur les guerres contemporaines, et sur ses voyages. Ami très intime de M[me] Sand dont quelques lettres politiques le firent hospitaliser par un admirateur lointain de George Sand, lors d'un naufrage au cap Vert.

et causer gaiement, et affectueusement, et oublier cette navrante politique?

Prangins, 29 décembre 1872.

Ma chère madame Sand,

Votre lettre me trouve encore ici à la campagne, au milieu des brouillards. J'y reste jusqu'après le 1er janvier, et vais ensuite passer l'hiver à Milan avec ma famille. En m'écrivant ici, vos nouvelles me parviendront toujours.

Merci de vos bons souhaits, j'en suis touché. Votre écriture et vos quelques lignes si bonnes, si affectueuses, m'ont vivement touché; et moi aussi, je vous aime beaucoup. Votre portrait est là devant moi, signé par vous, en 1864. Nous reverrons-nous jamais? où et quand?

Embrassez bien ma chère filleule Aurore. J'écris un mot à Maurice. Je vous embrasse pour le premier de l'an et pour tous les jours.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Prangins, 2 janvier 1873.

Chère et illustre amie,

Merci de vos vœux et de votre souvenir : ils me touchent sans m'étonner, et je n'en douterai jamais : recevez tous mes souhaits de nouvel an. Dernièrement, j'ai passé près de quatre mois à Paris; je compte y retourner bientôt; c'est un devoir et je ne puis m'exiler volontairement; quelles que soient les tristesses d'un séjour en France, je préfère la Patrie à tout.

On m'avait dit, à Paris, que vous y étiez; je ne l'ai pas cru un moment, en répondant : « Si Mme Sand était ici, elle m'aurait prévenu pour que j'aille l'embrasser. » N'est-ce pas que c'est vrai, chère amie?

Laissons la politique si triste, quoique je croie bien que nous nous entendrions sur ce sujet comme sur le reste; aujourd'hui surtout. L'année commence assez mal, pour moi; j'ai ma petite fille (1) fort malade, et les médecins m'ont donné beaucoup d'inquiétudes! Enfin, le danger n'est pas passé, mais elle va un peu mieux. J'écris à Maurice, et à ma chère filleule que j'embrasse. Souvent, pendant que je suis au chevet de ma petite

(1) Princesse Marie-Lætitia-Eugénie-Catherine-Adélaïde, née à Paris, le 20 décembre 1866. Mariée à Turin, le 11 septembre 1888 à Amédée, prince de Savoie, duc d'Aoste, morte le 19 janvier 1890.

fille, je pense à celle que vous avez perdue il y a quelques années!

Puisqu'au milieu de toutes nos tristesses pour l'avenir de notre pays, je puis y rentrer, nous nous verrons; oui, certes, j'irai à Nohant, si vous ne venez pas à Paris, et là, auprès de vous, nous oublierons un peu le présent, pour nous reporter vers le passé, et retrouver cette bonne et complète amitié qui nous unit depuis tant d'années, et dont je vous prie de recevoir la nouvelle et sincère assurance, ma chère et illustre amie.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Paris, Hôtel Bedford, ce 12 janvier.

Chère et illustre amie,

Ma fille étant en pleine convalescence, je suis revenu ici depuis trois jours, et j'y reçois votre lettre du 4. Que je voudrais causer avec vous, et de politique! Oui, parce que je sens que nous nous entendrions, peu m'importe ma personne, mais les principes que nous partageons! Malheureusement, je vois l'avenir fort en noir; c'est de l'étranger, provoqué par le cléricalisme, que viendra un gros orage, et très prochain. Cette Assemblée est absurde, impuissante et le gouvernement bien mauvais et dangereux.

Vos lettres, comme les miennes, sont probablement ouvertes à la poste, mais je ne m'en aperçois pas, et elles me paraissent intactes.

Amitiés à Maurice, embrassez Mlle Aurore, ma chère filleule. Votre vieil ami,

N.

Quand viendrez-vous à Paris?

Paris, 86, boulevard Malesherbes,
ce mardi 9 juin 1874.

Permettez-moi, ma chère madame Sand, de vous envoyer une édition de quelques-uns de mes discours et rapports que j'ai publiés pendant l'exil que j'ai passé en Italie après le 4 septembre. Vous y trouverez, si vous avez le temps d'y jeter les yeux, les idées que j'ai toujours défendues, et dont quelques-unes nous sont communes.

Mille amitiés, et merci de la joie que vous m'avez donnée, en me permettant de vous embrasser tout à l'heure.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

A Paris, 10 juin.

Merci, mon cher et grand ami. J'emporte vos livres pour les lire à Nohant. Je suis heureuse de vous avoir vu, et je vais être bien accueillie chez nous, quand je donnerai de vos nouvelles toutes fraîches!

Votre vieille amie,

G. SAND.

Dieppe, ce 26 juillet.

Je viens me rappeler à votre souvenir, ma chère et grande amie, et vous demander un service. — Un journal hebdomadaire vient de se fonder à Paris, j'y ai des amis, il voudrait avoir une *nouvelle* de vous, et me prie de vous demander s'il vous conviendrait de vous entendre avec eux. La rédaction tient beaucoup à avoir votre nom dans cette publication; il faudrait la valeur de trois ou quatre feuilletons, mais ils seraient publiés dans le corps du journal.

S'il vous convient d'accepter cette proposition, répondez-moi un mot, et la direction s'adressera à vous, pour régler les conditions.

Si c'est possible, *dites oui*, vous ferez *grand plaisir* à votre ancien et dévoué ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME.)

La couleur du journal est avancée en politique et librepenseuse en religion, mais on veut le faire sérieux, quoique *très populaire*; n'étant qu'au quatrième numéro, il se vend déjà beaucoup.

Mes amitiés à Maurice; embrassez ma chère filleule.

Voudrez-vous me répondre à Dieppe, où je reste encore quelques jours.

Nohant, 31 juillet.

Cher ami,

Du moment que vous vous intéressez à une publication littéraire, je ne ferais aucune condition aux éditeurs, j'accepterais les leurs, mais je n'ai pas la liberté d'écrire, en dehors des engagements qu'il m'a fallu prendre. Je suis liée par des traités, et il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que je ne saisisse pas avec empressement l'occasion de vous être agréable. Mais il y a force de loi, et question de probité.

J'ai relu avec intérêt les belles paroles que vous m'avez envoyées la veille de mon départ de Paris, et je vous remercie d'avoir pensé à moi. Depuis que j'ai eu la joie de vous voir, j'ai toujours été malade, et je ne fais que commencer à pouvoir écrire. En compensation, ma chère famille va bien, et vous envoie respects et tendresses. Maurice, toujours plongé dans les sciences naturelles, revient de l'Auvergne où il a trouvé le paysan plus arriéré et moins moral que celui de chez nous. Votre filleule est grande et belle, et ne vous oublie pas. Elle s'instruit; elle a, comme son père, le goût des choses *innocentes :* les bêtes et les plantes, les eaux et les roches. L'histoire la révolte, elle ne comprend rien aux fureurs et aux folies des hommes. Pauvres enfants, que sera-ce quand ils les verront?

Gardez-nous votre affection, cher Prince, et comptez sur la nôtre, toujours fidèle et dévouée.

G. Sand.

Je n'ai reçu votre lettre qu'aujourd'hui. Je ne vous dis pas mes regrets de ne pas faire ce que vous me demandez : vous savez bien que, si je le pouvais, ce serait fait.

Prangins, ce 3 janvier 1875.

Chère et bonne amie,

Voilà un rayon de soleil dans le ciel gris et nuageux que j'ai trouvé à Prangins, c'est votre lettre affectueuse; vous ne changez pas, et laissez-moi ajouter, ni moi non plus. Pas plus en amitié qu'en politique; ce que j'ai poursuivi sous l'Empire, je le poursuis encore avec la République que je crois seule possible au relèvement de la France aujourd'hui. Si les vrais démocrates et les patriotes voulaient s'entendre, notre pauvre France pourrait encore se remettre; *sinon, non.*

Embrassez ma chère filleule, serrez la main à Maurice. Dans quelques jours, je retournerai à Paris, avec mes deux fils, auxquels je veux faire un peu connaître leur pays.

Je vous embrasse comme je vous aime.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Paris, ce 2 janvier 1876.

Chère et illustre amie,

Merci de vos vœux, de votre souvenir ! Embrassez ma filleule, j'ai son joli portrait dans mon bureau. Recevez tous mes souhaits, et tous les deux, faisons-en pour notre chère France.

Je vous embrasse.

Votre vieil ami,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Paris, le 31 janvier.

Cher et grand ami,

Je voulais vous envoyer les souhaits de votre filleule, rédigés par elle-même, mais depuis deux jours, elle est souffrante et nous lui faisons garder le lit par précaution. Elle me charge de vous dire qu'elle vous aime bien, et vous souhaite bonheur et santé. C'est une brave et bonne fille, qui parle souvent de vous, et travaille bien avec l'intention de vous faire honneur.

Nous nous joignons tous à elle pour vous dire que notre affection et notre dévouement pour vous, sont d'aujourd'hui, comme d'hier et de demain, et de toujours.

Votre vieille amie,

GEORGE SAND.

8 juin 1876, 4 h. 47 du soir.

Prince Napoléon, boulevard Malesherbes, Paris.

Ma mère est morte.

MAURICE SAND.

UN FILS AU FRONT

DEUXIÈME PARTIE (1)

VIII

Ce matin-là, à la vue des manchettes des journaux, Campton connut avec évidence l'irrévocable. L'ambassadeur d'Allemagne était rappelé. L'Allemagne avait déclaré la guerre à la France la veille. Ainsi, George partirait le lendemain.

Campton se rappela sa promesse de rendre visite à Mrs Brant et résolut d'aller chez elle après le déjeuner, pendant que George ferait ses derniers préparatifs : il ne se sentait pas la force d'y aller avec son fils.

Lorsqu'il entra dans le salon dont les fenêtres étaient ouvertes toutes grandes sur le jardin plein de soleil, il n'y trouva personne ; mais presque aussitôt vint le rejoindre une grande femme osseuse, portant une voilette chiffonnée relevée au-dessus de son nez rouge.

Campton fit la remarque qu'il n'avait jamais vu Adèle Anthony dans la journée sans un voile relevé au-dessus d'un nez rouge, et mal noué derrière un petit chapeau de forme invariable.

— Julia sera là dans une minute. Quand elle m'a dit que vous deviez venir, j'ai attendu, expliqua-t-elle.

Campton ne regretta pas de rencontrer Miss Anthony avant d'affronter Mrs Brant, quoique son premier mouvement fût d'éviter l'une aussi bien que l'autre. Il redoutait les fanfaronnades belliqueuses autant que les pleurnicheries craintives, et,

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

dans le fond de son cœur, il était bien forcé de s'avouer qu'il aurait causé plus facilement avec Mr Brant qu'avec aucune des deux femmes.

— Julia est en train de se mettre de la poudre, continua Miss Anthony. Elle s'imagine que, si vous vous apercevez qu'elle a pleuré, vous serez furieux.

Campton fit un geste d'impatience.

— Si je l'étais, la belle affaire!

— Oui, mais vous pourriez le raconter à George ; et George ne doit pas le savoir.

Elle s'arrêta, puis s'élança brusquement vers lui. Elle bougeait et parlait toujours par saccades successives ; on eût dit que les fils qui la faisaient mouvoir se trouvaient emmêlés, puis lâchés soudain d'un coup sec.

— Est-ce que George sait? demanda-t-elle.

— Que sa mère pleure ?

— Que vous combinez tous des plans pour le faire réformer?

Campton rougit sous son regard et, comme il se sentit rougir, sa réponse en fut plus sèche.

— Je ne pense pas,... à moins que vous ne le lui ayez dit!

Le coup parut porter, car une teinte brique se répandit sur les joues blafardes d'Adèle Anthony.

La porte s'ouvrit, et Mrs Brant entra.

Son aspect répondait à la description de Miss Anthony. Un nuage blanc couvrait son visage, et une lotion tonique avait rafraîchi ses yeux.

— Merci d'être venu, dit-elle.

Il eut un « oh! » de protestation et resta sans pouvoir parler, gêné par la présence de Miss Anthony. A ce moment, les sentiments de son ancienne femme lui étaient plus intelligibles que ceux de son amie : la fibre maternelle, éveillée en elle, la rendait plus éloquente que n'importe quelle vieille fille partant en guerre.

— Je me sauve, mes amis, dit la vieille fille, comme si elle devinait cette pensée. — Elle les embrassa tous deux d'un regard de ses singuliers yeux sans profondeur, et, de la porte, elle ajouta sévèrement : — Prenez garde à ce que vous direz à George.

Les assurances données par Fortin-Lescluze à Campton, quoique vagues, furent reçues par Mrs Brant comme une pro-

messe miraculeuse : Campton remonta immédiatement dans son estime. Elle le considéra avec une confiance nouvelle, si bien qu'il l'imagina disant à Brant ce qu'elle lui avait si souvent dit à lui-même : « Vous n'êtes jamais capable de rien obtenir. Je ne sais vraiment pas comment font les autres. »

La reconnaissance qu'elle faisait paraître donna au peintre le sentiment gênant d'être mêlé à une tractation clandestine. Il se hâtait de prendre congé, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Un valet de pied à l'air embarrassé introduisit en hésitant une jeune femme qui entra précipitamment, puis s'arrêta comme si elle hésitait à son tour. Elle était jolie, avec quelque chose de bizarre et d'échevelé. Le contraste de sa toilette élégante et de ses yeux égarés fit penser Campton à une gravure arrachée d'un journal de modes et emportée au gré du vent. Depuis quelques jours, beaucoup de ses compatriotes lui avaient donné la même impression.

— Excusez-moi, Mrs Brant. Vous avez fait dire que vous n'y étiez pour personne, mais je n'ai rien voulu entendre... J'avais absolument besoin de joindre Mr Brant, car je suis ici sans un sou... à la lettre ! — Elle agita devant elle une bourse en or sertie de pierreries. — Et dans un hôtel où on ne me connaît pas ! A la banque, on n'a pas voulu m'écouter, on m'a dit que Mr Brant n'était pas là, ce qui n'était probablement pas vrai. Alors, j'ai dit au caissier : C'est bien, j'irai donc avenue Marigny, je forcerai sa porte... à moins que vous ne préfériez que je me jette dans la Seine ?

— Oh ! Mrs Talkett..., murmura Mrs Brant.

— Sérieusement, c'est la bourse ou la vie ! continua la jeune femme en riant avec affectation. — Elle se tenait entre eux deux, artificielle et cependant naïve, consciente d'être intruse, mais visiblement accoutumée à ce qu'on lui pardonnât ses intrusions. Ses grands yeux se tournèrent vers Campton.

— Je suis sûre que mon mari fera tout ce qu'il pourra pour vous. Je vais téléphoner, dit Mrs Brant. Puis, s'apercevant que la visiteuse continuait à regarder Campton, elle ajouta : — Non ! ce n'est pas... C'est Mr Campton.

— John Campton ? Je l'avais deviné ! — Le regard de Mrs Talkett devint avide et brillant. — J'aurais dû vous reconnaître tout de suite, d'après vos photographies. J'en ai une épinglée au mur de ma chambre. Mais j'étais si agitée en

entrant... — Elle retint la main du peintre dans la sienne. — Je vous en prie, pardonnez-moi! Voilà des années que je rêve d'avoir mon portrait par vous... Je fais un peu de peinture moi-même... mais c'est ridicule de parler de cela en ce moment. — Elle ajouta, avec un air subitement intimidé : — J'ai fait la connaissance de votre fils à Saint-Moritz. Nous nous sommes beaucoup vus là-bas, et aussi à New-York l'hiver dernier.

— Je l'ignorais... dit Campton, en s'inclinant gauchement.

« Que toutes les femmes sont sottes! » grommela-t-il en descendant l'escalier.

Comme il arrivait Place de la Concorde, on criait l'édition de trois heures. Ayant acheté un journal, Campton apprit le passage des Allemands à travers le Luxembourg et l'invasion de la Belgique. Violant le droit des gens, ils marchaient sur la France et sur l'Angleterre par la route qui leur semblait la plus accessible.

A l'hôtel, il trouva George dévorant le même journal : le jeune homme était rouge de colère. « Les infâmes gredins! Les brigands! Ce n'est pas la guerre, c'est de l'assassinat! »

Les deux hommes se regardèrent. Les mêmes mots leur vinrent aux lèvres.

« Jamais, non jamais, l'Angleterre ne permettrait une pareille violation du droit des gens! » Simultanément Campton et George commencèrent à dire que rien de mieux ne pouvait arriver : si la moindre hésitation, la moindre répugnance se manifestait dans l'opinion anglaise, pareille violence la balayerait immédiatement.

— Pour une fois, ils ont trop bien manœuvré! exulta George. La France est sauvée. Voilà qui est sûr.

Tous deux se turent de nouveau, chacun suivant ses propres pensées. C'étaient apparemment les mêmes, car au moment où Campton allait demander quel endroit George avait choisi pour y faire leur dernier dîner, le jeune homme dit brusquement :

— Écoute, papa, j'avais projeté un petit tête-à-tête pour nous ce soir...

— Oui... eh bien?

— Eh bien! je ne peux pas. Il faut que je te lâche... — il eut un sourire gêné, — pour des gens que je viens de rencontrer,... qui ont été extrêmement gentils avec moi à Saint-

Moritz, et cet hiver à New-York. Je ne savais pas qu'ils étaient ici... Je suis tout à fait désolé; mais je suis absolument obligé de dîner avec eux.

Il y eut un silence. Par-dessus l'épaule de son fils, Campton considérait fixement la grande place pleine de soleil. Une chose pareille! Le dernier soir que George avait à passer avec lui!

— Ça ne t'ennuie pas trop, n'est-ce pas? continua George. Je tâcherai d'être de retour à dix heures; nous pourrons encore bavarder sur la terrasse. — Il s'arrêta, puis ajouta enfin : — Tu comprends, je ne pouvais vraiment pas dire à maman que je l'abandonnais, mon dernier soir, pour dîner avec toi!

Campton se sentit un poids de moins sur le cœur; il eut honte de n'avoir pas deviné le vrai motif de son fils.

— Mon cher petit, bien sûr... Et, avant de rentrer, tu peux aller voir ta mère. Tu me trouveras ici quand tu reviendras, quelle que soit l'heure.

George parut soulagé : — Merci! Tu comprends toujours.

Il sortit en sifflant la valse du *Rosenkavalier*, et Campton retourna à ses pensées.

Il les repassait encore dans son esprit quand il regagna la terrasse après un dîner solitaire, mal servi dans une salle à manger sans domestiques.

En quittant la salle à manger, il tomba sur Adamson, le correspondant d'un grand journal américain, qui vivait depuis des années à Paris et passait pour avoir des renseignements « de bonne source. » Adamson se montrait préoccupé, mais confiant. D'après lui, les Russes n'arriveraient sans doute pas à Berlin avant novembre (l'exclamation étonnée de Campton le fit sourire); mais si l'Angleterre, — oui, on était sûr de l'Angleterre, — pouvait amener son armée sans délai, tout serait vraisemblablement terminé avant cette époque par une seule bataille livrée en Belgique. « Ah! la pauvre Belgique est bien à plaindre. » En tout cas, de l'avis des militaires compétents, la guerre ne durerait pas plus de trois ou quatre mois. Mais si, contre toute attente, les choses allaient mal sur le front occidental, la Russie ne manquerait pas de boucler l'affaire dès qu'elle aurait mis ses forces immenses en mouvement.

Campton tira un grand réconfort de cette vue si raisonnable de la situation, intermédiaire entre celle des optimistes qui étaient sûrs de l'entrée des Russes à Berlin dans trois semaines,

et celle des trembleurs qui voyaient les Allemands à Calais dans un temps plus court encore.

Il réussit à échapper à plusieurs personnes qui le guettaient et monta dans son appartement. Sur la terrasse, seul en face de la ville calme et sereine, sa confiance grandit; de plus en plus, il se sentit assuré que George resterait éloigné du combat jusqu'à ce que tout fût terminé. Encerclée par des forces aussi formidables, l'Allemagne devait évidemment succomber avant que la moitié ou même le quart des réserves alliées ne se trouvassent engagées. Raffermi par la bienheureuse doctrine des probabilités, il pensa tendrement à l'avenir de George, à l'effet qu'aurait sur sa nature ce passage inoffensif et rapide dans la carrière militaire.

IX

George était parti.

Campton se retourna et regarda autour de lui.

La cour de la gare était encombrée d'une foule telle qu'il n'en avait jamais vu nulle part; et, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il notait chaque détail du spectacle avec une exactitude maladive.

Partout des visages, des visages... ils se pressaient autour de lui; et sa vision exacerbée les enregistrait un à un. Son attention était attirée surtout par les visages des femmes, femmes de tout âge et de toute condition, épouses, mères, grand mères, sœurs ou maîtresses de cette jeunesse française dont les trains étaient bondés. Il fut frappé par la courageuse absence de tristesse que ces visages exprimaient : les uns étaient pâles, d'autres rougis, d'autres graves, mais tous souriaient avec calme et fermeté.

Son regard s'attarda, en particulier, sur une jeune femme brune, vêtue d'une robe seyante, d'abord parce qu'elle était plaisante à voir, ensuite parce qu'elle montrait tant de sereine assurance qu'elle pouvait laisser parler naturellement ses yeux et ses lèvres, sans exercer sur eux de contrainte. Il vit bien pourtant, à la manière dont elle se cramponnait au jeune artilleur qui la quittait, que leurs adieux n'étaient point fraternels.

Un immense bourdonnement de voix emplissait la vaste

cour. Campton saisissait au passage les phrases lancées aux jeunes gens qui partaient, — recommandations maternelles, petites plaisanteries, noms tendrement prononcés, gaies allusions, derniers appels : « Écris souvent!... N'oublie pas de bien t'envelopper!... Souviens-toi d'envoyer un mot à Annette... Rapporte un casque prussien pour les enfants!... On les aura, pas, mon vieux? » Tout cela était allègre, brave, confiant. « Si seulement Berlin pouvait les voir! » pensait Campton.

Il tâcha de se rappeler les derniers mots qu'il avait dits à George, mais il en fut incapable; et pourtant sa gorge était sèche, il avait soif, comme s'il avait beaucoup parlé. Lorsqu'il avait perdu de vue son fils, il s'était appuyé contre une grille pour laisser passer le flot de la foule, n'osant risquer son infirmité dans ce tumulte...

Tout à coup, il entendit sangloter derrière lui. S'étant retourné, il reconnut le chapeau et les cheveux de la jeune femme dont les yeux l'avaient frappé. Il ne pouvait plus les voir maintenant, car elle avait le visage plongé dans les mains et tout son corps était secoué par la douleur. Un homme âgé essayait de l'emmener.

— Allons, viens, mon enfant...

Elle le suivit comme une aveugle, en hoquetant. Elle attirait le regard de ses voisins, et les autres femmes, en la voyant, pâlissaient. Sur les joues d'une vieille en bonnet noir qui ressemblait à Mme Lebel, les larmes coulaient.

Mais alors, ils avaient peur? Tous, ils craignaient déjà mortellement pour la vie de ceux qu'ils aimaient? La même crainte s'empara du cœur de Campton, une terreur immédiate, telle qu'il n'aurait pu jusque-là l'imaginer. En comparaison, tout ce qu'il avait ressenti auparavant lui parut aussi faible que les impressions d'un spectateur. Ses genoux se dérobaient, il s'accrocha à la grille pour ne pas tomber.

Les gens quittaient la cour par groupes de deux ou trois qui semblaient appartenir à la même famille; il n'y avait que lui qui fût seul. La mère de George n'était pas venue embrasser son fils: elle avait déclaré mieux aimer lui dire adieu chez elle qu'au milieu d'une foule malpropre. D'ailleurs, comment l'imaginer levée et habillée assez tôt pour se trouver à la gare à cinq heures du matin? Et comment y serait-elle arrivée

sans auto? Ainsi Campton était seul dans cette foule qui paraissait toute composée de familles.

Mais non ! pas toute. Devant lui il aperçut une femme qui s'en allait seule, et, par-dessus une mer de têtes, il reconnut le petit chapeau d'Adèle et son chignon étroitement serré.

Pauvre Adèle ! Elle était donc venue aussi, et pour rien : elle n'avait pas réussi à se frayer un passage à travers la foule, et peut-être n'avait-elle pas même entrevu son héros. A cette idée, Campton fut frappé de remords; il regretta de lui avoir parlé si sèchement lors de leur dernière rencontre. Inutile d'essayer de la rejoindre au travers de la masse impénétrable qui les séparait. Il dut attendre que la cour se vidât; et bientôt Adèle Anthony disparut.

Lorsqu'il put enfin sortir, il la vit debout sur le trottoir en face de la gare.

Campton comprit qu'elle l'attendait. Il s'avança vers elle.

— Alors, vous l'avez manqué?

— Moi ? pas du tout, dit-elle.

— Mais j'ai été avec lui tout le temps ! Nous ne vous avons pas vue...

— Moi, je l'ai vu. C'est tout ce que je voulais.

Il glissa son bras sous le sien.

— Cette foule m'épouvante, dit-il. Je suis content que vous m'ayez attendu.

Il vit qu'il lui faisait plaisir, mais elle se contenta de répondre :

— Je meurs de soif. Pas vous ?

— Oui, ou de faim, je ne sais pas. Est-ce que nous pourrions trouver une crèmerie ?

Ils en trouvèrent une, et prirent place parmi des employés matinaux, des vendeuses de magasin et quelques femmes échevelées, au visage rougi, qu'il avait remarquées à la gare. L'une d'elles, assise en face d'un homme âgé, avait tiré de sa poche une glace et se mettait de la poudre. Campton détestait voir une femme se mettre ainsi de la poudre en public. Mais, cette fois, le geste l'enchanta, car il avait reconnu la jeune femme qui sanglotait dans la cour de la gare.

— Elle a du cran, songea-t-il ; j'aime ça. Mais pourquoi tellement s'effrayer ?

Depuis sa conversation avec Adamson, il ne parvenait pas à

s'inquiéter sérieusement. La crainte l'avait un instant saisi à la gorge, tout à l'heure, quand il avait entendu sangloter cette femme ; mais déjà il s'en était délivré. Tout le monde s'accordait à dire que la guerre serait terminée dans quelques semaines; avec la protection de Fortin et les influences qu'Anderson Brant pourrait faire agir, George était en sûreté, — aussi bien en sûreté à son dépôt que n'importe où. Campton versa du café à Adèle.

— Savez-vous par hasard chez qui George dînait hier soir? demanda-t-il soudain.

Miss Anthony connaissait tout des choses et des gens dans le monde américain de Paris; si George avait eu des raisons particulières de passer sa dernière soirée loin de sa famille, elle ne devait probablement pas les ignorer. Mais le fait même qu'elle eût des chances de savoir ce que son fils lui avait caché donna à Campton le sentiment d'avoir posé une question indiscrète; il se hâta d'ajouter :

— Ce n'est pas que je veuille...

Elle parut surprise.

— Non, il ne m'a rien dit. Quelque affaire de jeune homme, sans doute...

Elle sourit d'un air entendu, le fixant de ses yeux sans cils, qui clignaient sous la voilette relevée.

Campton n'attachait déjà plus d'intérêt à sa question. Rien ne l'irritait plus que les minauderies d'Adèle, et il s'en voulait de l'avoir interrogée. Ce qu'il souhaitait savoir, c'était si George avait parlé à sa vieille amie de sa situation, de ses intentions et de ses désirs, pour le cas fatal où, — selon l'expression vague qu'emploient les gens, comme pour se concilier le destin, — quelque chose arriverait. Le jeune homme avait-il laissé une lettre, un message pour quelqu'un ? Mais à quoi bon faire des conjectures? Si George avait pris des dispositions, Adèle Anthony, avec sa fidélité inébranlable, ne le trahirait pas, même par un mouvement des paupières. Quand il s'agissait de garder un secret, elle prenait un tel air de stupidité impénétrable, que l'idée ne vous serait même pas venue qu'on eût jamais pu se confier à elle.

Campton ne désirait pas surprendre les secrets sentimentaux de George, si celui-ci en avait. Mais leurs adieux avaient été si désespérément anglo-saxons, si secs, d'une telle

banalité ! Il eût été heureux de penser que son fils avait laissé quelque part un mot à son adresse.

Force lui fut de rester dans l'incertitude : le nez rouge d'Adèle, en face de lui, gardait l'ingénuité d'un nez de lapin. Il paya et sortit avec elle, insatisfait.

En arrivant chez lui, il trouva Mme Lebel à sa place habituelle, plus pâle et l'air plus las que d'ordinaire, mais avec des lèvres qui ne tremblaient pas. Ses trois petits-fils étaient partis la veille. Mme Lebel avait accepté la situation.

— C'est terriblement dur pour les jeunes ; mais il le fallait. Je suis de Nancy, monsieur ; je me rappelle l'occupation allemande.

Campton monta dans son atelier. Deux jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait quitté, cet après-midi où il avait vainement attendu Fortin et sa danseuse ; et déjà un abîme le séparait de ce passé. Alors son petit univers demeurait encore suspendu comme un fêtu au-dessus d'un torrent ; aujourd'hui il tourbillonnait dans les remous.

Autour de lui, les portraits étaient posés au hasard sur les meubles ; il considéra avec curiosité ces figures qui appartenaient à une vie antérieure. Chacune portait la marque de ses passions et de ses intérêts immédiats ; pas une seule ne trahissait la moindre conscience du désastre qui menaçait, excepté celle de cette pauvre Mme de Dolmetsch, que l'amour avait éclairée. Campton se mit à songer à l'avenir, du point de vue de son métier. Quelle modeleuse de visages devait être une grande guerre ! Il se demanda quel air auraient les gens qui s'en tireraient.

La sonnette retentit ; il se retourna pour aller ouvrir. C'était Dastrey, sans doute... Il l'avait aperçu dans la foule à la gare, où il accompagnait son neveu... Mais il eut la surprise de trouver, au lieu du visage inquiet de Dastrey, la figure rose et blanche d'un jeune homme bien mis, aux yeux d'une candeur enfantine surmontés d'épais cheveux blonds.

Le jeune homme s'excusa en rougissant. Il se nomma :

— Benny Upsher, monsieur.

Le ton était modeste, mais assuré, comme si ce seul nom suffisait à expliquer sa présence.

— Parfaitement... balbutia Campton, maudissant sa distraction et le don infaillible qu'il possédait d'oublier les noms des gens. Vous êtes, n'est-ce pas? un ami de George, hasarda-t-il.

— Nous étions à Harvard ensemble. Il était de deux ans en avance sur moi.

— Alors, vous y êtes encore ?

La rougeur de Mr Upsher devint un masque écarlate.

— C'est-à-dire que j'y étais... jusqu'à ce que ceci arrivât.

— Qu'appelez-vous : ceci ?

Le jeune homme regarda son interlocuteur avec un air d'étonnement céleste.

— Cette guerre... George est déjà parti, sans doute? — Mr Upsher paraissait se ressaisir à mesure qu'il se débarrassait des préliminaires indispensables. — Je voudrais être affecté au même régiment que lui.

— Au même régiment... *vous* ? s'écria Campton.

— Oh! je sais bien que c'est difficile; je suis accouru de Biarritz aussi vite que j'ai pu pour ne pas le manquer. — Il semblait encore essoufflé de l'effort qu'il avait fourni. — Je ne veux pas rester en dehors de cette affaire-ci, conclut-il.

Campton le contempla, impuissant à comprendre.

— Pour vous, il n'y a aucune raison... Pour George, c'était obligatoire, puisqu'il est né ici. Mais je suppose que vous êtes né en Amérique?

— A Utica. Ma mère était Madeleine Mayhew. Nous devons être plus ou moins cousins, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Certainement. Excusez-moi de ne m'en être pas souvenu. Seulement, je ne vois toujours pas...

Mr Upsher ne disposait évidemment que de moyens limités pour exposer son cas. Il releva ses cheveux en désordre sur son front, fixa son cousin, et répéta avec entêtement :

— Je ne veux pas rester en dehors de cette affaire-ci.

Campton poussa un soupir. Quelle était l'idée de ce jeune homme et pourquoi venait-il le trouver pour lui débiter une absurdité pareille?

Mais le fils de Madeleine Mayhew restait là, impassible, inébranlable, décidé à ne pas se laisser éconduire, avec, dans ses grands yeux bleus, quelque chose qui faisait penser à George, — quoique son regard fût tellement plus puéril!

— Asseyez-vous... prenez une cigarette, voulez-vous?... Vous ne pouvez vous dissimuler, commença Campton, que vous rencontrerez des difficultés presque insurmontables...

— Pour entrer dans le régiment de George ?

— Pour entrer même dans l'armée française... Un étranger, un neutre... Je crains de ne vraiment rien pouvoir faire.

Benny Upsher sourit.

— J'arrangerai ça..., je veux dire : mon admission dans l'armée française. La seule chose qui pourrait être dure à obtenir serait d'entrer dans son régiment... Désolé d'avoir fait irruption chez vous, ajouta-t-il, en tendant au peintre une grande main brune.

Campton le reconduisit avec embarras. Arrivé au pas de la porte, il posa, d'un mouvement involontaire, sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Écoutez, mon ami, nous sommes cousins, et, si vous êtes le fils de Madeleine Mayhew, vous êtes fils unique. De plus, vous êtes l'ami de George, ce qui m'importe encore davantage. Je ne peux pas vous laisser partir ainsi. Permettez-moi de vous dire un mot avant que...

— Cher monsieur Campton, tout ce que vous pourriez dire, je l'ai entendu pas mal de fois de la bouche de l'oncle Harvey Mayhew. Nous sommes venus sur le même bateau : il voulait m'emmener comme secrétaire particulier au Congrès de La Haye. Mais j'étais bien sûr d'avoir affaire pour mon compte.

— Cette guerre n'est pas la nôtre. Avez-vous réellement envie de vous en aller massacrer les gens?

— Oui, cette sorte de gens-là, répondit gaiement Benny Upsher.

Campton continuait à le considérer sans savoir que dire.

— Où est votre oncle? demanda-t-il.

Benny eut un large rire.

— En route pour La Haye, j'imagine...

Une dernière fois, il insista :

— Alors, vous ne voyez pas le moyen de me faire entrer dans le régiment de George?...

Une heure plus tard, Campton croyait toujours le voir debout devant lui, avec ses yeux tendres, répétant obstinément la même question déraisonnable. Il lui fallut un effort pour chasser cette vision.

Il retourna au Crillon rassembler ses affaires. Sur sa table était un télégramme qu'il saisit fiévreusement. Par un hasard insensé, les projets de George auraient-ils changé? Est-ce qu'on

le renvoyait? Fortin-Lescluze avait-il déjà pu faire quelque chose?...

Il déchira la bande et lut : « Utica, 31 juillet. Sans nouvelles de Benny. Prière faire possible pour faciliter son retour immédiat en Amérique. Affreusement inquiète. Votre cousine Madeleine Upsher. »

— Bon Dieu! gémit Campton. Je n'ai même pas pensé à demander l'adresse de ce garçon!

X

La guerre durait depuis trois mois, — trois siècles.

En vertu d'une faculté d'adaptation qui paraissait discréditer à jamais la sensibilité humaine, les gens commençaient à se faire à l'idée de cette chose monstrueuse. La guerre continuait. La vie continuait, et Paris avec elle. La Ville avait eu son heure de sublime résistance quand, seule, exposée sans défense, elle avait arrêté l'ennemi et brisé son élan. Elle avait eu, ensuite, son heure de triomphe, l'heure de la Marne; puis son heure d'espérance suppliante et passionnée, au moment où les nations qui suivaient la lutte crurent l'ennemi non seulement arrêté, mais rejeté, et la victoire finale acquise. Cette heure-là avait à son tour passé, cédant la place à la morne réalité des tranchées. Un langage nouveau naissait dans ce monde nouveau : il y avait maintenant « des tranchées, » il y avait « un front, » les gens commençaient à parler de « leurs fils au front. »

La première fois que John Campton entendit ces mots, ils le firent frissonner. L'hiver allait venir; la vision le hantait de jeunes gens, là-bas, — des garçons de l'âge de George, — par centaines, par milliers, exposés le jour dans des fossés humides et gluants, dormant la nuit sous la pluie et la neige. A Paris on parlait tranquillement de victoire au printemps, un printemps qui n'arriverait que dans six longs mois! En attendant, que d'eau et de froid, que de sang et de souffrance, que de corps détruits sur ce hideux « front, » que de foyers détruits dans tous les pays qu'il protégeait!

Pendant les premières semaines d'affreux silence et d'incertitude, où chaque matin apportait une mauvaise nouvelle, où aucune lettre n'arrivait de l'armée, où aucune n'y pouvait par-

venir, Campton était resté comme les autres pères sans rien savoir de son fils.

Mais enfin il obtint l'autorisation de se rendre à Châlons où Fortin, qui se trouvait avoir commencé sa carrière comme chirurgien, avait été transféré en hâte. Conduit entre deux rangées de brancards portant des hommes livides, éclaboussés de sang, Campton gagna la salle d'opérations improvisée dans laquelle le médecin travaillait sans répit. Fortin sortit pour lui parler : il lui dit avec bonté, quoiqu'avec un peu d'impatience, qu'il n'avait pas oublié, qu'il avait fait son possible. La santé de George ne permettait pas de garantir qu'il serait réformé, mais il était provisoirement affecté à une formation de l'arrière et sans doute y resterait-il, si Campton pouvait faire agir telles et telles « influences. » Puis, ayant demandé des serviettes et de l'eau chaude, le chirurgien disparut, et Campton, les yeux baissés, repassa entre les deux rangées de brancards.

Il parvint à faire agir les « influences » en question, non sans le secours d'Anderson Brant.

Une fois à peu près assuré que George resterait loin de la zone dangereuse, Campton retrouva quelque tranquillité d'esprit Néanmoins, il refusait toujours d'admettre la situation de son fils. Voilà un garçon qui aurait dû naître à trois mille lieues de là, dans un pays où régnait la paix. Le Gouvernement de ce pays le considérait comme soumis à sa loi et ayant droit à sa protection, — et ce garçon, par le plus imbécile des hasards, se trouvait entraîné dans un conflit qui ne l'intéressait nullement, transformé en sujet d'une nation étrangère, exposé à toutes les catastrophes que cette nation pouvait s'attirer!

Campton avait discuté cent fois ce sujet avec Adèle Anthony. Aujourd'hui encore, il y revenait en promenant ses regards furieux sur le petit salon banal et vieillot, ébranlant du poing la table à thé. Comme Miss Anthony ne répondait pas, il continua :

— George voit les choses exactement de la même façon que moi.

— Est-ce qu'il vous l'a dit? fit Miss Anthony en se portant au secours de la tasse à thé de Campton et en mettant du sucre dans la sienne.

— Il ne m'a pas dit le contraire. Vous ne paraissez pas vous douter que la correspondance militaire est censurée et qu'un soldat n'est pas libre de débiter tout ce qui lui passe par la tête.

Il avait si souvent expliqué à Miss Anthony ses sentiments que les mots lui remontaient aux lèvres sans effort.

— S'il s'était agi d'une question nationale, si, par exemple, l'Amérique avait dû combattre le Mexique...

— Oui, ou la lune ! Pour ma part, je comprends mieux Julia et Anderson. Ils se fichent pas mal des questions nationales, ce sont des animaux qui défendent leur petit.

— *Leur!* merci bien ! s'écria Campton.

— C'est que, véritablement, ce pauvre Anderson a servi de bonne à l'enfant. Quel autre pouvait s'en occuper? Vous pendant ce temps-là, vous peigniez des beautés espagnoles.

Elle fronça les sourcils.

— La vie est une énigme. Si vous aviez tout abandonné pour garder George, vous ne seriez jamais devenu l'illustre John Campton, le vrai John Campton, celui que vous deviez être. Et ç'aurait été regrettable pour vous, — et aussi pour George. Seulement, en attendant, il fallait bien quelqu'un pour moucher l'enfant, pour payer le dentiste et le médecin. Vous devriez être reconnaissant à Anderson de l'avoir fait.

Campton ouvrait la bouche pour répondre, quand il vit Adèle changer de visage. Il comprit pourquoi. Tous les visages prenaient maintenant cette même expression, à l'heure où arrivait le journal du soir. La vieille bonne l'apporta et attendit pour entendre la lecture du communiqué.

Miss Anthony chercha vainement son lorgnon. D'une main tremblante, elle passa le journal à Campton.

« De violentes attaques ennemies dans la région de Dixmude, Ypres, Armentières, Arras, dans l'Argonne et sur les avancées du Grand-Couronné de Nancy ont été repoussées avec succès. Nous avons repris le village de Soupir près de Vailly (Aisne) ; nous avons pris Maucourt et Mogeville, au Nord-Est de Verdun. Nous avons progressé dans la région de Vermelles (Pas-de-Calais) et au Sud d'Aix-Noulette. Des attaques ennemies sur les Hauts de Meuse et au Sud-Est de Saint-Mihiel ont également été repoussées.

« En Pologne, la retraite autrichienne devient générale. Les

Russes continuent d'avancer dans la direction de Kielce Sandomir et ont progressé au delà du San en Galicie. Mlawa a été réoccupé et tout le système de voies ferrées de Pologne est maintenant aux mains des armées russes. »

La journée était bonne, nettement bonne. Si les choses allaient de ce train, que devenaient les sinistres prévisions de ceux qui parlaient d'un hiver dans les tranchées suivi d'une campagne de printemps?

Campton parcourait le journal. Son regard s'arrêta sur la rubrique : « Tombés au champ d'honneur. » Il pâlit et lâcha le journal.

« Fortin-Lescluze, Jean-Jacques-Marie, lieutenant de chasseurs à pied, glorieusement tombé pour la France... » Suivait une brillante citation.

Le fils de Fortin, son fils unique, était mort!

Campton revit l'honnête salle à manger bourgeoise, qui contrastait si étrangement avec le reste de l'installation; il revit les rayons obliques du soleil à son déclin tomber sur le groupe autour de la table; il se souvint de sa brève conversation avec Fortin, sur le pas de la porte, et des mots que le médecin n'avait pu retenir :

— Pour sa mère et pour moi, c'est toute notre vie : notre fils unique à la guerre.

Campton ferma les yeux et s'appuya au dossier de son fauteuil; ce souvenir lui faisait mal. Cet homme avait contribué à sauver George; mais son propre fils, il n'avait pu le sauver

— Qu'y a-t-il ? demanda Miss Anthony, en posant sa main sur le bras de son ami

Campton ne trouva pas la force de prononcer le nom.

— Rien, rien. Seulement, il fait un peu chaud dans cette pièce..., et, de toutes façons, il faut que je m'en aille.

Il se leva, échappant à la sollicitude d'Adèle, et gagna la rue Il lui fallait absolument se rendre chez Fortin pour avoir des nouvelles. Le médecin était toujours à Châlons, mais il y aurait sûrement quelqu'un dans la maison. La nuit était venue. Campton erra dans la rue complètement noire, cherchant la maison dont il se rappelait la silhouette et sonna plusieurs fois sans résultat. Il allait s'éloigner quand il vit une auto couverte de boue s'arrêter devant la porte et remarqua qu'un soldat était au volant; trois personnes sortirent de la voiture, deux femmes

enfouies dans des voiles de crêpe et un homme en uniforme aux traits fatigués.

A la lumière des lanternes de l'auto, Fortin-Lescluze reconnut Campton. Ils restèrent là tous les quatre à se regarder. La vieille mère, sous son crêpe, ne paraissait pas plus grande qu'une enfant.

— Alors, vous savez ? dit le médecin.

Campton inclina la tête.

Le père parla d'une voix ferme.

— Oui, il y a trois jours, à Suippes. Vous avez vu sa citation ? On me l'a amené à Châlons sans m'avertir, — et trop tard. Je l'ai amputé des deux jambes, mais la gangrène s'était déclarée... Nous revenons de l'enterrement... Ma mère et ma femme... Elles ont eu, du moins, cette consolation...

Les deux femmes se tenaient auprès de lui, pareilles à des statues voilées. Soudain, la voix grave de Mme Fortin se fit entendre sous le crêpe :

— Vous l'avez vu, monsieur, le dernier jour... Ce jour où vous êtes venu au sujet de votre propre fils, si je ne me trompe ?

— Oui.., je..., balbutia Campton à la torture.

Le médecin intervint.

— Et maintenant, ma bonne mère, il ne faut pas que nous vous tenions debout. Rentrez tout de suite, prenez votre tisane et couchez-vous. — Il embrassa sa mère et la poussa dans les bras de sa femme. — Au revoir, ma chère. Prenez soin d'elle.

Les femmes disparurent sous la porte cochère, et Fortin se tourna vers le peintre.

— Merci d'être venu. Je ne peux pas vous demander d'entrer. Il faut que je retourne là-bas immédiatement

— Que vous retourniez là-bas ?

— Oui, à mon travail. Dieu merci ! Car, si je n'avais pas cela...

Il sauta dans l'auto, cria : « En route ! » et fut englouti par la nuit

XI

Campton regagna son atelier.

Il habitait encore là, mal servi, sans confort, — car Mariette n'était jamais rentrée de Lille ; on n'avait reçu d'elle aucune nouvelle. Adèle Anthony avait insisté pour que Campton

retournât à l'hôtel, mais il s'y refusait obstinément. Quel besoin avait-il de vivre dans des hôtels chers, alors que, pour Dieu sait combien de temps, il n'aurait plus le moyen de gagner sa vie, et que son devoir était d'économiser pour George? Et la manière la plus simple de ne pas entamer sensiblement ses fonds était de continuer à camper dans l'atelier, en prenant ses repas chez le marchand de vins le plus proche et laissant à Mme Lebel le soin de faire la couverture et le ménage. La bru de Mme Lebel, Mme Jules, qui se trouvait en Argonne avec sa fille au moment de la déclaration de guerre, devait remplacer Mariette. Mais, pas plus que Mariette, Mme Jules n'était revenue: on ne savait rien d'elle ni de son enfant. C'est pourquoi Campton continuait, tant bien que mal, à se passer de domestique.

Jusque-là, Mme Lebel ne s'était pas laissé abattre. Ses trois petits-fils orphelins se trouvaient tous au front, mais elle recevait assez souvent de leurs nouvelles. Son fils Jules, l'ébéniste, gardait un pont à Saint-Cloud ; il venait la voir régulièrement. Campton remarqua cependant qu'elle était surtout inquiète à son sujet.

C'était un homme taciturne et laborieux, qui avait travaillé dur pour faire vivre ses neveux orphelins et sa mère. Il s'était marié dans un âge déjà mûr, quatre ou cinq ans seulement avant la guerre, alors que les garçons pouvaient se tirer d'affaire tout seuls et que sa propre situation était suffisamment assurée pour lui permettre le luxe d'une femme et d'un enfant. Mme Jules l'avait attendu patiemment, bien que d'autres occasions se fussent présentées. Enfin, elle l'avait épousé, et une fille leur était née. Les parents avaient coutume d'amener l'enfant voir Campton ; il avait fait d'elle un croquis célèbre, où elle portait son chapeau du dimanche, de petites boucles d'oreilles, et souriait gravement. Et voilà qu'elles avaient disparu, elle et sa mère, depuis le 2 août, aussi complètement que si la terre s'était ouverte pour les engloutir.

En arrivant, Campton jeta un coup d'œil à la loge de la vieille femme ; il n'y vit personne. « Elle est à Saint-Cloud, » se dit-il, sachant qu'elle saisissait toutes les occasions d'aller retrouver son aîné. Il entra à tâtons dans l'atelier. Mme Lebel aurait, du moins, bien pu préparer le feu! Campton alluma la lampe, trouva du bois, et s'agenouilla devant le poêle. Vraiment, la vie devenait trop inconfortable!

Il s'efforçait de faire naître une flamme, quand la concierge arriva. Il se retourna pour lui faire des reproches, mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres. Elle se tenait debout devant lui, sans paraître le voir ; soudain, sa forme imprécise et sombre se plia en deux : elle se laissa tomber dans le propre fauteuil du peintre, elle qui, s'il lui offrait un siège, ne faisait jamais que poser respectueusement ses doigts sur le dossier !

— Mme Lebel, cria-t-il, qu'est-ce qui vous arrive?

Elle leva vers lui son vieux visage.

— Monsieur, j'étais venue pour le feu; mais je suis trop malheureuse. Je n'en peux plus. — Elle essuya ses larmes du revers de sa main ridée. — Jules s'est engagé, monsieur, engagé dans l'infanterie. Il est parti pour le front sans me le dire.

— Engagé ? A son âge! Il est fou ?

— Non, monsieur, mais la petite fille,... il a eu des nouvelles...

Plongeant la main dans une fente de son ample jupe, elle en tira une lettre.

— J'ai reçu ça à midi. J'ai couru à Saint-Cloud, mais il est parti d'hier.

La lettre était cruelle à lire. Par un prisonnier échappé aux Allemands, le malheureux père avait eu des nouvelles de sa femme et de sa fille. Dans un village envahi, Mme Jules, très fière de caractère, avait eu des difficultés avec les autorités ennemies; on l'avait accusée d'espionnage et envoyée dans une prison d'Allemagne. La pauvre petite s'accrochait en pleurant à sa mère; l'officier chargé de l'arrestation l'avait si brutalement repoussée qu'elle était tombée sur les marches de pierre de la « Kommandantur » en se fracturant le crâne. Peut-être vivait-elle encore, mais elle était sans connaissance et mourante.

Jules Lebel avait reçu ces nouvelles la veille : dans les vingt-quatre heures, il était parti pour le front.

Mme Lebel se tut, la tête dans les mains; Campton, debout, la considérait. Bientôt elle se leva, passa le revers de sa main sur ses yeux et dit :

— Il fait froid. Je vais chercher du charbon.

Campton protesta.

— Non, non, Mme Lebel. Ne vous occupez pas de moi. Préparez-vous une boisson chaude, et essayez de dormir...

— Oh! monsieur, je remercie Dieu d'avoir à travailler. Si

je n'avais pas ça..., répondit-elle, employant les mêmes mots que le médecin.

Il l'entendit s'éloigner clopin-clopant et revenir peu après en cognant aux murs le seau qu'elle portait.

Quand son feu eut pris, que ses rideaux furent tirés, et qu'il se trouva seul, le peintre s'assit et regarda l'atelier. Malgré sa nudité et son désordre, la pièce ne lui déplaisait pas : il y était habitué, et d'avoir l'habitude des choses était, à ses yeux, la première condition du confort. Mais, ce soir, sa pensée était ailleurs : il ne distinguait ni les tapisseries déchirées avec leurs grandes figures de héros et de rois, ni les murs tachés couverts de tableaux, ni les toiles empilées contre les chaises, ni le fouillis de la grande table qui lui servait à écrire, à manger et à mêler les couleurs. Tantôt, il était avec Fortin-Lescluze, emporté dans la nuit vers de nouveaux spectacles de mort, tantôt en bas dans la loge où Mme Lebel, son travail fini, s'assiérait sans doute comme d'habitude auprès de sa lampe fumeuse pour continuer à coudre. « Je remercie Dieu d'avoir à travailler, » avaient-ils dit l'un et l'autre.

Et lui, Campton, restait assis, les mains oisives, à ne rien faire...

Ce n'était pas tout à fait de sa faute. Quel travail pouvait-il y avoir pour un portraitiste? A vrai dire, il n'était pas seulement portraitiste. Pendant son court voyage à Châlons, certains spectacles avaient réveillé en lui son vieil instinct de peintre. Mais les abords du front étaient strictement interdits aux civils, aux neutres en particulier (ce mot de *neutre* commençait à agacer Campton). Si un temps devait venir où les artistes pourraient interpréter la guerre, l'heure n'en n'était pas encore arrivée : dans le monde où vivaient pour l'instant les hommes, le mot « art » n'avait plus de sens.

Et qu'était Campton, qu'avait-il jamais été, sauf un artiste?... Un père, oui ; il s'était aperçu qu'il y avait un art d'être père, il commençait à l'apprendre. Et maintenant, d'un même coup, ses deux seules raisons de vivre avaient disparu : depuis le 2 août, il n'avait plus de portraits à peindre, plus de fils à garder.

D'autres, il ne l'ignorait pas, avaient trouvé une occupation. Dastrey, après de vains efforts pour s'engager, contrecarré par une sciatique malencontreuse, avait trouvé un poste

près du front dans une ambulance de la Croix-Rouge. Adèle Anthony travaillait huit ou neuf heures par jour dans un dépôt qui distribuait de la nourriture et des vêtements à des réfugiés des régions envahies; et le nom de Mrs Brant figurait dans le comité de la plupart des nouvelles œuvres de guerre. Beaucoup d'autres avaient accepté des tâches plus humbles, dans des hôpitaux, dans des cantines de gares. Il y avait, à l'arrière, assez de misère pour fournir une tâche à tous les volontaires civils.

Néanmoins, Campton ne voyait aucune place qui pût lui convenir. Il était incapable de faire une addition et aurait embrouillé les comptes les mieux tenus. Son infirmité le gênait pour circuler; il ne pouvait monter voir des réfugiés dans leurs mansardes, et d'ailleurs il n'aurait su que leur dire. Il étouffait de rage et de pitié devant toute la souffrance qui l'entourait, mais il était incapable de trouver un mot pour réconforter ceux qui souffraient.

De plus, il craignait, sans se l'avouer, les sollicitations dont on l'accablerait, s'il se laissait attirer dans le filet des œuvres de guerre. D'insupportables dames viendraient lui quêter argent ou tableaux. Jusqu'à présent, on n'avait pas souvent fait appel à son concours; au surplus, il avait jeté au feu les lettres des quelques personnes qui lui avaient demandé une esquisse pour leurs ventes ou son nom pour leurs comités.

Une fois, cependant, il lui avait fallu répondre et accepter. Deux mois auparavant, il avait reçu la visite de Boylston, l'ami de George, avec lequel il avait dîné la veille de la déclaration de guerre. Dans l'intervalle, il l'avait complètement oublié; mais dès qu'il vit le gros jeune homme brun, son œil perçant, ses cheveux frisés, Campton se ressouvint de lui et lui tendit cordialement la main. George n'avait-il pas dit que Boylston était le meilleur garçon qu'il connût ?

Boylston semblait fort ému par l'honneur de rendre visite au grand homme. En dépit de son air calme et malicieux, il avait évidemment le sens du respect : l'accueil de Campton le fit rougir jusqu'à la racine de ses boucles drues.

Il était venu prier le peintre d'accepter la présidence du Comité Américain des « Amis de l'Art français, » groupement international de peintres destiné à réunir des fonds pour venir en aide aux artistes mobilisés. La section américaine serait

naturellement la plus active, les Américains qui avaient fait leur éducation artistique en France étant les plus nombreux ; et tous les membres étaient d'accord pour que Campton se mît à leur tête. Seulement, comme on le savait inaccessible, le comité avait demandé à Boylston, en qualité d'ami de George, de transmettre sa requête.

— Vous comprenez, monsieur, personne ne représente notre pays mieux que vous...

Campton pensait le moins souvent possible à ce qui suivit : il détestait le rôle qu'il avait joué. Mais après tout, que pouvait-il faire? Tout son être répugnait à ce qu'entraînerait son acceptation : publicité, réunions du comité, discours à débiter, lettres à écrire, visites à recevoir, histoires navrantes à écouter, requêtes à adresser aux gens, sans compter l'obligation de donner son argent à lui, et d'en donner beaucoup.

Il resta devant le jeune homme, irrésolu, malheureux, faisant sonner un trousseau de clés dans la poche de son pantalon. Il se souvint plus tard que le bruit des clés avait dû faire croire qu'il avait de l'argent plein ses poches ! Il se souvint aussi que, chose singulière, l'embarras de Boylston disparaissait à mesure que le sien propre augmentait. On eût dit que le jeune homme, ayant pris la mesure de son hôte, et l'ayant, à regret, trouvé en défaut, avait été moins impressionné par son génie.

Campton refusa la présidence, mais consentit à laisser figurer son nom sur la liste des membres d'honneur, où il espérait le voir éclipsé par celui de célébrités rivales. Puis il alla jusqu'à son bureau, en tira deux billets de cent francs qu'il tendit à Boylston avec la formule banale : « Je voudrais pouvoir faire davantage... »

Sur le pas de la porte, le jeune homme s'arrêta pour demander des nouvelles de George. Campton répondit qu'elles étaient excellentes.

— Alors, fit Boylston, toujours accroché à son travail de scribe? C'est vraiment de la guigne !

De tous les souvenirs désagréables laissés par cette visite, cette dernière phrase restait pour Campton le plus pénible.

Était-ce en réalité de la guigne? Et George lui-même le pensait-il? Rien, dans ses lettres, ne le donnait à croire. Il ne paraissait pas avoir changé d'opinion depuis le début de la

guerre : il n'avait jamais désiré « en être, » comme disait cet enragé de Upsher.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté son fils à la gare, Campton s'étonna du parfait équilibre moral de George. Comment, avec son ardeur, son impressionnabilité, sa vive intelligence, le jeune homme, au contact des souffrances et des ruines, pouvait-il garder la même impassibilité que s'il s'était trouvé dans le bureau d'une banque à New-York ?

Le seul changement dans ses lettres, à supposer qu'il y en eût un, était un surcroît d'indifférence. Les nouvelles qu'il donnait de lui devenaient plus brèves, plus banales, les commentaires sur la situation plus rares. A vrai dire, il n'avait jamais eu le don d'écrire : devant la plume et le papier, on eût dit qu'il perdait toute personnalité. De plus, la correspondance venant du front était sévèrement censurée ; il aurait été imprudent d'y rien mettre qui pût l'empêcher d'arriver. Mais George avait trouvé moyen plusieurs fois de faire porter des lettres par des camarades : et celles-là étaient aussi incolores que les autres. « C'est l'esprit scientifique, sans doute, se disait Campton. Ces jeunes gens ressemblent tous un peu à des machines parfaitement construites... » Et pourtant, jamais il ne s'était avisé jusque-là que son fils ressemblât à une machine parfaitement construite.

Il se souvint qu'il n'avait pas dîné et se leva péniblement. En sortant, son attention fut attirée par une carte de visite sur la table.

Campton l'approcha de la lumière. C'était un magnifique carton d'avant-guerre, qui portait gravé :

HARVEY MAYHEW

DÉLÉGUÉ DES ÉTATS-UNIS AU CONGRÈS DE LA PAIX

La dernière ligne était barrée d'un coup de plume; au-dessous, un impératif « T. S. V. P. » Ayant retourné la carte, Campton lut ces mots écrits d'une main fiévreuse : « Il faut que je vous voie immédiatement. Prière de passer au Nouveau Luxe; » et plus bas : « Excusez cette carte ridicule. Impossible d'en obtenir d'autres avant six semaines. »

Ainsi donc Mayhew avait reparu! Tant mieux : peut-être aurait-il des nouvelles de Benny Upsher, dont les faits et gestes

avaient, au début de la guerre, causé à Campton tant d'ennuis qu'il ne pouvait se rappeler le visage rose et blanc du jeune homme sans un mouvement d'irritation.

Ce que Benny Upsher lui avait coûté de câbles adressés à sa famille éplorée, de démarches au Ministère de la Guerre, à l'Ambassade américaine, au Consulat, à la Préfecture de police et ailleurs, le peintre comptait bien le dire un jour à son jeune parent. Encore fallait-il que l'occasion s'en présentât; car depuis que Benny avait quitté l'atelier, quatre mois plus tôt, il avait totalement disparu, et Campton se demandait parfois, avec un petit frisson, s'ils s'adresseraient jamais plus la parole en ce monde.

— Mayhew veut sans doute me parler du jeune homme, songea-t-il.

« Harvey Mayhew, » — « Harvey Mayhew, » avec un trait de plume barrant le titre que, si peu de temps auparavant, il faisait figurer avec orgueil sur ses cartes! On comprenait qu'aujourd'hui ce titre l'embarrassât. Mais où diantre avait-il été tout ce temps-là? Tandis que Campton réfléchissait, un souvenir lui traversa soudain l'esprit. N'était-ce pas Mayhew qui l'avait arrêté à la porte du Crillon, quelques heures avant la déclaration de guerre, pour lui demander son avis sur le plus sûr moyen d'arriver à La Haye? Et lui, Campton, n'avait-il pas conseillé, de bonne foi, au « délégué » de passer par le Luxembourg, « pour éviter les désagréments? »

A ce souvenir, l'artiste éclata d'un fou rire qui fit résonner tout l'atelier.

XII

Campton passa le lendemain au Nouveau Luxe.

C'était la première fois depuis le début de la guerre qu'il entrait dans ce « palace. » A la vue du long hall, il sentit le cœur lui manquer, comme chaque fois qu'il était contraint d'y pénétrer. Par bonheur, le hall était vide. Un concierge à l'air las occupait le bureau; près de la porte, un boy-scout, ses jambes nues collées aux pieds d'un haut tabouret, leva languissamment les yeux du livre qu'il lisait.

Campton, ayant appris que Mr Mayhew pouvait le recevoir, s'engagea dans l'escalier désert.

Quelques malles poudreuses traînaient dans les couloirs, où jadis les bagages s'empilaient aussi haut que sur les grands paquebots les jours de départ. Au lieu du froufrou de jupes des femmes de chambre et des éclats de rire derrière les portes de service vitrées, on n'entendait, dans l'oppressant silence, que le va et vient du balai d'une femme de ménage.

— Tout de même, pensa Campton, si la guerre ne tuait pas les gens, comme elle rendrait le monde plus agréable !

Tel n'était évidemment pas l'avis de Mr Harvey Mayhew qu'il trouva marchant de long en large dans une vaste chambre tendue de brocart rose-crevette, par une ouverture de laquelle on apercevait une salle de bain revêtue de faïence bleu turquoise.

Le visage de Mr Mayhew était considérablement changé. Ses cheveux avaient grisonné, une patte d'oie plissait le bord de ses yeux bleus et des rides irritées sillonnaient son front bienveillant.

Il saisit les mains de Campton et le dévisagea au travers d'un lorgnon indigné.

— Mon bon ami, je suis passé chez vous dès mon arrivée. J'ai besoin de vous. Nous avons tous besoin de vous, nous avons besoin de votre puissante influence et de votre célébrité mondiale. Campton, le temps des discours est passé. Il faut *agir !*

Campton se laissa tomber dans un fauteuil. Aucun verbe ne l'épouvantait comme celui que son cousin venait de lui jeter à la face. Il considéra l'ex-délégué avec consternation.

— Je ne vous savais pas à Paris. D'où venez-vous? demanda-t-il.

Mr Mayhew, posant sa main soignée sur le bord d'une table dorée, abaissa sur le peintre un regard terrible.

— Je viens, dit-il..., je sors... d'une prison allemande.

— Grand Dieu ! Vous?

Enfin Campton avait devant lui quelqu'un qui avait vu, entendu, souffert, un témoin qui pouvait parler de l'ennemi en connaissance de cause. Il le dévisageait comme il eût fait d'un ressuscité d'entre les morts.

Mr Mayhew toussa pour s'éclaircir la voix et reprit :

— Vous vous souvenez que nous nous sommes rencontrés au Crillon, — c'était le 31 juillet dernier, — et que je vous ai

demandé le meilleur moyen d'arriver à La Haye, étant donné les événements qui menaçaient? A cette époque (sa voix se nuança d'ironie), j'étais délégué au Congrès de la Paix à La Haye, et je considérais comme de mon devoir d'exécuter mon mandat, quelque risque personnel que je pusse courir. Vous m'avez conseillé, — sans doute vous en souvenez-vous également? — de passer par le Luxembourg pour éviter tous désagréments. (Campton, gêné, s'agita sur son siège.) J'ai suivi votre avis. N'ayant pu voyager par chemin de fer, j'obtins, au prix des plus grandes difficultés, l'autorisation de partir en automobile. J'atteignis le Luxembourg au moment où les armées allemandes y pénétraient. Le lendemain, les Allemands m'avaient jeté en prison. C'est un pur miracle, ajouta-t-il, que je n'aie pas été fusillé comme espion.

La voix de Campton s'étranglait dans sa gorge :

— Où avez-vous été emprisonné?

— La première nuit, au Commissariat de police avec des voleurs et des vagabonds, avec... (Mr Mayhew baissa les yeux et la voix), avec des filles, Campton...

Il attendit d'avoir produit son effet, et continua :

— Le jour suivant, grâce à l'énergique intervention de notre consul, dont la conduite ne mérite que des éloges (j'ai pris soin de le faire savoir à Washington), on me renvoya sur parole à mon hôtel, où l'on me garda, — *moi*, le représentant officiel d'une nation amie ! — sous l'étroite surveillance de la police... pendant huit jours !

Mr Mayhew s'effondra sur une chaise et passa sur son front un mouchoir parfumé.

— Lorsqu'enfin je fus relâché, j'étais sans argent, sans bagages, privé de mon auto et de mon chauffeur, — un Français qui fut immédiatement transféré en Allemagne. Dans cet état de dénuement, et sans qu'on m'eût fait la moindre excuse, je fus expédié à Rotterdam et embarqué sur un bateau qui partait pour l'Amérique.

De nouveau il s'épongea le front, et les coins de sa bouche se mirent à trembler.

— La paix, Campton, — *la paix!* Quand je pense que j'ai cru à une chose appelée la paix ! que j'ai quitté Utica, — entreprise pour moi toujours difficile, — parce que j'estimais de mon devoir, dans l'intérêt de *la paix* (le mot passa entre ses

dents comme un sifflement), de m'en aller à l'autre bout du monde et d'user du poids de mon autorité et de mon expérience en faveur d'une pareille cause !

Il serra le poing et le tendit avec fureur vers un ennemi invisible.

— Toute mon influence, si j'en ai, toute mon expérience, — j'en ai maintenant, Campton ! — j'en userai jusqu'à mon dernier soupir pour démasquer ces gens, pour crier au monde ce qu'ils sont, pour ameuter l'opinion en Amérique, contre un peuple de sauvages qu'on devrait chasser de la terre comme une vermine, — la vermine de leurs propres cachots !

Il fallut un certain temps pour que se calmât cette colère et que surgissent, par fragments, de ces profondeurs tumultueuses quelques indications sur ce qui était arrivé depuis à Mr Mayhew et sur ses intentions présentes. Campton finit pourtant par apprendre que, tièdement accueilli en Amérique, il était revenu en Europe, afin de rassembler les témoignages d'autres victimes de la brutalité allemande. Bref, Mr Mayhew comptait se spécialiser dans les « atrocités. » Il attendait de Campton qu'il l'aidât, et notamment le mît en rapports avec des personnes s'occupant des réfugiés qui pourraient le renseigner sur des violations flagrantes du droit des gens.

Campton griffonna un mot pour Adèle Anthony et se chargea de s'informer pour savoir à qui Mr Mayhew devrait s'adresser pour être autorisé à visiter le front.

Alors seulement Mr Mayhew trouva le temps de répondre aux questions que Campton lui posait sur son neveu. Il raconta que le jeune homme, n'ayant pu s'engager dans l'armée française, avait réussi à gagner l'Angleterre. Là, s'étant fait passer pour Canadien, il était entré dans un régiment anglais, et au bout de trois mois d'instruction, venait d'être dirigé sur le front.

Ses parents avaient remué ciel et terre pour obtenir de ses nouvelles, mais Benny les avait si bien dépistés qu'ils n'avaient rien pu savoir avant qu'il s'embarquât avec son détachement. La pauvre Madeleine en avait presque perdu l'esprit, mais Mr Mayhew avoua qu'il méprisait ces faiblesses de femme.

— Benny est un homme, il doit agir en homme. Ce garçon, Campton, a vu les choses comme elles sont dès le premier jour.

Campton prit congé ahuri, anéanti par cette conversation. Il ne voyait aucun inconvénient à ce que Mr Mayhew fît appel à l'Amérique pour venger ses affronts : lui-même commençait à souhaiter que son pays prît conscience de ce qui se passait dans le monde. Mais voilà qu'on voulait le mêler personnellement à cette affaire : il lui faudrait écrire des lettres, accompagner l'ex-délégué dans les ambassades et les Croix-Rouges, stationner avec lui dans les antichambres ministérielles, être constamment assourdi d'appels à sa propre célébrité et à son influence !

Il jeta un regard circonspect sur le large escalier de l'hôtel afin d'assurer sa retraite. Dans le hall, une voix de femme l'arrêta :

— Cher maître ! Cher grand maître ! Voilà si longtemps que je vous attends !

Une infirmière de la Croix-Rouge s'avança. Ce n'était pas l'infirmière légendaire et majestueuse de la guerre de Crimée, mais une forme nouvelle fabriquée rue de la Paix : jupes courtes, chevilles minces, sautoir de perles et mèches folles. Le visage sous la coiffe était jeune, avec cet air de fatigue et d'inquiétude qui naît d'une hâte perpétuelle et sans but. Où donc avait-il vu ces yeux tragiques, si pleins d'interrogations et si indifférents aux réponses ?

— Je suis Madge Talkett..., je vous ai rencontré le jour de la déclaration de guerre, dit la jeune femme.

Campton se souvint du lieu de leur rencontre et lui sut gré de ne pas y faire allusion. Il regarda Mrs Talkett avec bienveillance.

— Il *faut* que vous veniez, continua-elle en posant sa main sur le bras du peintre, à deux pas d'ici, à mon hôpital. Il y a quelqu'un qui vous demande.

— Moi ? Un blessé ?

Une crainte glaciale envahit Campton : si c'était Benny Upsher !

— Un mourant, dit Mrs Talkett. Oh ! vous ne le connaissez pas, c'est un pauvre petit soldat français. On l'a amené il y a deux jours, et il ne fait que répéter votre nom... Il est peintre, il a vu des tableaux de vous et il en rêve, disant qu'il voudrait vous montrer les siens... Vous viendrez, n'est-ce pas ? C'est la porte à côté, vous savez.

Il ne savait pas, car il avait soigneusement évité de rien connaître des hôpitaux, tant il avait peur de se laisser engager dans une œuvre de guerre, et horreur, d'autre part, de venir, en simple spectateur, voir agoniser des hommes qu'il ne pouvait ni consoler ni soulager. Tout son être se rétractait à la pensée de ce qui l'attendait, quand il franchit avec Mrs Talkett la porte d'un hôtel voisin, transformé en hôpital. La chambre où on l'introduisit renfermait deux lits. Dans l'un était couché un homme d'un certain âge, l'air épuisé de fatigue; il avait les yeux clos et la lèvre supérieure retroussée découvrait les dents serrées. Il agitait les jambes sans repos; un de ses bras, pris dans une écharpe, était suspendu à une sorte de potence au-dessus du lit. Campton pensa, en le voyant, aux tableaux de l'Inquisition par Jean de Borgoña, au Prado.

— Oh! celui-là n'inspire pas d'inquiétude; il se remettra. C'est l'autre...

L'autre restait étendu sans bouger. Aucune potence ne surplombait son lit, aucun pansement ne laissait deviner sa blessure. Il était très jeune ; il avait une rougeur aux pommettes, et ses yeux grands ouverts regardaient fixement, du fond de leurs orbites. C'était celui qui ne se remettrait pas.

Mrs Talkett se pencha sur lui :

— J'ai tenu ma promesse. Il est là, dit-elle, Sa voix était douce quand elle parlait bas.

Les yeux du jeune homme se tournèrent dans sa face immobile. Campton et lui se regardèrent. Jamais le peintre n'avait vu ce visage qui se trouvait devant lui : un visage émacié, tourmenté, creusé par la souffrance, avec d'épais cheveux châtains retombant sur le front.

— C'est vous, maître! dit l'enfant.

Campton s'assit auprès de lui.

— Comment savez-vous? Vous m'avez déjà vu?

— Une fois, à une de vos expositions. — Il s'arrêta pour respirer péniblement. — Mais la première chose de vous que j'aie vue, ç'a été le portrait de votre fils, au Luxembourg...

— Ah! vous lui ressemblez ! s'écria Campton d'une voix émue.

— Vraiment?... Je suis rentré et je me suis mis à peindre... Après la guerre, me permettriez-vous d'aller chez vous et de travailler avec vous? Ce que je fais... attendez... je veux

d'abord vous montrer ce que je fais. — Il fit un effort pour se soulever ; soutenu par Mrs Talkett, il tendit la main vers le mur nu qui lui faisait face. — Là-bas ; vous voyez? Regardez ! La facture... pas trop mauvaise, hein ? Je... je commençais à la tenir... Là cette tête de mon grand père, hein? et ma sœur... Oh! je suis jeune... — Il sourit. — Jamais je n'ai eu de modèles... Mais après la guerre, vous verrez...

Fiévreusement, impétueusement, il se mit à décrire, l'un après l'autre, en recommençant sans cesse, les tableaux qu'il voyait sur le mur devant lui.

Une infirmière entra et Mrs Talkett fit signe à Campton de la suivre. Le jeune homme parut se rendre compte que le peintre allait partir, car il interrompit son énumération pour répéter :

— Dès que la guerre sera finie, vous me permettrez de travailler avec vous ?

— Je vous le promets, dit Campton.

Dans le couloir, Mrs Talkett regarda Campton de ses beaux yeux attendris.

— Vous voyez quel plaisir votre visite lui a fait. Ai-je eu tort d'insister?

Au bas de l'escalier, elle le fit entrer dans un bureau où un officier mutilé, décoré de la croix de guerre, était assis à une table. L'officier inscrivit le nom du jeune soldat, — René Davril, — et l'adresse de sa famille.

— Ils sont tout à fait sans ressources, monsieur. Un grand père vieux et malade, une sœur infirme qui donnait des leçons de piano, une mère veuve avec plusieurs jeunes enfants.

— Je reviendrai, je reviendrai, promit de nouveau Campton, en prenant congé de Mrs Talkett.

Toute la journée le nom de René Davril demeura dans l'esprit de Campton. Ce jeune homme avait cru en lui; son talent s'était éveillé à la vue du portrait de George ! Et maintenant, dans un jour ou deux, il serait mort. A vingt ans et avec des yeux qui ressemblaient à ceux de George !

Que pouvait faire Campton ? Nul moins que lui n'était favorisé d'inspirations heureuses. Les « petits actes de bonté » qu'on recommandait à sa pieuse enfance lui avaient toujours paru beaucoup plus difficiles à imaginer qu'à accomplir. Mais, cette fois, son instinct le mena droit à un coin de son atelier où il se rappelait avoir mis à l'abri une étude inachevée pour

le portrait de George. Il la découvrit, l'examina d'un œil critique, y mit sa signature et l'emportant sous son bras, repartit pour l'hôpital. Mrs Talkett n'y était pas. Une infirmière descendit, à laquelle il expliqua avec embarras ce qui l'amenait.

— Ce pauvre petit Davril ? Oui, toujours en vie. Voulez-vous monter ? Sa famille est avec lui.

Campton fit un geste négatif et tendit le paquet.

— C'est un tableau dont il avait envie...

Le lendemain matin, Mrs Talkett lui écrivit que René Davril allait mieux, que la fièvre avait baissé et qu'il se reposait tranquillement en regardant l'esquisse. « Une seule chose le préoccupe : il se rend compte maintenant que vous n'avez pas vu ses tableaux. Mais il est heureux, quand même, et vous bénit de votre bonté... »

Sa bonté ! En relisant la lettre, Campton ne put que maudire sa sottise. Il comprenait maintenant que la seule chose à faire pour encourager le pauvre enfant eût été de voir ses tableaux et de dire ce qu'il en pensait. Et cette seule chose, — lui, Campton, qui durant tant d'années avait vainement désiré l'approbation des hommes qu'il admirait, — cette seule chose, il n'en avait même pas eu l'idée ! Il ne restait qu'un moyen de racheter sa négligence : c'était de se rendre immédiatement dans la banlieue où habitait la famille Davril.

Lorsqu'il revint à l'hôpital, il était plus de six heures; il alla impétueusement au-devant de Mrs Talkett qu'on avait fait descendre.

— Eh bien ! je les vus, ses tableaux; il a raison : ils sont étonnants ! De la gaucherie encore, et de l'hésitation, mais avec un tel sentiment de l'atmosphère et des masses!... Il ira loin... Puis-je monter le lui dire ?

Il s'arrêta et la regarda.

— Il est mort, il y a une heure. Si seulement vous les aviez vus hier ! dit-elle.

XIII

La mort de René Davril parut à Campton un des crimes les plus absurdes que la guerre eût encore commis. Elle lui montrait, bien plus clairement que la mort lointaine de ce

pauvre Jean Fortin, quelle quantité de dons et de vertus disparaissait chaque jour pour nourrir ce monstre insatiable.

Le lendemain, il suivit, auprès de Mrs Talkett, sous la pluie de novembre, le pauvre cercueil couvert des trois couleurs.

A l'église, tandis que les rares assistants grelottaient dans une chapelle humide, il eut le loisir d'étudier la famille : une malheureuse mère secouée par les sanglots, deux petites filles anémiques et la sœur musicienne infirme, — groupe lamentable qui sentait la misère et les larmes. Derrière eux, il aperçut les cheveux bruns frisés et les yeux myopes de Boylston. Campton s'étonna de le voir là ; puis il se souvint des « Amis de l'art français, » et il en conclut que cette association s'était intéressée au jeune Davril.

Il s'arracha aux remerciements de la famille, et prit un taxi pour reconduire Mrs Talkett chez elle.

— Non, pas chez moi, dit-elle : à l'hôpital. Nous avons reçu beaucoup de grands blessés, et je suis encore de service toute la journée.

Elle disait cela le plus naturellement du monde ; la sérénité avec laquelle les femmes supportent les choses les moins supportables le fit frissonner.

Il entra avec elle à l'hôpital. La famille Davril avait, paraît-il, déclaré avec insistance qu'elle n'avait aucun titre à conserver le tableau de Campton. Mrs Talkett monta le chercher, laissant Campton en bas. Il entendit un pas derrière lui et vit entrer une infirmière qui ressemblait à quelque nonne auréolée, descendue d'un triptyque ombrien, avec son pur ovale encadré de blanc, ses longs doigts tenant un missel et un lis.

— Madame de Dolmetsch ! s'écria-t-il ; et il pensa : Encore un nouveau visage. Quelle artiste !

Elle lui prit les deux mains.

— Venez dans mon bureau : vous ne saviez pas que j'étais l'Infirmière-major? Cher ami, quels bouleversements! quels cataclysmes! Je ne vois personne; toutes mes journées, toutes mes nuits, je les donne à mes soldats.

Elle le précéda, glissant silencieusement sur ses sandales, jusqu'à une petite pièce où étaient posés sur un bureau, parmi des livrets militaires déchirés et décolorés, une coupe de jade pleine de gardénias et des cigarettes à bouts dorés. Mme de Dolmetsch ferma la porte et fit asseoir Campton à côté d'elle :

une vague odeur d'encens s'exhala de ses draperies monacales.

— Je sais pourquoi vous êtes venu; vous avez été bon pour ce pauvre petit Davril. — D'une main veinée de bleu, elle saisit le bras de Campton. — Mon ami, y a-t-il rien qui puisse justifier de telles horreurs? N'est-il pas abominable que des garçons comme celui-là soient assassinés tous les jours? — Elle se pencha sur lui. — Campton, je sais que vous sentez comme moi. — Sa belle bouche tremblait. — Pour l'amour de Dieu, supplia-t-elle, dites-moi comment vous avez fait pour tenir votre fils éloigné du front?

Campton eut un mouvement de recul; il devint rouge; sa voix s'étrangla.

— Moi... mon fils?... ces choses-là dépendent de l'autorité militaire... La santé de mon fils..., balbutia-t-il.

— Oui, oui, je sais, votre George est délicat. Mais mon Ladislas aussi; de la poitrine également. J'ai si longtemps tremblé pour lui; et maintenant, d'un moment à l'autre... — Deux larmes perlèrent au bord de ses longs cils. — D'un moment à l'autre, on peut l'enlever du ministère de la Guerre, où il rend d'inappréciables services, pour le précipiter dans tout ce sang, dans toutes ces horreurs. — Elle baissa la voix, rapprochant ses paupières, de sorte que ses yeux semblaient chuchoter aussi : — Ladislas a des ennemis qui sont jaloux de lui (je pourrais vous les nommer); en ce moment, quelqu'un qui devrait être au front intrigue pour le faire renvoyer et prendre sa place. Oh! Campton, vous aussi avez connu cette terreur : vous savez quelles nuits on passe! Ayez pitié : dites-moi comment vous avez fait!

Il ne se rappelait plus ce qu'il avait répondu, ni comment il avait enfin réussi à s'échapper. Tout ce qui lui était le plus cher, — la pensée de George, la vision de l'enfant qui venait de mourir, — se trouvait souillé par l'accouplement de leurs noms avec celui de cet aventurier déjà mûr, tranquillement à l'abri en uniforme impeccable, au ministère de la Guerre. Et sous le dégoût qui bouillonnait dans le cœur de Campton, naissait une crainte nouvelle. Comment Mme de Dolmetsch était-elle au courant de l'histoire de George? Que savait-elle au juste? Quelqu'un avait dû parler à la légère. Peut-être Mrs Brant, peut-être Fortin lui-même. Auprès d'une femme, ces grands médecins oubliaient si facilement le secret professionnel!

Évadé de l'antre parfumé de Mme de Dolmetsch, le peintre sortit dans un tel état d'agitation qu'il resta un moment debout dans la rue à se demander où il devait aller.

Il avait eu ses raisons d'accepter que les Davril lui rendissent son tableau; ces raisons lui revinrent maintenant à la mémoire. En se rappelant leur appartement dénudé et leurs pauvres vêtements, il s'était dit qu'il fallait vendre le tableau et leur donner l'argent. Il lui en coûtait de se séparer d'une étude pour le portrait de son fils; mais il était emporté par un élan expiatoire.

Il se rendit au siège des « Amis de l'Art français, » dans un des restaurants déserts du Palais-Royal. Derrière les vitres de la devanture, des jeunes femmes, manches retroussées et de la paille dans les cheveux, fouillaient dans des caisses d'emballage; tandis que, séparées d'elles par une cloison improvisée, d'autres empilaient sur les rayons du vestiaire des vêtements tels que jamais ce lieu n'en avait vus.

Campton, ayant fait passer son nom à Boylston, contempla avec stupéfaction les objets que ces jeunes femmes triaient : des combinaisons en soie rose, des manteaux de sport à carreaux voyants, des chapeaux de paille couronnés de fleurs passées de l'autre été, des souliers de satin déchirés à talons Louis XV, des vêtements poussiéreux ornés de passementeries qui évoquaient les noms désuets de « burnous » ou « mantelets, » et qui avaient l'air de costumes tirés du grenier d'une maison de campagne par des comédiens amateurs pour représenter une pièce de Labiche. Etait-il possible que les « Amis de l'Art français » eussent l'intention d'habiller les familles des artistes tombés à la guerre au moyen de ces hardes préhistoriques?

Boylston parut, le sang aux joues, avec, lui aussi, de la paille dans les cheveux; il fit passer son visiteur par un escalier en limaçon. Ils traversèrent une salle dans laquelle des gens en habits de deuil râpés comme ceux de la famille Davril, étaient rangés, sur des chaises de restaurant, devant un comptoir de caissière; au comptoir, Campton étonné reconnut Miss Anthony, sa voilette relevée, une boite de fiches à portée de la main; elle écoutait une jeune femme qui racontait son histoire d'un ton dramatique.

Boylston remarqua l'étonnement de Campton :

— Nous manquons terriblement de personnel, dit-il. Alors,

Miss Anthony a abandonné pour un jour ou deux ses réfugiés, afin de me venir en aide.

Dans un « cabinet particulier, » où il travaillait lui-même, la table avait été transformée en bureau et le divan aux ressorts fatigués succombait sous le poids de vêtements confectionnés portant l'étiquette d'une maison de gros.

— Voilà ce que nous leur donnons en réalité, et non pas ces loques que vous avez vues. Mais ça coûte très cher, expliqua Boylston.

Une femme d'un certain âge élégamment vêtue, aux yeux rouges, au long visage amaigri, se leva quand ils entrèrent et passa dans la pièce voisine.

— C'est Mme Beausite... Vous ne l'avez pas reconnue ?... Son plus jeune fils a reçu un éclat d'obus : il est aujourd'hui complètement aveugle. Elle vient nous aider de temps en temps... Beausite ?... Oh non ! lui, nous ne le voyons jamais. Il n'est que notre président d'honneur.

Boylston avait certainement parlé sans arrière-pensée ; mais Campton sentit la pointe, car lui aussi faisait partie du comité d'honneur.

— Pauvre femme ! Quoi ? ce garçon qui faisait des machines cubistes ? Je ne savais pas...

Campton se souvint du méchant bruit qui avait couru sur Beausite, au moment où sa gloire commençait à passer : on assurait qu'il avait poussé ses trois fils à peindre dans trois styles différents, afin qu'il y eût toujours un Beausite à la mode... Cependant, il en venait au but de sa visite : la vente de l'esquisse.

Boylston défit le paquet, avec un « vous permettez ? » respectueux, et posa la toile sur une chaise. Il la regarda longuement, et, pendant qu'il regardait, il rougissait d'émotion sans proférer une parole. Campton se souvint que George lui avait parlé des admirations muettes de son ami.

Quand il rompit le silence, ce fut du ton qu'on prend pour parler d'affaires :

— Nous organisons une vente aux enchères de tableaux et d'esquisses. Si nous pouvions ouvrir les enchères avec ce numéro-là...

Ce fut au tour de Campton de rougir. Il pensa tout de suite que, si la peinture était vendue aux enchères, Brant l'achèterait.

Mais comment expliquer cela à Boylston? L'autre, qui vit son embarras, reprit aussitôt :

— Mais peut-être aimeriez-vous mieux le vendre de gré à gré ? De cette façon, nous aurions l'argent plus tôt.

C'était tout juste ce qu'il fallait dire : Campton le remercia et reprit l'esquisse. A la porte, cependant, il hésita, sentant qu'un membre du Comité d'honneur avait le devoir d'ajouter quelques mots.

— Comment marche votre œuvre ? Trouvez-vous les concours dont vous avez besoin ?

Boylston sourit.

— Nos besoins sont si grands ! Nos amis sont très généreux ; nous avons reçu quelques grosses sommes. Mais vous avez vu en bas ces vêtements ridicules : on nous en envoie des malles pleines ! Et nous avons tant de demandes et il y a des cas si pénibles ! Les temps sont durs pour les artistes.

— Je le sais !... dit Campton gêné. Je vais donc porter ceci chez un marchand...

Ce premier contact avec les ravages de la guerre épouvanta Campton. Et les efforts de cette petite troupe qui se débattait pour y porter remède lui semblaient tellement inefficaces !

Rentré chez lui, il oublia tout à la vue d'une lettre de George. Il n'en avait pas eu depuis quinze jours, et cette longue interruption, au moment où les courriers militaires devenaient plus réguliers, l'avait inquiété. Mais la lettre était comme toutes les autres : brève, gaie, inexpressive. Apparemment, il n'y avait rien de changé dans la situation de George, ni aucun désir de sa part qu'elle changeât. Il se plaignait drôlement de l'ennui de son travail et de la monotonie de sa vie ; il se demandait si, au cas où les choses continueraient ainsi, il ne serait pas bientôt question de permissions.

Enfin, tout au bout de ces deux pages affectueuses, mais vides, Campton tomba sur un nom qui le fit tressaillir : « J'ai vu un garçon qui avait rencontré hier Benny Upsher en route vers le front anglais. Ce jeune fou paraissait en excellent état. Tu sais qu'il s'est engagé dans l'armée anglaise quand il a vu qu'il n'arriverait pas à entrer dans l'armée française. J'ai idée qu'il aura bientôt l'occasion de se battre tout son saoul. » Ce fut un soulagement pour Campton de savoir que quelqu'un venait de voir Benny Upsher. La

lettre n'était vieille que de quatre jours et, à ce moment, il faisait route vers le front. Il n'était donc probablement pas encore engagé dans la bataille qu'il désirait tant; on pouvait sans remords évoquer un visage intact et de clairs yeux bleus.

Campton, en relisant le post-scriptum, fut frappé par un détail. George avait mis d'abord : « J'ai vu hier Benny Upsher; » puis il s'était repris pour écrire : « J'ai vu un garçon qui avait rencontré hier Benny Upsher. » Il n'y avait rien là que de naturel. Mais il ajoutait : « Ce jeune fou paraissait en excellent état. » Après tout, cela aussi pouvait s'expliquer. C'était « le garçon » qui rapportait que Benny Upsher paraissait en bonne forme. Pourtant, sans qu'il sût pourquoi, Campton gardait l'impression que c'était George lui-même qui avait vu Upsher. L'idée était manifestement absurde, puisque toute la longueur du front séparait la ville où se trouvait George du trou béant qui attendait, sous le feu, son cousin. Tout de même, Campton aurait beaucoup mieux aimé que son fils n'eût pas qualifié Benny Upsher de jeune fou.

XIV

Campton porta son esquisse du portrait de George chez Léonce Black, le marchand qui s'était spécialisé dans la vente des « Camptons. » Nonchalamment étendu parmi ses Gauguins et ses Vuillards, en reluisant uniforme d'attaché au ministère de la Guerre, M. Black lui offrit sur-le-champ une somme d'argent dont le chiffre l'étonna.

Léonce Black sourit de son étonnement.

— Vous vous imaginez qu'on ne fait pas d'affaires par le temps qui court? N'en croyez rien, cher monsieur. Maintenant que les grands artistes ont cessé de peindre, les collectionneurs n'en sont que plus désireux d'attraper ce qui pouvait encore rester dans les cartons.

Il mit le chèque dans la main de Campton et se recula pour mieux juger de l'effet du tableau, qu'il venait de placer dans un cadre contre une draperie de velours.

— Ah! dit-il, comme s'il dégustait un vieux vin.

Lorsque Campton prit congé, l'enthousiasme du marchand déborda.

— Vous n'avez pas autre chose ? Ne m'oubliez pas à l'occasion.

— Je ne vends pas mes esquisses, répondit Campton. J'ai vendu celle-ci par exception, dans une intention charitable...

— Eh bien ! il est fort probable que vous aurez à répondre à d'autres appels du même genre avant que cette guerre soit terminée, observa philosophiquement le marchand. N'oubliez pas que je puis placer n'importe quelle peinture que vous me donnerez. Quand les gens veulent un Campton, ils viennent chez moi. J'ai des commandes de deux clients... passées toutes les deux avant la guerre, et qui toutes deux valent encore.

Campton s'arrêta, repris de son ancienne crainte de voir la peinture devenir la possession de Brant.

— Dites-moi donc où ira cette toile.

Léonce Black pencha de côté sa belle tête grise et regarda malicieusement le peintre entre ses paupières grasses.

— Mais c'est une violation du secret professionnel ! Allons... allons !... Puisque vous m'y forcez, j'avouerai qu'il s'agit d'une jeune femme, une de vos grandes admiratrices, artiste elle-même. Elle m'a câblé sa commande de New-York, il y a un an. Je guette depuis ce temps-là.

— Parfait, répondit Campton, remettant le chèque dans sa poche.

Il se dirigea aussitôt vers le siège des « Amis de l'Art français. » Boylston, dans son « cabinet particulier » mélancolique, écoutait le récit d'une jeune femme coiffée d'un chapeau extravagant et qui pleurait à flots. Elle était si bien absorbée dans son chagrin qu'elle ne s'aperçut pas de l'entrée de Campton ; celui-ci fit signe à Boylston de ne pas l'interrompre.

L'histoire de la jeune femme l'intéressait autant que la manière dont Boylston l'écoutait. Ce jeune homme modeste et sans apparence commençait à exciter chez le peintre une vive curiosité. Il savait peu de chose de lui, quelques détails seulement qu'il tenait d'Adèle Anthony. Fils aîné d'une famille aisée, on lui avait réservé une place dans les affaires paternelles au sortir de l'Université, mais il avait annoncé avec bonne humeur qu'il n'avait pas l'intention de passer sa vie dans un bureau ; et un jour, à la suite d'une conversation avec son père, il s'était tranquillement embarqué pour la France. C'est là qu'il avait vécu depuis, pauvrement, au moyen de la maigre pension que lui servait un père irrité. On ne lui connaissait

pas de dettes et il était toujours prêt à venir en aide à un ami.

Tous les étudiants d'art américains de Paris connaissaient Boylston; et bien qu'il eût à peine dépassé trente ans, ils avaient tous de la considération pour lui.

Pourquoi? Là était la question. Campton commença à se l'expliquer, tandis que la jeune femme au chapeau ridicule exposait ses doléances : Boylston savait écouter à la perfection. Il écoutait de toute sa personne. Jamais il ne montrait de hâte ni d'impatience; jamais vous ne surpreniez son regard à se porter sur la pendule, ni ses lèvres à esquisser une réponse avant que vous eussiez conté votre histoire. Mais quand vous aviez fini et qu'il avait envisagé l'affaire sous tous les aspects, vous pouviez être sûr qu'il ferait pour vous tout le possible, et cela le jour même.

— Comptez sur moi, mademoiselle, dit-il, quand la jeune femme eut terminé.

— Entendez-moi bien, je ne demande pas la charité, je ne veux pas recevoir la charité de votre Comité ! reprit la jeune femme avec aigreur, tandis qu'elle ramassait un sac à main du plus mauvais goût.

— Oh ! nous ne l'imposons à personne, répondit Boylston avec un sourire, en lui ouvrant la porte.

Lorsqu'il revint vers Campton, il fronçait les sourcils. — La pauvre ! Elle est bien ennuyeuse; mais je ferai pour elle tout ce que je pourrai. Le garçon avec lequel elle vit est revenu du front horriblement blessé. C'est un employé et il ne peut même pas obtenir qu'on lui paie trois mois d'appointements qui lui étaient dus avant la guerre. La pauvre fille travaillait à des articles de mode; ce sont des choses qui, aujourd'hui, n'ont pas de débouché, en sorte que je ne vois pas trop comment ils vivent. Ils ont un petit garçon et ils attendent pour se marier que la jeune femme ait trouvé un emploi.

— Pauvres gens ! s'écria Campton.

Il eut la vision soudaine des innombrables petits commerces arrêtés par la guerre et des milliers de travailleurs réduits à une vie de pauvreté lamentable ou à une mort lente. Il tendit le chèque.

— Tenez, voilà ce que j'ai obtenu pour les Davril.

— Ah ! s'écria Boylston en ouvrant de grands yeux.

— Enfin, ça les tirera toujours d'affaire, n'est-ce pas?

— Sûrement!... Si vous voulez bien endosser le chèque, ajouta-t-il en souriant.

Deux jours plus tard, Campton, en rentrant à l'atelier l'après-midi, rattrapa une petite personne en voile de deuil qui boitait comme lui. Il devina aussitôt que c'était Mlle Davril, venue pour le remercier. Ennuyé, il regarda autour de lui par où il pourrait s'échapper. Mais, pendant qu'il cherchait, la jeune fille se retourna avec un sourire qui lui fit honte. Il se souvint qu'Adèle Anthony lui avait dit, un jour qu'il la voyait entourée de réfugiés se confondant en remerciements : « Nous n'avons pas le droit de refuser la seule monnaie dont ils puissent nous payer. »

La petite Davril ressemblait en moins bien à son frère; elle avait dans les yeux la même flamme dévorante. Elle aborda Campton gentiment, et assura qu'elle n'avait pas trouvé trop difficile le long trajet de Villejuif à Montmartre. Et puis, elle tenait à connaître l'endroit où habitait l'ami de son frère.

Elle examina l'atelier d'un coup d'œil rapide et curieux :

— Oh! un piano, fit-elle, comme si cela se rapportait à sa visite. Puis, s'asseyant, elle ouvrit un sac à main râpé.

— Monsieur, il y a un malentendu ; cet argent ne nous appartient pas, dit-elle en posant le chèque de Campton sur la table.

Le visage du peintre s'assombrit. Si les Davril étaient si fiers, ce n'était vraiment pas la peine d'avoir vendu une esquisse dont il lui coûtait tant de se séparer. Il éprouva la déception du philanthrope qui s'aperçoit pour la première fois à quel point faire le bien complique la vie. La jeune fille continuait :

— Cet argent ne nous appartient pas. Si René avait vécu, jamais il n'aurait vendu votre toile ; nous aimerions mieux mourir de faim que de trahir sa confiance.

— Mourir de faim, quelle folie! C'est en parlant ainsi, mademoiselle, que vous le trahissez, dit Campton ému par le ton passionné de sa visiteuse.

Elle secoua la tête.

— Ça dépend, monsieur, de ce qui vous coûte le plus. Nous ne ferons jamais, ma mère ni moi, rien que René n'eût fait lui-même. Le portrait n'était pas à nous : nous vous l'avons vendu...

Campton l'interrompit :

— Mais si le portrait n'est pas à vous, il est à moi ; j'avais le droit de le vendre et le droit de faire de l'argent ce que bon me semblerait.

La jeune fille sourit.

— C'est bien notre avis ; j'allais vous le dire.

Mlle Davril exposa avec une extrême précision l'objet de sa visite. Elle venait proposer à Campton de verser aux « Amis de l'Art français » le montant du chèque, dont un tiers servirait à secourir les familles de peintres combattants et les deux autres à aider de jeunes auteurs et de jeunes musiciens.

— Il ne semble pas juste que les familles de peintres soient seules à bénéficier de ce que fait votre Comité. Ç'aurait été l'avis de René. Il connaissait tant de jeunes hommes de lettres et de journalistes qui arrivaient péniblement à faire vivre leur famille ; et, dans ma profession à moi, je pourrais vous signaler de pauvres professeurs de musique et des accompagnateurs que la guerre a privés de tout travail. René nous aurait permis d'accepter une aide partagée avec d'autres. Cette grosse somme pourrait servir à fonder une coopérative d'artistes ruinés par la guerre.

La valeur du don de Campton se trouverait triplée, pensait-elle, si on l'employait de manière à procurer du travail aux artistes et à leurs familles. On donnerait ainsi à ceux qui en étaient capables l'illusion qu'ils gagnaient leur vie ou qu'ils venaient en aide à leurs camarades moins fortunés.

Elle développa son projet : pour les musiciens, des concerts chez des particuliers (de là son coup d'œil au piano, en entrant) ; pour les peintres, des expositions dans les salles du Comité, où leurs œuvres seraient vendues avec un prélèvement au bénéfice de la caisse générale ; pour les écrivains, — évidemment il était plus difficile de les aider, mais on pourrait ouvrir une agence où ils donneraient leur nom et qui s'occuperait de leur trouver du travail. Surtout, et c'est là-dessus qu'insistait Mlle Davril, la caisse fondée par Campton devrait servir à procurer de l'ouvrage et non à donner de simples secours.

Campton écoutait attentivement. Jusque-là, rien ne l'avait moins intéressé que les vastes projets d'amélioration générale qu'on commençait à désigner sous le nom d' « œuvres sociales. » Si on l'avait interrogé à ce sujet quelques mois auparavant,

il aurait sans doute dissimulé sa profonde indifférence sous une profession de foi individualiste, et l'affirmation que tout homme a le droit de vivre ou de mourir comme bon lui semble.

Et voilà ces Davril qui avaient déjà offert à la France l'être le plus tendrement aimé et qui demandaient à donner tout le reste !

— Je ferai ce que vous voulez, bien entendu, dit-il, mais je n'entends pas grand chose aux détails. Ne feriez-vous pas mieux de consulter quelqu'un d'autre ?

Oh! c'était déjà fait : elle avait indiqué les grandes lignes de son plan à Miss Anthony et à Mr Boylston, qui l'approuvaient. Tout ce qu'elle demandait, c'était le consentement de Campton. Il le donna avec d'autant plus d'empressement lorsqu'il apprit que, pour l'instant du moins, on n'attendait pas davantage de lui. Pourtant, ces premiers pas dans la bienfaisance l'effrayaient indiciblement ; il se rendait compte qu'il aurait beau résister, il allait fatalement perdre pied sur le bord de l'abîme qui s'ouvrait devant lui.

Il sondait cet abîme du regard, de plus en plus souvent à mesure que passaient les jours. Il commençait à sentir que la pitié était le seul lien qui le rattachât à ses semblables, la seule barrière qui le séparât de l'affreuse solitude où il retombait en rentrant à l'atelier. A quoi aurait-il bien pu songer, seul au milieu de ses tableaux inachevés et de ses souvenirs brisés, si ce n'est aux besoins, aux souffrances des hommes plus éprouvés que lui ? Il préférait ne pas penser à son propre avenir. George était en sûreté; mais ce que George et lui seraient l'un pour l'autre, l'épreuve une fois passée, mieux valait ne pas se le demander. De plus en plus il considérait la sécurité de George comme un fait acquis, comme un terrain solide d'où il pouvait tendre la main aux milliers d'hommes qui se débattaient au fond du gouffre. Tant que le sort du monde était dans la balance, chacun avait le devoir de mettre dans cette balance tout ce qu'il possédait d'intelligence et de force. Campton se demandait comment il avait jamais pu penser qu'un accident de naissance, un simple éloignement géographique lui permettaient de se tenir moralement à l'écart.

Dans la chaleur de sa conversion, Campton ne marchandait plus les heures à Mr Mayhew. Il conduisait patiemment son

terrible parent de bureau en bureau, insistant partout sur la sympathie que Mr Mayhew portait à la France, et sur son désir de plaider la cause de celle-ci aux États-Unis; il s'efforçait seulement d'abréger l'énumération de ses griefs en lançant un coup d'œil à la pendule et en lui rappelant qu'ils avaient un autre ministre à voir. Mr Mayhew n'était pas très maniable. A force de la répéter, son histoire avait grossi, et il paraissait de plus en plus disposé à croire que le meilleur moyen de justifier les représailles qu'il appelait sur l'Allemagne était de raconter à tout le monde ses propres souffrances. Son zèle et sa persistance étaient irrésistibles; des portes que Campton avait vues fermées aux appels les plus raisonnables s'ouvraient tout soudain au son de la trompette de Mr Mayhew. Son visage rose et ses cheveux d'argent lui donnaient un air apostolique; des milieux pour lesquels l'Amérique n'avait été jusque-là qu'un grain de poussière dans l'espace découvraient tout à coup en lui ce personnage légendaire, l'Américain-type.

Boylston, avec son intelligence prompte à saisir les faits et à les utiliser, pressa Campton d'intéresser Mr Mayhew aux « Amis de l'Art français : » avec grand tapage, on exhiba l'ex-délégué de la Paix à une réunion du Comité et on lui lâcha la bride. Malheureusement, son intérêt fléchit quand il découvrit que les « Amis » n'attachaient pas plus d'importance aux « atrocités » qu'aux autres actes de guerre, leur but immédiat étant la tâche moins dramatique d'habiller et de nourrir les familles des combattants ou d'envoyer des « colis » aux tranchées. Mr Mayhew, avec une éloquence quelque peu rebattue, leur servit le récit habituel de ses malheurs, et offrit à l'œuvre un don modeste. Lorsqu'il partit, laissant les membres français les yeux mouillés d'émotion, Campton se dit que sa présence ne viendrait pas souvent troubler le calme de leurs séances hebdomadaires.

Campton passait de plus en plus de temps au Palais-Royal, y faisant toutes les corvées qui n'exigeaient aucune initiative. Quand Miss Anthony se trouva submergée par un flot nouveau de réfugiés, il lui donna aussi un coup de main; presque tous les jours, vers le tard, il passait à son bureau, attendant qu'elle eût fini d'interroger et de congédier les derniers postulants, puis la reconduisait chez elle sous la pluie qui tombait sans répit. Elle lui était toujours apparue comme une éternelle écolière;

elle était maintenant devenue femme. Parfois il s'imaginait que le changement datait du moment où leurs yeux s'étaient rencontrés à la gare, le jour où George était parti.

« La passion, songea-t-il, être capable de passion, voilà sans doute la grande chose ! »

Quant à lui, il ne s'en croyait plus capable. Il aimait son fils, certes, mais il commençait à voir qu'il l'aimait pour certaines qualités qu'il lui avait prêtées. Et peut-être, après tout... oui, après tout, le péché qu'il expiait dans la solitude, n'était-ce pas d'avoir été trop exclusivement un artiste, d'avoir chéri George avec trop d'égoïsme et de complaisance, comme sa plus belle création ? S'il l'avait aimé d'une façon plus humaine, plus tendre, plus abandonnée, n'aurait-il pas pu insuffler à son fils cette tendressse, cet abandon de soi qui lui paraissaient être maintenant les qualités suprêmement humaines ?

EDITH WHARTON.

(Traduit par M. PAUL ALFASSA.)

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE CENTENAIRE
DES
" NOUVELLES MÉDITATIONS "
(1823-1923)

On sait avec quelle condescendance un peu dédaigneuse Lamartine a toujours parlé de son propre talent. Il faisait des vers ? Oui, par un don naturel, comme l'astre émet des rayons, comme le rosier produit des roses... Il les faisait harmonieux ? Oui, par un heureux hasard, par le même hasard qui veut que la plainte du ruisseau soit musicale, et mélodieux le chant du rossignol... Il touchait les âmes ? Oui, parce que son âme était d'abord touchée. Mais lui-même, il ignorait son secret. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'étonna du bouleversement que les *Méditations* produisirent dans les cœurs.

Et cependant, jusqu'à la fin de sa vie, il s'étonna, par contraste, que les *Nouvelles Méditations* aient suscité au moins autant de critiques que de louanges. Pour elles, il n'hésita point, dans ses confidences officielles, à se départir de la magnifique indifférence où il tenta toujours de se draper. Il déplora l'ingratitude du public, sa tyrannie impitoyable, qui exige du poète l'inouï et l'impossible ; il laissa entendre que la jalousie des littérateurs prit, en 1823, sa revanche d'un succès qu'en 1820, elle n'avait pu ni prévoir, ni empêcher. Bref, l'idée que les *Nouvelles Méditations* furent assez froidement accueillies lui demeura insupportable...

En 1849, dans la préface qu'il mit à ce recueil en le disposant à sa place parmi ses « Œuvres complètes, » il déclarait à son intime ami Dargaud : « Vous m'avez demandé pourquoi les

secondes Méditations n'avaient pas excité d'abord le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres. Je vous ai répondu : « C'est que les premières étaient les premières, et que les secondes étaient les secondes. » Il n'y a pas d'autre raison... »

Et, comme s'il voulait bien s'en convaincre, il continue par une sorte d'examen de conscience rétrospectif : «... J'étais le même homme ; j'avais le même âge, ou un an de plus, la fleur de la jeunesse : vingt-six ans... » Magnifique insouciance du poète, dès qu'il s'agit des dates et des faits ! Ou bien, peut-être, coquetterie ingénue ? Lamartine avait déjà vingt-neuf ans et cinq mois lorsque les *Méditations* parurent en 1820 ; trois ans et demi plus tard, il en avait donc tout près de trente-trois ; et plutôt que celle de sa jeunesse, il épanouissait alors la fleur première de sa maturité... Mais il semble qu'en 1849, lorsqu'il rédigea les Commentaires et les Préfaces de ses premières œuvres, il ait été saisi soudain d'une frénésie d'inexactitude et de déformation.

Sur les sentiments, il se trompe au moins autant que sur les dates : «... Je n'avais ni gagné, ni perdu une fibre de mon cœur, ces fibres avaient les mêmes palpitations ; la plupart même des méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières. C'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison ; et cependant le public n'y trouva pas au premier moment la même fraicheur, la même couleur, la même saveur. C'est que si mes vers n'étaient plus aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers... »

Aussi, à l'aube de sa vieillesse, Lamartine en appelait-il à la justice d'une génération neuve, qui devait, hélas! lui être impitoyable. Il employait, d'ailleurs, des arguments bien fragiles. Tous se ramenaient à celui-ci : l'auteur des *Nouvelles Méditations* était « le même homme » que l'auteur des premières. Si on le lui avait affirmé en 1823, Lamartine aurait souri...

Au lendemain d'un nouveau triomphe, en 1836, quelques mois après la publication de *Jocelyn*, il montrait plus de clairvoyance. On lit, en effet, dans une notice sur sa vie et son œuvre, qui fit partie d'un petit livre populaire sur les députés, « dédié à tous les maires des communes de France, » cet aveu, qu'il

dicta peut-être, s'il ne l'écrivit point, qu'il approuva dans tous les cas : « Les *Nouvelles Méditations* furent accueillies avec moins d'enthousiasme que les premières... On s'attendait à des chants d'amour et de douleur, toujours inspirés par le souvenir d'Elvire ; et le souvenir d'Elvire avait fait place dans l'âme du poète à d'autres passions... »

L'explication, la voilà !.. Entre 1820 et 1823, Lamartine avait renouvelé son âme; et cette âme imprévue, cette âme déconcertante où s'entrecroisaient des sentiments encore mal accordés entre eux, ses vers, comme il est naturel, l'avaient reflétée. Pour comprendre les *Nouvelles Méditations*, et aussi le jugement qu'elles inspirèrent à leurs premiers lecteurs, pour juger ce jugement qui aura cent ans dans quelques jours, pour dégager les beautés du recueil, et pour apercevoir ses rares faiblesses que tant de grandeurs compensent, il n'est qu'une méthode : vivre aux côtés de Lamartine les quatre années au cours desquelles il en écrivit les pièces principales; et puis assister à la composition même du volume.

Car autre chose est d'écrire des vers; autre chose de les assembler en un livre. Tous les poètes le savent bien; ils déclarent souvent, en leurs préfaces, que leur livre « s'est fait en eux, » qu'il a mûri le long des années et des jours, qu'ils n'ont eu, le moment venu, qu'à détacher le fruit, — entendez : qu'à porter le manuscrit chez l'imprimeur. Ils se vantent; ils ne se contentent point de « recueillir » leurs poèmes; ils en composent un ensemble, ajoutant ici, retranchant là, parant le tout; aux vers frais éclos, ils en mêlent de plus anciens, qu'ils rafraîchissent comme ils peuvent; ils s'arrogent des droits souverains dont l'exercice insoupçonné ménage bien des croix aux Saumaise de l'avenir... C'est ainsi que le livre de vers, le plus sincère d'apparence, comporte toujours une part d'artifice et, — pourquoi ne point hasarder le mot? — de rouerie; elle doit, ô paradoxe ! aider à sa sincérité... Il y en avait, en 1820, dans les *Méditations*; mais c'était une rouerie prodigieusement habile, toute classique et pour ainsi dire si infime qu'elle ne se laisse point facilement déceler... Plus apparente, la rouerie que Lamartine employa à composer les *Nouvelles Méditations* est beaucoup moins adroite; il semble qu'elle ait d'abord manqué son but... De là, le dépit du poète.. Qui le lui reprocherait ?..

I — LA POÉSIE DU BONHEUR

A peine les *Méditations* avaient-elles paru, à peine leur prodigieux triomphe avait-il éclaté, Lamartine songeait à publier un second volume. Il affirmait, du moins, qu'il y songeait; ou plus précisément, il était obligé de l'affirmer. Le sobre, mais très habile « avertissement » que son ami Eugène Genoude avait imprimé en tête de son premier livre l'engageait envers ses admirateurs. « Nous ne présentons, y était-il expliqué, qu'un très petit nombre de méditations à la fois, nous réservant, d'après l'effet qu'elles auront pu produire, d'en donner incessamment un second livre, ou de nous borner à cette épreuve... » Ce second livre, les lecteurs devaient penser qu'il suivrait l'autre, sinon à quelques semaines, au moins à quelques mois d'intervalle; ne leur donnait-on point à entendre que le poète gardait en réserve un grand nombre de vers du même ton et de la même valeur? Des Méditations, il en détenait sans doute plein ses tiroirs; il n'avait qu'à puiser... Ses amis ne paraissent point en avoir douté; et Lamartine entretenait leur illusion. D'Aix, où il vint quelques jours « essayer les eaux » pour remédier à une passagère défaillance de sa santé, il écrivait, par exemple, le 28 avril, à sa maternelle protectrice, Mme de Raigecourt : « ... Je prépare un second volume qui me réparera aux yeux des impartiaux, et j'y donnerai moins de prise à la critique de mots que dans celui-ci, dont le succès m'humilie... »

Ce qu'il préparait, au début de ce mirifique printemps, c'était son mariage. Il aurait été bien empêché, alors, de former un recueil nouveau ; il ne lui restait en portefeuille qu'un ou deux des poèmes, écrits ou seulement ébauchés, — comme *le Crucifix*, — sous l'influence de Mme Charles et de son souvenir; et sans doute il avait à peine puisé encore dans les quatre livres d'élégies placés au début de 1816 sous l'invocation d'une première Elvire; mais, au lendemain d'une victoire éclatante, alors qu'il s'agissait de la rendre définitivement indiscutée en la redoublant, pouvait-il servir au public des essais de jeunesse? Il fallait écrire des vers nouveaux...

Où trouver, cependant, le loisir et l'inspiration? L'auteur des *Méditations* est aussi le nouvel attaché à l'ambassade de

Naples ; pressé par le ministère de courir à son poste, il obtient tout juste un sursis pour se marier.

Il vole vers Chambéry, où il épouse Marie-Anne-Élisa Birch, cette jeune Anglaise qui, depuis huit mois, a déployé tant d'obstination pour vaincre les refus d'une mère entêtée ; tout de suite, entre sa jeune femme et la solennelle Mme Birch, à laquelle il ne garde point trop de rancune, il s'achemine vers sa résidence officielle : « Que les temps sont changés ! » écrit-il à un ami au cours de cet heureux voyage... Et changée avec eux l'âme douloureuse du poète ! Elle s'épanouit sous le triple rayonnement du succès, de la gloire, de l'amour...

L'amour et son voluptueux souvenir, il le retrouvait partout en cette Naples où, pendant les premiers jours d'août, il installait sa sérénité conjugale. Neuf ans plus tôt, ne s'y était-il point laissé aimer de la gracieuse et fragile adolescente qu'il avait surnommée d'abord Elvire, en se comparant peut-être à don Juan, et qu'il devait plus tard appeler, pour la postérité, Graziella ? Le fantôme de cette première Elvire surgissait devant chacun de ses pas ; et il la retrouvait malgré lui, dans la « bonne petite perfection de femme » dont le ciel venait de le pourvoir !

Autour d'eux, au surplus, éclatait la féerie de la lumière italienne ; de même qu'en 1811 elle avait aisément vaincu les brumes d'Ossian dans l'âme du romanesque voyageur, elle dissipait du premier coup, en 1820, tous les nuages que l'apprenti diplomate avait apportés, malgré lui, des régions septentrionales. Il est, d'ailleurs, un peu plus confortablement installé qu'en 1811 ; il habite un bel appartement meublé, « avec écuries et remises » à Chiaja, au bout de la villa Reale ; il a « la mer à ses pieds, le Vésuve et Pompéi à sa gauche, à droite la colline du Pausilippe couverte de verdure et de villas » ; et dans son ravissement il affirme à Virieu : « Naples et le golfe de Baïa, et le Pausilippe sont incomparablement plus beaux qu'ils ne l'étaient dans nos souvenirs mêmes. C'est le pays des sens, et c'est ce que nous voulons... »

L'amour, décidément, le plus direct et le plus simple, l'amour sans inquiétude et sans remords, l'amour où l'esprit ne participe que juste pour le comprendre et pour le tolérer, — le grand élan du cœur et de la chair qui pousse les êtres jeunes à s'enivrer d'une mutuelle exaltation, le voilà qui, plus fort qu'en

1811, submerge l'âme asservie du poète, comme jadis dans les mêmes lieux il subjuguait Catulle, Properce, Horace, comme dans des lieux semblables, il domptait l'auteur du *Cantique des Cantiques*. Et c'est le « Chant d'amour » qui résonne sur la lyre où, si peu de mois auparavant, vibrait l'hymne du désespoir :

Viens, cherchons cette ombre propice...

Le poète est bien obligé, parfois, de se souvenir qu'il occupe le poste d'attaché d'ambassade ; mais ce poste, d'abord, l'occupe si peu ! Les bureaux sont à deux pas de son logis : il y va « quelques heures de la matinée ; » les « camarades » y sont vraiment de « bons garçons. » M. de Fontenay, le premier secrétaire, est un ami de Virieu et un admirateur de Lamartine. Il reste seul chargé des affaires quand l'ambassadeur, le duc de Narbonne, prend son congé vers le 20 août. La révolution est « arrangée » à Naples, et s'arrange aussi en Sicile... Lamartine, en conséquence, décide de s'octroyer à son tour une sorte de congé. Il loue, pour achever l'été et pour passer l'automne, une petite maison, un « casino » dans l'île d'Ischia, d'où une vedette, en un quart d'heure, — et le moins souvent possible, — l'amène au quai de Naples, quand le métier le réclame. Les six à sept semaines qu'il y va vivre, auprès de sa femme, de qui les espérances maternelles se sont précisées, resteront probablement les plus sereinement heureuses de sa vie si longue et si abondante en vicissitudes.

Ischia ! île divine ! fraîche retraite ! image enfin réelle de ces flottants paradis fugitifs que les anciens imaginaient sous le nom d'îles fortunées ! Lamartine, dans ses lettres, ne se lasse pas d'en décrire les charmes : « C'est, écrit-il à Virieu, une montagne de la Suisse jetée au milieu de la mer de Naples et réunissant tous les avantages des deux climats ! » Quant à sa villa, c'est « la plus belle retraite du pays. Un promontoire, élevé de sept à huit cents pieds, s'avance dans la mer : ses pieds sont couverts de bois jusque sur l'eau, le sommet est couvert de vignes, de citronniers, de lauriers, de grenadiers et de myrtes. A la pointe s'élève notre casino entouré de colonnes rustiques, avec une terrasse asiatique pour toit... » Cadre charmant pour le bonheur et pour l'oubli. Dans ce décor merveilleux, Lamartine, auprès de sa femme,

passe le temps à « rêvasser ; » juchés sur des ânes, — « grotesque équipage ! » oui sans doute, pour l'amateur de chevaux anglais qu'était le poète ; mais on n'en connaît point d'autre dans le pays ! — ils courent les bois, les ravins et les champs ; et sur deux pareilles montures, la vénérable Mme Birch et son « écuyer » s'essoufflent à les accompagner ; ou, plus souvent, ils s'égarent seuls par les falaises, dans les grottes ; ou encore, ils s'aventurent, en barque, sur la mer... Et, de temps en temps, « quand il ne sait plus que dire et que faire, » l'heureux époux se souvient qu'il est poète ; « il dit et il fait des vers... » Quels vers? Quelque strophe nouvelle du *Chant d'amour;* quelques autres stances extasiées :

... Mais qu'importe, ô ma bien aimée,
Le terme incertain de nos jours?
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraine en son cours...

Et puis, le soir du 8 ou du 9 octobre, éclôt soudain une impression qui résume toutes les émotions calmes et douces de ces semaines d'ivresse. « Après le repas, » assis « sous les colonnes du vert portique de sa demeure, » Lamartine « attend les paisibles heures du sommeil : » ses yeux errent du Vésuve « qui lui sert de flambeau » jusque sur la surface des flots à peine onduleux où la lune miroite ; un chant retentit tout près, lancé par une voix féminine... Dans l'ombre tiède et lumineuse, Marie-Anne-Élisa sourit, tandis que les yeux appesantis de Mme Birch se sont fermés. Lamartine a saisi son carnet ; d'un crayon rapide il écrit :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes...

C'est la première esquisse du poème *Ischia* qui ne recevra la forme définitive qu'en 1822. Il commence par la description musicale et voluptueuse du clair de lune sur la baie napolitaine. Bientôt, dans le grisant silence, s'élève le chant d'amour qu'une jeune Italienne adresse à son fiancé... Un autre chant d'amour s'élevait aussi, dans l'élégie du *Lac,* sur les lèvres d'Elvire ; il conjurait le temps de s'arrêter pour les amants heureux ; il débordait d'une navrante tristesse. De

celui-ci au contraire, toute inquiétude est absente : il n'est plus rien que confiance, plénitude, harmonie :

— Viens! l'amoureux silence occupe au loin l'espace!...

Comme dans le *Lac*, la chanteuse s'est tue ; et le poète reprend la parole. Mais cette fois, c'est pour prolonger l'extase, pour bénir le destin. Le miracle qu'Elvire, en vain, sollicitait, le voilà, pour quelques heures, réalisé ici, par cette belle nuit. sous ce beau ciel.

O temps! suspends ton vol!...

suppliait-elle; mais le temps ne l'écoutait pas; et la fuite impitoyable des « heures propices » la poussait à trouver une sorte de désespoir au fond même de la volupté... A Ischia, au contraire, pour Lamartine et pour sa jeune femme, les heures, confiantes ou vaincues, se sont enfin arrêtées :

...Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu?...

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!... Et cependant on dit qu'il faut mourir!...

On le dit... Mais faut-il le croire? Est-il même possible de le croire au milieu du double enchantement qui émane de la nature et du cœur? Il donne à l'homme l'illusion, ou l'intuition, de l'éternité. Il contredit l'idée de la mort. Sous le ciel de l'Italie, sous les baisers de sa jeune femme, Lamartine vient de découvrir la poésie du bonheur...

Découverte importante, et alors, inattendue. Jusque-là, c'est aiguillonné par la souffrance et par le doute que Lamartine a écrit ses plus beaux vers. Dans Rousseau, dans Chateaubriand, dans Byron, le romantisme affirme la poésie de la douleur; les *Méditations* viennent de lui donner une expression magnifique et contagieuse... Lamartine, cependant, ne craint point d'infliger un démenti à lui-même et à ses admirateurs : «... Je chanterais, confie-t-il à Virieu, en lui envoyant les premiers vers d'*Ischia*, je chanterais la félicité de l'homme mieux que

je n'ai chanté son malheur. Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique, quand il est bien entendu; il serait même intéressant.. »

Lamartine, en ces jours, le peint comme il l'éprouve : paradisiaque, à peine ombré d'une impalpable mélancolie, qui n'est que la forme de la lassitude, qui ne va jamais jusqu'à la satiété, et qui constitue du bonheur encore :

L'onde qui baise ce rivage
De quoi se plaint-elle à ses bords
Hélas ! c'est que notre faiblesse
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté...

Hélas ?... Mais cet hélas-là, comme il diffère de ceux qui parsèment les *Méditations* où l'écho d'un cœur blessé répercute les plaintes de la Bible et de Job !...

A Paris, cependant, tandis qu'il se faisait une âme nouvelle dans le paradis terrestre d'Ischia, les admiratrices de M. de Lamartine continuaient à se griser des philtres amers enfermés dans son mince volume. Elles se le figuraient tel que des illustrateurs ingénus allaient bientôt le leur représenter : penché sur la pierre d'un sépulcre et versant des larmes intarissables ; ou bien, à la crête d'un mont, le front mêlé aux nuages, tendu d'un seul élan depuis les sous-pieds de ses larges pantalons à fronces jusqu'aux boucles orageuses de sa chevelure, vers l'azur où lui sourit le léger fantôme d'une morte.. Pauvre Elvire ! Double Elvire, qui fut Julie Charles, et, d'abord, Graziella ! Comme elle est oubliée auprès de la vivante, de cette Maria-Anna-Élisa qui porte un nom emprunté, semble-t-il, aux lieux mêmes où les anciens avaient placé le bonheur éternel !

II. — LE GRAND PROJET

Quelques jours, cependant, et de la cime où le temps semblait s'être arrêté, voilà qu'il faut brusquement redescendre ! La politique, premièrement, vient relancer le poète jusque dans son Éden. Le 29 septembre, à Paris, est né le fils posthume du duc de Berry ; sa mère appartient à la famille royale de

Naples, où l'événement cause une joie tendre, tandis que là-bas il grise d'espérances le parti ultra : Lamartine laissera-t-il échapper cette occasion de se remettre en lumière, de soigner son avancement futur en flattant ses lointains protecteurs? L'auteur des *Méditations*, enfin, gardera-t-il seul le silence parmi le bourdonnement harmonieux de tous les porte-lyre? L'officieux Fontenay le mande à l'ambassade, et le chapitre. Lamartine cède ; allons! il écrira une ode! Il l'écrit tout de suite, avec les ressources de la rhétorique et de la virtuosité :

Il est né, l'enfant du miracle :
Héritier du sang d'un martyr...

Ce travail lui gâte la dernière semaine de son séjour à Ischia...

Et le voilà aussitôt rendu aux soucis littéraires qu'accompagnent sans noblesse des soucis financiers. Par Genoude, Nicolle réclame le manuscrit du second volume des *Méditations* ; déjà, en septembre, Lamartine s'est excusé ; il manque de loisir; ah! s'il pouvait demeurer seul un peu plus longtemps à Ischia! Mais il sera incapable de rien mettre au net « avant quelques mois »... Au surplus, il commence à se défier de Nicolle : ce Nicolle, depuis le printemps, a mis en vente « deux ou trois éditions » nouvelles; il en prépare une sixième ; et il n'envoie pas de droits d'auteur ! Il s'était engagé à faire passer 1500 francs à Naples; et il a laissé protester un billet de cette somme que Lamartine a voulu escompter dans une banque... Or Lamartine, depuis quelques semaines, a dépensé gaillardement... Bref, il est fort irrité contre le sieur Nicolle, dans la conduite duquel « il ne voit pas bien clair, » et qu'il est empêché « de trouver honnête homme !... » S'il a songé, quelque temps, à « former » son second volume, c'est un projet que, maintenant, il renvoie aux calendes...

En cet automne, d'ailleurs, il découvre au métier diplomatique des exigences encore insoupçonnées. L'aimable Fontenay est un camarade? oui, mais un chef aussi; il devient le « rigide » Fontenay. Il oblige le poète à exécuter consciencieusement une besogne rebutante. Le poète rédige des rapports, signe des passeports et soupire : « Des vers! Je n'en fais plus, je n'en peux plus faire; et j'en voudrais faire; et j'en sens la plénitude, mais je fais des dépêches, et tout mon feu s'en va. Oh!

qui me portera sur les bords de la mer de Naples, sous l'oranger de Sorrente, sous le laurier de Pausilippe! Qui m'y laissera rêver à loisir, recevoir et rendre sans travail les immenses impressions du pays du génie! Mais non! Fontenay vient, me prie, me reproche : j'use mes forces, j'écris une plate dépêche retouchée par leurs mains diplomatiques; je rentre, épuisé, dans mon repos; je dîne, je m'étends sur des canapés, je cause avec ma femme. Le jour est passé. Ainsi passent tous les jours. Les années de verve s'enfuient, je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux dans une *Odula* du style d'Horace... Mais tout est inutile : il faut vivre, il me faut trois ou quatre mille francs que je ne puis trouver que dans ce métier!... »

Vain gémissement, hélas! Qu'y faire, expliquait le poète dans ses *Adieux à la poésie?*

Peut-être à moi, lyre chérie,
Un jour tu pourras revenir!...

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains!

Mais, en attendant l'heure de cette « seconde jeunesse, » il faut se résigner au pénible métier. Lamartine peste. Si encore, il avait l'espoir d'un avancement rapide! Si bientôt, il était nommé second ou premier secrétaire d'ambassade dans un poste moins subalterne! Mais non! « ils » le laisseront « attaché *in æternum,* » — attaché à trois mille francs par an...

Pour comble d'infortune, vers la mi-décembre, il tombe malade; c'est un nouvel assaut, semble-t-il, du rhumatisme goutteux accompagné de fièvre, qui l'avait tenu au lit environ quarante jours, les premiers mois de l'année, tandis que les *Méditations* s'imprimaient; il n'y demeura, cette fois, que quinze jours environ, — dix-huit, à ce qu'il affirme à Virieu dans sa lettre du 25 décembre : « Cela lui fait donner au diable, et le métier, et l'ambition et lui-même... »

Cela, surtout, l'entraîne à de vastes et mélancoliques réflexions. Il se rappelle sans doute certaine esquisse de poème qu'en 1817, lorsqu'il composait *le Chrétien mourant*, il dessina

sur le même carnet que les premiers crayons du *Lac* et de *l'Immortalité:* « J'ai jeté un nom aux flots, il abordera où il pourra... J'ai prié, aimé, chanté, pleuré... Je ne me suis point attaché à la vie matérielle... » Une fois de plus, il médite profondément la pensée de la mort, de la gloire, de l'amour :

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien,
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

L'extase de la lyre? Et le voilà qui établit son bilan poétique... Et le voilà qui, une fois de plus, se sent envahi d'un paradoxal et injuste dédain pour ces *Méditations* d'où rayonne sa jeune gloire. La vraie, la grande poésie, c'est celle qui crée des êtres en qui des idées vivent ; elle est dramatique ou épique ; et, repris soudain par ses ambitions de jeunesse, il rêve de réaliser avec elle son plus haut effort. Les projets qu'obscur il a conçus, n'aura-t-il point, illustre, plus de facilité pour les réaliser? Talma, en 1818, a refusé de jouer sa tragédie de *Saül* parce qu'il l'a trouvée trop lyrique : peut-être changera-t-il d'avis lorsque, publiée, elle obtiendra le suffrage désintéressé du public...

Mais c'est aux projets épiques, surtout, que vole l'ambitieuse pensée du poète. Voilà dix ans bientôt qu'il les caresse. L'épopée sur *Clovis*, combien de fois n'a-t-il pas juré qu'elle serait la grande œuvre de sa vie? Combien de fois n'a-t-il pas espéré, dans le secret de son cœur, qu'elle serait peut-être la grande œuvre du siècle? Dès 1813, il en a tracé le plan ; en 1818, à peine *Saül* achevé, il a entrepris de le réaliser; il ne demandait, alors, que « huit ou dix ans de santé tolérable. » N'est-il point temps de renouer le fil d'or, de dresser à nouveau le plan d'un vaste édifice, de continuer *Clovis* ou, peut-être, de lui substituer un autre sujet plus vaste?... A Paris, depuis des années, Alexandre Soumet, qui, l'an dernier, passait encore, avec Casimir Delavigne, pour le plus habile des jeunes poètes, Alexandre Soumet, travaille à un poème épique sur *Jeanne d'Arc*. Ne peut-on pas faire mieux, et autrement que lui? Là-dessus Lamartine rêve...

Et cependant, il achève de se dégoûter de Naples. Sa belle-mère bâille ; sa femme, qu'une grossesse un peu lourde tourmente, supporte avec peine la mollesse du climat... Dans les derniers jours de décembre, Lamartine, à peu près rétabli, se résout à planter tout là, à remonter vers la France ; il sollicite un congé de plusieurs mois, avec traitement s'entend ; on hâte les formalités, et le 20 janvier 1821, dans le même équipage qu'il était arrivé, Lamartine quitte la « patrie du bonheur. »

Il lui doit un dernier et magnifique bienfait, — une illumination inattendue dont, toute sa vie, il conserva le souvenir. A quelques lieues de la ville, le matin de ce samedi 20 janvier, alors que, désireux de rafraîchir son front à l'air pur de la route, il était monté sur le siège de la berline auprès du conducteur, brusquement, et dans une sorte d'éclair, il vit se dresser en lui le plan d'un poème immense, — « immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel... » Il devait, ce poème, résumer toute l'histoire, depuis le début des temps jusqu'à l'époque contemporaine, en restaurant, par étapes, les grandes lignes du progrès ; à la place d'un homme, c'est l'humanité même qui en serait le héros, l'humanité, incarnée en quelques-uns de ses fils de choix ; autrement dit, ce poème réunirait une suite de poèmes ou « d'époques. » Plus tard Lamartine l'a défini : « l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel : Dieu... » Sur l'instant, il semble avoir surtout été sensible à « l'immensité » historique du sujet. Elle lui inspire une ivresse d'orgueil, et comme un éblouissement. A peine arrivé à Rome, où il croit faire seulement étape, mais où il va s'arrêter plusieurs mois, il notifie à Virieu cette épiphanie de sa Muse : « Un rayon descendu d'en haut m'a illuminé ; j'ai conçu. Je me sens un grand poète... » Et à Genoude il confie : « Je viens d'être enfin inspiré tout de bon. J'ai cherché, j'ai attendu, j'ai conçu. J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie... »

Que devient alors le projet plus modeste de donner une suite aux *Méditations* ? C'est en vain que Genoude vient de négocier un arrangement honorable avec l'éditeur Nicolle. Lamartine consent à mettre au point pour l'impression le manuscrit de

Saül et, moyennant cent louis, à fournir prochainement, — sans que, d'ailleurs, la date paraisse avoir été fixée, — un complément d'élégies qui grossira le premier recueil ! Mais dès qu'on parle d'un second volume, il se dérobe, il réclame de longs délais... Il ne le livrera, ce second volume, que lorsqu'il aura le loisir « de le former et de le lécher... » La vérité, c'est que, moins que jamais, il a le goût d'écrire des « méditations... »

Il s'attarde à Rome où, au milieu de février, lui naît heureusement un fils qu'il fait baptiser à Saint-Pierre ; installé « dans un joli appartement de la *via Ruberina,* » il se laisse vivre et revivre en convalescent serein, bien que parfois « il souffre encore mille martyres par tous les points de son corps, » en père de famille apaisé, bien que la santé de sa femme et de son fils lui procure, de temps à autre, quelques inquiétudes ; le matin, il « rêvasse » autour de Saint-Pierre ; le soir, il « causaille » chez la duchesse de Devonshire ; ou bien il va se promener au clair de lune parmi les ruines du Colisée, et il raconte sa promenade dans un poème sur *La liberté ou Une nuit à Rome,* qui encadre une description lyrique entre des invectives et des apostrophes, peu propres à contenter les ultras de Paris... Dans le doux « far-niente » du printemps romain, son âme se fait épicurienne et résignée : « J'aspire, écrira-t-il bientôt à Genoude, à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie avec cinq ou six mille francs, limite de toute mon ambition. » Autrement dit, la carrière diplomatique, pour l'instant, ne lui sourit plus guère ; il accepterait de vivre en Bourgogne, sur ses terres ; il ne souhaite plus que « d'aller philosophiquement *ad patres* entre sa femme et son enfant, prenant le temps comme il vient, » et hélas ! aussi, comme il s'en va !... Épicurisme ? oui, en un sens ; et c'est bien la note du poème *Sagesse,* qui fut sans doute conçu en ces jours-là, avec des ressouvenirs du livre de Salomon :

> Insensé, le mortel qui pense !
> Toute pensée est une erreur...
>
> Passez, passez, ombres légères,
> Allez où sont allés vos pères,
> Dormir auprès de vos aïeux.

Mais, derrière cette abdication de l'inquiétude et du souci,

derrière cette philosophique résignation, n'est-ce pas un regret qui se cache; et ne voit-on pas ainsi une tristesse couver sous cet apparent bonheur?... Tristesse de sentir peser la chaîne des circonstances et celle des affections mêmes, tristesse de n'être plus tout à fait libre, de ne point posséder l'équilibre physique et moral qui serait nécessaire pour que l'on pût, en toute indépendance, écrire; tristesse de ne pouvoir livrer tout son effort et tout son temps au grand poème qui vous obsède et que peut-être on n'achèvera jamais!

Après Rome quittée vers la mi-avril, après Florence où il rêve de devenir un jour secrétaire auprès de ce modèle des diplomates épicuriens, le marquis de la Maisonfort, Lamartine salue Turin. Puis les voyageurs s'installent en Savoie, à Aix-les-Bains, dans la vallée deux fois chère, où les souvenirs des fiançailles dorment avec le fantôme du premier amour. Lamartine y fait, cette fois, figure de gentilhomme : il a loué « une maison charmante, au-dessus de la ville, mais dans la campagne avec tous ses agréments; » son salon « donne sur le coteau de Tresserves et sur le lac; une terrasse couverte de treilles lui sert d'avenue... » Dans cet asile que tout son passé consacre, va-t-il enfin se recueillir, se retrouver lui-même, et chanter?

III. — LA MÉLANCOLIE DU BONHEUR

Mystères de l'inspiration et du cœur! D'Aix, pendant tout cet été, de Mâcon, de Milly où, pendant l'automne et l'hiver, il enracine les siens au vieux sol familial, ce ne sont que des plaintes qu'il envoie à ses amis, — des plaintes sur sa stérilité. Il écrit, le 14 juillet : « Pour des vers, ne m'en parlez pas! Je suis comme un arbre noué qui végète encore, mais qui ne produit plus... » Quelques jours plus tard : «... Ma verve coule à flots rares et silencieux... » Dès la mi-juin, il disait à Virieu : « Notre âme a, comme l'Océan, son flux et son reflux. Il faut suivre, sans s'en embarrasser, cette éternelle loi de la nature... Mon âme est stérile !... »

Stérile, son âme? Et pourtant, chaque fois qu'il frappe le rocher, il en fait sortir l'onde. Jamais sa virtuosité n'a été plus brillante. Jamais il ne fut plus maître de son instrument. A Aix

même, le soir du 11 août, l'envie de rimer le démange et il écrit en vers à Virieu :

Sa plume est si coulante, et *son* papier si blanc...

D'une haleine, il aligne une centaine de vers aimables, badins, spirituels... Vers l'automne, pour flatter M. de la Maisonfort, il compose une épître où il vante la facile « philosophie » du sage épicurien.

Ces pièces de circonstance, il les écrit comme en se jouant : il y exprime sans difficulté l'idéal mesuré de sagesse et de résignation dont il voudrait s'accommoder dans ces jours-là. Mais le fait est qu'il ne s'en accommode pas. Un malaise grandit au fond de son âme.

D'abord, le premier feu de son amour conjugal est tombé; après l'enivrement tout charnel qu'attisa le soleil d'Italie, il éprouve pour sa compagne une affection sûre, profonde, inaltérable, — mais où la tendresse, à proprement parler, l'emporte sur l'amour. C'est l'entente parfaite des cœurs, — sans laquelle il s'aperçoit bien, dit-il, que l'état de mariage, qui pour lui est un paradis, « pourrait être aussi un enfer... »

Il est pleinement heureux; mais, — contradictions du cœur humain! et du cœur le plus pur! — le calme même de son bonheur lui apporte quelque déception et une certaine inquiétude. Il a peur d'avoir épuisé le fonds de pensées et de sentiments qui alimentaient, jusqu'alors, son inspiration par une sorte de bouillonnement intérieur. Dans toutes ses lettres intimes, et surtout dans ses lettres à Virieu, revient, en ces années 1821 et 1822, l'expression de ce sentiment fort complexe, qui n'est ni la tristesse, ni la crainte, mais plutôt la conscience inquiète d'une sorte de torpeur et le désir d'un renouvellement. Lamartine l'éprouve jusqu'au souci. Le grand poème qu'il a conçu, aura-t-il la force de l'écrire?...

A ce doute, noble et douloureux, se mêle un ennui plus vulgaire : celui d'être détourné, à chaque instant, du travail poétique par les occupations et les préoccupations de la vie quotidienne. Jusqu'à la fin de 1822, Lamartine va faire son apprentissage de chef de famille. Il a décidé de restaurer, pour y installer tout son monde, la ruine du château de Saint-Point, que son père lui a donné en dot! Que de frais et que de soucis!

D'abord il s'enchante à l'idée de retrouver, avec les siens, le cadre cher à son enfance, et, au début d'août 1821, il écrit, en évoquant Milly, « quelques rares vers virgiliens : »

O vallons paternels! doux champs! humbles chaumières!

Mais bientôt, il sent surtout les tracas qu'impose l'état de propriétaire campagnard : «... Il y a des entr'actes dans la vie humaine, écrit-il le 14 avril 1822... J'y suis pour mon compte. Je ne fais plus rien de mon intelligence que des comptes de maçons et de charpentiers, et des calculs d'agriculture; c'est bon pour ce temps-ci où je ne pourrais mieux faire. Si la végétation morale a des repos comme celle des chênes en hiver, elle aura peut-être aussi son printemps; et, si le soleil le veut, je reporterai des feuilles et des fruits. J'en sens le germe dans ma pensée, mais ils ne sont pas vivifiés, couvés, fécondés par le repos et le loisir... »

Dans cet état d'esprit, il se retourne, naturellement, vers sa jeunesse où, au lieu du calme plat qui est tout proche de le désespérer, son cœur connaissait tant d'orages! Strophe par strophe, et lentement, il compose l'*Ode à Virieu* qui deviendra la méditation : *le Passé;* il évoque les souvenirs d'amour si tôt disparus, et tant de roses déjà fanées; et il s'efforce, comme jadis, de donner la foi pour étoile à la vie et pour consolation au regret :

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin...
En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé!
Viens! où l'éternité réside
On retrouve jusqu'au passé!...

Et puis, il se prend à réfléchir sur le phénomène de l'inspiration poétique. Pourquoi ces brusques sursauts qui, soudainement, agitent l'âme, et la forcent de s'exprimer? Pourquoi, au contraire, ces longs silences dans les intervalles de l'inspiration? Les anciens n'avaient-ils pas raison de croire à l'existence des Muses? Les anciens? il se rappelle l'un d'eux, Platon, de qui son ami l'helléniste Fréminville l'avait entretenu un jour de juillet 1814, à Paris; Platon a expliqué, dans son *Ion*, l'inspiration poétique par une intervention directe de la

Divinité; le passage a même été transcrit par Lamartine sur un calepin qu'il retrouve; il le reprend, il le versifie; il commence un poème sur *l'Inspiration :*

> ... Attendons le souffle suprême
> Dans un repos silencieux;
> Nous ne sommes rien de nous-même
> Qu'un instrument mélodieux!...

Ainsi la stérilité dont se plaint le poète demeure une stérilité pleine d'espoir. Il n'essaie point de provoquer l'inspiration; il l'attend, avec une sérénité résignée, pendant ces mois mornes et agités de 1822, qui le voient errant de Mâcon en Angleterre, puis à Paris, où meurt son fils, frêle organisme usé par de trop nombreux voyages et par une mauvaise hygiène... Attentif à obéir « au souffle suprême, » il écrit seulement quand il en a le goût et le loisir; il écrit souvent sans achever, portant en lui des poèmes pendant de longs mois, jetant sur ses albums des esquisses qu'il reprendra plus tard, — tel le canevas en prose de ce *Tombeau d'un guerrier* qu'il conçoit en février 1822, après avoir lu l'ode fameuse de Manzoni sur la mort de Napoléon, et qui ne deviendra l'*Ode à Bonaparte* qu'après une incubation de plus de douze mois!

Avec sa femme et la fille qui lui est née au mois de mai, — et qui réjouit son cœur, mais ne le console pas, — il vient s'installer à Paris au début de décembre 1822; il y demeurera jusqu'au mois d'avril suivant; c'est de ce long séjour que va sortir, enfin, le recueil des *Nouvelles Méditations*...

A Paris, Lamartine se trouve transporté en pleine lutte littéraire; il ne l'a plus contemplée de près depuis l'hiver de 1819-1820, où il préparait l'impression de son premier livre. Bien des changements, depuis lors, se sont produits; cette année 1822 a vu surgir des poètes nouveaux; Victor Hugo a publié ses *Odes*, Vigny ses *Poèmes;* Alexandre Soumet a préparé un *Saül*, — un *Saül*, lui aussi! — que vante bruyamment la jeune école, et qui, joué à l'Odéon le 9 novembre, deux jours après qu'une autre pièce de lui, une *Clytemnestre*, a triomphé au Théâtre-Français, lui vaut, à défaut d'un succès populaire, le plus enviable des succès de cénacle. Dans les cercles littéraires, on parle couramment de « notre grand Alexandre! » comme si l'empire de la gloire lui était déjà assuré. Émile Deschamps,

enfin, se remue pour grouper les jeunes écrivains romantiques en un puissant faisceau.

Et le *Saül* de Lamartine n'est même pas publié! Le publiera-t-il, maintenant? Il aurait l'air de vouloir provoquer une comparaison fâcheuse; il retire sa promesse à Nicolle. Celui-ci, au moins, se hâte de faire paraître, dans les derniers jours de l'année, la neuvième édition des *Méditations* qu'augmentent quatre pièces nouvelles. Voilà de quoi réveiller la curiosité du public en faveur de Lamartine; mais pour la satisfaire, il faudrait un volume nouveau, — le volume promis depuis tantôt deux ans, le volume annoncé sur la couverture de plusieurs milliers d'exemplaires des *Méditations*. Tous ses amis pressent Lamartine de le composer enfin; et la politique lui fournit une bonne raison de céder à tant d'instances et d'opportunités. Non seulement on lui refuse le poste de secrétaire d'ambassade à Florence qu'il a fait demander au ministère; mais le ministre nouveau, entré en fonctions le 1er janvier 1823, met brutalement « en demi-solde » tous les diplomates en position de congé; Lamartine ne veut « faire aucune démarche auprès de lui, parce que ce ministre l'a toujours reçu avec trop peu de faveur; » à son avènement, d'ailleurs, il s'est contenté « de faire les révérences du devoir... » Or, ce ministre s'appelle Chateaubriand...

Les intérêts de ses finances, autant que ceux de sa réputation, conseillent donc à Lamartine de songer un peu sérieusement à son nouveau recueil. Il voit l'éditeur Gosselin, successeur de Nicolle, auquel le lie pour son premier livre un traité de douze années à partir de 1822; mais la somme qu'on lui propose lui paraît insuffisante. Enfin, au début de février 1823, il conclut avec l'éditeur Urbain Canel, 5, rue Hautefeuille, un arrangement aux termes duquel il vend un volume nouveau de *Méditations*, « livrable et payable » au cours du prochain été, pour la somme de quatorze mille francs. Au reste, comme les bonheurs n'arrivent jamais seuls, ses protecteurs ont obtenu pour lui une pension de deux mille francs, et la promesse que ses appointements courront encore entiers pendant toute l'année. Il faut bien croire que Chateaubriand, le terrible « Chateau, » comme disait dans ses lettres le diplomate irrité, ne s'était point montré trop féroce pour l'auteur des *Méditations poétiques*...

IV. — « NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES »

Après avoir annoncé au fidèle Virieu cette série de bonnes nouvelles, le poète-diplomate, dans sa lettre du 15 février 1823, ajoute, mi-badin, mi-sérieux : « Puisque mon livre est vendu, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié, à peu de chose près... »

Déjà ? en quelques jours ? Cette facilité aurait un caractère miraculeux !... Mais la confidence de Lamartine signifie simplement qu'il a compté, — *grosso modo !* — le nombre de poèmes dont il peut disposer, qu'il a chiffré leurs vers, qu'il a complété, çà et là, un développement; au reste il a commencé, depuis quelques jours, aussi, d'écrire un poème nouveau qui doit tenir sa place dans le volume ; c'est, explique-t-il, le même 15 février, à Virieu, « un chant sur la mort de notre ami Socrate, » un chant qu'il « méditait depuis six ans, » et auquel la lecture du *Phédon* « l'a fait repenser... » Il baigne en plein courant platonicien.

Son ami Fréminville, brusquement, l'y a replongé. Cet ancien sous-préfet de l'arrondissement de Rome, ce conseiller de préfecture du Rhône est venu en congé à Paris au milieu du mois de décembre ; il a « découvert » le poète en son appartement de la rue Saint-Honoré; souvent il vient lui demander à dîner. Les deux amis prolongent la soirée en rappelant les heures d'autrefois, — celles de 1811 et de 1812, où Fréminville connut Lamartine en Italie, — celles de 1814 où il le retrouva à Paris; ils allaient alors disserter de Platon sous le cèdre du Jardin des Plantes, — de Platon grand théoricien de l'immortalité, philosophe inspiré de l'inspiration poétique, de Platon vers qui la pensée de Lamartine s'est envolée plus d'une fois dans le terrible automne de 1817, quand il craignait de perdre Julie Charles ; maintenant que la perte de son fils vient de l'affliger et que son angoisse rôde autour de la mort, n'est-il point naturel qu'il remonte au philosophe des consolations et des espérances ? Fréminville lui fait lire le *Phédon*, lui lit des essais platoniciens qui l'enthousiasment, qu'il trouve « neufs, importants, beaux, vraisemblables... » Décidément, Platon est « son type. » Il projette d'insérer dans son nouveau livre une

longue méditation sur *la Mort de Socrate*, qui sera, en plus dramatique, un pendant à *l'Immortalité*... Dès le traité signé avec Urbain Canel, il l'a commencée; « cela va comme de l'eau courante, » affirme-t-il à Virieu dès le 15 février. Le poème aura cinq ou six cents vers, et il compte l'achever « dans le mois. »

En dépit de son élan et de sa virtuosité, *Socrate* n'est terminé cependant que vers le 15 mars; et il a neuf cents vers. Lamartine, d'ailleurs, en est enchanté : c'est « son morceau capital, *il capo d'opera* du genre méditatif... » Mais, pendant toute cette fin d'hiver, ce chef-d'œuvre accapara l'attention de son auteur. Avril ramène Lamartine à Mâcon ; il est « malade de fatigue, accablé de dépenses imprévues, ne sachant de quel bois faire flèche, » tout au « coup de feu de la fondation définitive d'une maison ; » car, en ce mois-là, les ouvriers mettent la dernière main à la restauration de Saint-Point ; il doit, en ces semaines d'avril, surveiller les travaux, discuter les détails de l'aménagement, pourvoir aux dépenses, soigner, entre temps, sa dysenterie et ses rhumatismes; le moyen, dans ces conditions, de songer sérieusement au nouveau recueil?...

Mais, enfin, le loisir approche; le premier jour de mai, Lamartine vient habiter Saint-Point avec tout son monde! « Je ne puis pas encore m'occuper de mon volume, écrit-il le 4 mai à Virieu, et je doute qu'il soit présentable à l'époque. Je vais me tranquilliser si je puis, et rimer un peu à l'ombre de nos murs, en attendant des ombres. » Plus que les arbres encore maigres de ses allées, c'est son cabinet de travail qui le reçoit; il l'a juché loin des bruits, loin du foyer, loin des pièces confortables du « home, » en haut de la tour du Nord, d'où le regard embrasse, jusqu'aux collines, une vaste perspective, au delà de la route de Tramayes ; un escalier de bois y accède, en colimaçon, par l'extérieur ; dès l'aube, quand tout dort à l'abri des murs, et que s'éveillent les frissonnements sonores de la campagne, Lamartine, alerte, y grimpe; il s'y enferme quatre et cinq heures de suite : c'est là, dans cette solitude à la fois seigneuriale et champêtre, que, pendant les heures claires du printemps et de l'été, il va mettre enfin au point le volume si longtemps attendu...

Le voilà donc devant sa table de travail : il se penche sur les carnets reliés en maroquin vert, violet, feuille-morte, sur

les albums élégants où, de sa souple et fine écriture à l'anglaise, il a, depuis trois ans, noté tous les passages capricieux de la Muse : tantôt un poème à peu près terminé, auquel il est souvent revenu; tantôt un canevas en prose; parfois une ébauche plus poussée, quelques strophes, quelques vers : mosaïque de fragments dont il reste à composer un vivant assemblage. Il faut commencer par classer ce désordre. Lamartine constate que les inspirations qui lui sont venues depuis trois ans se distribuent à peu près nettement en trois groupes. Le premier réunit les poèmes où, à l'automne de 1820, il a traduit sa jeune ivresse auprès de sa jeune épouse; autour d'*Ischia*, terminée depuis le mois de février 1822, rayonnent d'un pur éclat de tendresse et de sérénité *le Chant d'amour*, sorte de moderne Cantique des cantiques, auquel le poète n'a pas encore mis la dernière main, les *Adieux à la Mer*, et la suave élégie qui harmonise le soupir de l'âme et le soupir des flots dans un même accord :

L'onde qui baise ce rivage...

Méditations, ces poèmes?... Non; mais odes lumineuses et enflammées, élégies à la manière antique, tempérée pourtant par une arrière-pensée d'inquiétude moderne... Comme elles sont différentes des élégies pensives et amères publiées en 1820! Elles auraient pu constituer le noyau de tout un livre consacré au bonheur. En les relisant, en les polissant, Lamartine songe sans doute à l'idée qu'il eut, quelques semaines, à Ischia, de se faire le poète de la félicité; il y songe avec un regret... Mais serait-il compris du public qui, dans les *Méditations*, acclama surtout l'anathème jeté à la terre, et l'aspiration vague élevée vers l'infini? Et puis ces chants d'amour, comme ils sont peu nombreux, comme ils pèsent peu, réunis dans le creux de sa main! C'est que l'ivresse du cœur, bien vite, trop vite, a été dissipée...

Un état de sérénité, travaillée d'une secrète inquiétude, lui a succédé. Dans le bonheur enfin conquis, Lamartine a fait halte un instant; il a essayé de se persuader, — sans y réussir, — qu'il était fait pour vieillir en patriarche parmi les siens, pour oublier la gloire, ou pour la mépriser; il a écrit *Sagesse*, de même que, peu de semaines avant son mariage, il avait écrit : *Consolation*... Épicurisme agréable et superficiel qui ne

marque point son âme d'une empreinte profonde : ne convient-il pas qu'il soit représenté dans le recueil?

Car il amorce un sentiment plus puissant, plus grave, plus sévère : la tristesse qui sort du bonheur même et du doute que le poète a conçu au sujet de son propre génie. Pendant des semaines et des mois, il a senti ce doute jusqu'à l'angoisse. Et dans le même temps, — contradiction d'abord désespérante ! — il avait entrevu le sujet du vaste poème qui pourrait suffire à sa gloire comme à son existence. A plusieurs reprises, il avait exprimé cette lente torture intérieure ; il relit, ainsi, *le Passé*, terminé depuis l'année dernière ; il se contente de l'alléger par la suppression de deux strophes ; il relit une trentaine de vers laissés en suspens, en tête desquels il a inscrit : *Tristesse :*

...Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie
Sentir son âme usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Brûler sans éclairer et pâlir sans s'éteindre,
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains...

Que faire de ce sombre fragment? Il le laisse de côté ; il y reviendra peut-être... Il relit les strophes intitulées : *le Poète*, qu'il a commencées, ou reprises à Naples pendant sa maladie ; il les développe longuement ; il en fait : *le Poète mourant*... Il relit enfin les vers sur l'inspiration où, voilà plus d'un an, il a réuni le motif platonicien fourni par Fréminville, à l'histoire biblique de la lutte entre Jacob et l'ange de Dieu, que Genoude lui a indiquée ; il les retouche, il tente d'effacer le point de suture entre les deux parties du poème, et il l'intitule : *l'Esprit de Dieu*...

Ce travail a ravivé dans son esprit une image qui, depuis plusieurs années, — peut-être depuis qu'en 1814, avec Fréminville, il a discuté sur l'*Ion* de Platon, — y sommeille obscurément : c'est celle d'un esprit, ange ou génie, intermédiaire entre Dieu et le poète, qui tantôt apporte à celui-ci l'enthousiasme, tantôt le lui retire, et toujours le dirige à son gré. Lamartine imagine de rendre cette idée dramatique, et de mettre pour ainsi dire en scène le phénomène de l'inspiration. Quoi de plus simple, une fois ce parti arrêté? Le « scenario, » comme nous disons aujourd'hui, s'organise tout seul. C'est la

nuit : le poète est dans cet état de stérilité intérieure dont Lamartine a souvent gémi pendant ces dernières années :

> C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,
> Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
> Fait pour se ranimer un inutile effort,
> Retombe sur soi-même, et languit, et s'endort!
> Que ce calme lui pèse !...

Mais le génie inspirateur descend du ciel :

> Le souffle harmonieux dans mon âme a passé...

Le poète, aussitôt, entame ses chants... Lesquels? Lamartine les veut aussi généraux que possible, afin de résumer un certain nombre de thèmes poétiques. Or, ces chants, ils sont tout prêts. Voici l'ode amoureuse : *L'onde qui baise ce rivage...* laquelle, séparée, risquerait de faire double emploi avec le « chant d'amour; » voici les vers « virgiliens » sur les « vallons paternels » écrits à Aix en 1821 ; voici la sombre élégie inachevée sur *la Tristesse;* voici l'ode à Virieu sur *le Passé*. — Quatre thèmes au total : l'amour, le pessimisme, le souvenir, la nature... Que manque-t-il peut-être? Le thème guerrier! Lamartine ouvre le cahier de ce *Clovis*, auquel il n'a plus travaillé depuis le mois de juin 1819; il en extrait une description de bataille qui faisait probablement partie du songe où Clovis apercevait les exploits de ses successeurs; et peut-être ce long fragment, par son style encore tout proche de celui de *la Henriade*, tranchera-t-il sur les autres pages? Bah! quelque diversité, au contraire, ne nuira pas, au cours d'un si vaste poème... Entre chaque tableau, d'ailleurs, Lamartine dispose de courts récitatifs et des préludes mélodiques qui varient le ton... Le 24 juin, au bas de cette ample et originale composition, où l'art imite victorieusement la spontanéité, il inscrit : *Fin*. Pour titre, il se contente d'un mot : *Les Chants!...* A elle seule, cette longue *Méditation*, — puisqu'il est entendu que les pièces du nouveau recueil garderont ce titre, imposé par le succès du premier, — compte près de six cents vers. Avec *Socrate*, elle sera le morceau de résistance, ou de bravoure! le « grand air, » dont Lamartine pourra le plus justement s'enorgueillir...

Mais c'est trois mille vers au moins qu'il a promis de fournir

à Urbain Canel. En vain couvre-t-il d'additions la marge de son album. Il s'en faut encore d'un bon mille. Force est donc de revenir aux pièces qui datent d'avant 1820, à celles qui, consacrées au culte de Julie Charles, auraient pu trouver leur place dans l'autre volume, si quelque scrupule ne les en avait écartées, ou si, plus probablement, la maladie qui tint le poète alité pendant quarante jours ne l'avait empêché de les achever...

Lamartine lui-même doit être quelque peu déçu à constater que ces pièces sont bien peu nombreuses. Eh! quoi? deux morceaux seulement lui rappellent la morte qu'il divinisa? Encore le premier, dont il écrivit un fragment, en brouillon, sur le même carnet qui reçut l'esquisse du *Vallon*, et la mise au net de *l'Immortalité*, ne tient-il que par un lien bien vague à la Muse du *Souvenir* et du *Lac;* c'est la pure méditation appelée *les Étoiles*, où l'une de ces « fleurs nocturnes » est comparée au regard de la disparue; Lamartine, depuis, en a fait une de ses rêveries les plus immatérielles et les plus éthérées; elle jurera peut-être auprès du *Chant d'amour*; comment, cependant, priver le futur recueil de ce joyau?

Reste l'autre poème : *le Crucifix*... Poème sacré par la douleur et par l'amour, poème le plus cher à Lamartine, parce qu'il l'a conçu sous l'influence même des suprêmes sentiments de la morte. A-t-on remarqué que de toutes les *Méditations* et de toutes les *Harmonies*, — exception faite pour l'*Hymne au Christ*, — c'est le seul morceau qui soit plus que spiritualiste ou chrétien : nettement catholique? Or, Julie Charles n'avait atteint la sérénité d'une foi exacte et orthodoxe que dans ses tout derniers jours... Pour s'unir mieux à elle, Lamartine a voulu s'unir à sa foi. Dès le lendemain de sa mort, il a conçu *le Crucifix;* il l'a conçu, mais il semble bien que, pendant des années, il ne l'ait point achevé.

C'est que *le Crucifix*, dans son état actuel, apparaît comme la réunion adroite de deux poèmes différents. Le premier était une méditation toute personnelle de Lamartine sur les derniers instants de son amie. Il n'y assistait pas. Il reçut à Mâcon une lettre où le docteur Alin lui racontait la « fin déplorable de l'intéressante malade, » et concluait par cette phrase : « Le souvenir de ses douleurs ne peut que déchirer l'âme, celui de ses derniers instants semble propre à y répandre un peu de calme et quelques consolations... » Il en trouva le commentaire dans

une autre lettre où son ami Virieu, après avoir causé avec M. Charles, lui décrivit la morte sur le lit funèbre : « Aucun de ses traits n'a été défiguré. Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre... » Sur ces données, que Virieu bientôt compléta oralement, il médita, et il écrivit des strophes où il essayait de peindre le lugubre tableau :

De son pieux espoir son front gardait la trace, etc...

Mais un autre ami, Amédée de Parseval, lui avait rapporté l'humble crucifix avec lequel l'abbé de Keravenant, « martyr » de la Révolution, devenu curé de Saint-Germain des Prés, avait assisté l'agonie de Mme Charles... Sur ce crucifix il avait longuement médité ; un canevas en prose avait enregistré aussitôt les grandes lignes de cette méditation. De ce canevas, ensuite, des strophes surgirent. A quelle époque?... Il se pourrait que ce fût seulement pendant l'hiver de 1822-23, lors du séjour du poète à Paris, dans les premiers jours où il songe enfin à l'élaboration de son nouveau recueil. Dès le 15 février, il fait demander à Mlle de Virieu, qui maniait agréablement crayons et pinceaux, un dessin représentant « une femme mourante, un crucifix sur la poitrine, et un homme à genoux prenant le crucifix de ses mains. » C'est l'illustration qui convient aux deux premières strophes du poème. Mais celles qui suivent, et qui, dans l'édition originale, sont précédées d'une strophe entière de points, les strophes intimes qui conservent l'image de la morte sur la couche funéraire, ne furent fondues avec le poème d'inspiration générale que bien peu de temps avant la publication ; les traces du travail de refonte se laissent apercevoir. Au reste, est-il inutile de noter que M. Charles mourut seulement au mois d'avril 1823? Tant qu'il vivait, Lamartine aurait éprouvé quelque pudeur à publier des vers où les indications que le vieillard avait fournies se trouvaient transcrites avec une religieuse exactitude... Tout engage donc à croire que le douloureux chef-d'œuvre reçut seulement au printemps de 1823 sa forme définitive ; et l'une des strophes qui raccordaient les deux poèmes dont il fut composé a gardé, ingénument, la marque de cette date ; c'est celle où le poète affirme que l'arbre qu'il a planté sur la tombe de son amante a changé sept fois de feuillage ; Mme Charles était morte en 1817 ; il écrivait son vers en 1823 ; en comptant sur

ses doigts les quantièmes, — car il n'a jamais été très fort en arithmétique, — c'est bien le chiffre sept qu'il devait trouver...

Mais en même temps que le dessin du *Crucifix*, il avait commandé à Mlle de Virieu une autre gravure « représentant un homme priant sur un tombeau au bord de la mer, au clair de lune... » Un tombeau sur le bord de la mer? Ce ne pouvait être celui de Mme Charles, enterrée à quelques heures de Paris... C'était le tombeau de l'autre Elvire, de la petite « Napolitaine, » de cette Graziella qui, peut-être, était morte d'amour, comme Lamartine l'affirmait, mais que, plus simplement peut-être, il avait immolée par l'imagination, à sa férocité poétique de don Juan. Pour parfaire son volume, il avait rouvert le cahier contenant ses quatre livres d'élégies : l'illustration demandée à Mlle de Virieu convenait à *l'Apparition*, si pure déjà et si éclairée qu'on a pu la croire consacrée à Mme Charles. Outre ce poème, il extrait de ses « juvenilia » le poème à *Elvire* : « Lorsque seul avec toi... » dont Virieu lui avait signalé, dès 1818, l'intérêt : puis *Elégie* et *Tristesse*.

Il revoit enfin et achève « l'ode sur le Tombeau d'un guerrier, » commencée l'année précédente et qui devient l'*Ode à Buonaparte*...

Lorsqu'il part pour les eaux d'Aix, au milieu du mois de juillet, son recueil a décidément pris forme. Le 6 août, il peut écrire à Virieu : « J'ai fini mon deuxième volume; je l'envoie ces jours-ci à Paris... »

Il a fini? Pas encore : une modification va survenir...

Pendant cet été, si le poète a fait beaucoup de vers, le gentilhomme a été contraint d'établir pas mal de comptes; ceux-ci, au total, sont beaucoup moins rassurants que ceux-là. Lamartine, soudain, s'aperçoit que l'installation de Saint-Point, décidément, « l'a tué... » Il cherche tous les moyens d'améliorer cette situation; et il lui vient soudain une excellente idée.

Dans son recueil, tel qu'il l'a formé, *Socrate* tient une bien large place; *Socrate* a neuf cents vers... Pourquoi ne pas le publier à part? Oui, mais neuf cents vers en moins, voilà une terrible lacune; comment la combler? Mon Dieu! en renouvelant le coup d'audace qui n'a point nui, déjà, aux *Méditations;* en faisant appel aux œuvres de jeunesse. En 1815, Lamartine a commencé de rimer un opéra sur *Sapho;* il en détache la scène où l'héroïne, avant de se précipiter dans la mer, gémit

longuement sur son trépas; il lui suffit de l'encadrer entre quatre vers d'introduction et deux vers de récitatif; le tout s'appellera « élégie antique. » A *Clovis* il fait l'emprunt d'un nouveau « fragment épique; » de celui où Dieu envoie au roi l'ange Ithuriel qui lui donnera un songe prophétique. Et enfin, il rouvre *Saül*, ce *Saül* qui lui tient doublement à cœur, depuis que Soumet en a fait représenter un autre; il y prend un « fragment dramatique: » la scène où l'ombre de Samuel apparaît au roi... Ces trois morceaux donnent environ cinq cents vers, c'est-à-dire la longueur pour laquelle *Socrate* était entré dans ses calculs primitifs.

Et c'est alors, sans doute, que l'importance du poème : *Les Chants*, qui ne s'appelleront les *Préludes* qu'à la toute dernière minute, lui apparaît démesurée. Il en détache l'*Ode à Virieu*, qui prend ce titre : *Le Passé*, — mais il n'a point le temps d'effacer les traces de l'opération; une discontinuité se laissera toujours apercevoir dans la contexture de cette magnifique « sonate de poésie. »

Quelques pièces de circonstance, enfin, — *le Papillon; la Branche d'Amandier;* — et deux autres méditations : l'une, le fragment écrit à Rome en 1821 sur *la Liberté;* l'autre « improvisée » au milieu même de ce mois d'août 1823, après une excursion à la Grande Chartreuse, achèvent de donner du poids au manuscrit, en lui permettant d'atteindre le chiffre fatidique de trois mille vers!

Encore fallait-il, ces trois mille vers, les présenter dans un ordre favorable, et ce n'était pas un petit problème! Entre vingt-six poèmes, différents jusqu'au contraste ou à la contradiction, comment passer un fil, — sentiment ou idée, — si ténu soit-il, ou si artificiel? Il ne suffit pas de les baptiser tous bravement : *Méditations*... Quel rapport entre *Sapho* et *Bonaparte*? entre *Ischia* et *le Crucifix*? Lamartine ne tenta point d'atténuer les disparates; tout au contraire, il les souligna; et c'était peut-être le parti le plus habile; à coup sûr, c'était le plus courageux.

Au début du recueil, il plaça l'ode mi-platonicienne, mi-biblique sur *l'Esprit de Dieu :*

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux...

C'était avertir que le poète est un instrument docile aux mains du divin inspirateur; qu'il ne choisit pas ses thèmes, qu'il les reçoit; qu'il n'est donc point responsable de leur apparent désaccord; car l'esprit souffle où il veut, quand il veut, comme il veut...

Qui s'étonnerait, alors, des violentes oppositions qui suivent, et de voir *Sapho* voisiner avec *Bonaparte*, le *Crucifix* avec *Sagesse*, Épicure avec l'Évangile, Jésus-Christ avec le *Cantique des Cantiques*?... L'esprit souffle où il veut. Les *Préludes* eux-mêmes semblent l'effet d'une série d'exaltations mystérieuses. Tout le recueil, de la première « méditation » à la dernière, paraît ainsi rythmer de capricieuses houles de l'âme, séparées par de larges affaissements. Et la dernière, au reste, formule les « adieux » du poète à la « poésie; » car

Du bonheur la corde est muette...

Il a besoin de se recueillir pour préparer d'autres chants, il annonce une longue période de silence, presque une abdication...

Et maintenant, tout est prêt. En route donc pour Paris! Lamartine va porter lui-même à Urbain Canel le manuscrit sur la première page duquel il a moulé le titre : *Nouvelles Méditations poétiques!...* « Nouvelles? » Ah! oui, si nouvelles que, pour la plupart, on aura peine à reconnaître leur filiation authentique, à les rattacher au petit volume de 1820...

En même temps qu'elles, il emporte le poème « intitulé : *Le Phédon ou la Mort de Socrate*; » dès son arrivée, il persuadera l'éditeur à la mode, Ladvocat, que « cet ouvrage est susceptible, avec une gravure et une préface, de faire un joli petit volume de trois francs. » Et les deux livres vont s'imprimer ensemble.

Ils s'impriment bien rapidement. Lamartine séjourne à Paris un peu plus de deux semaines : des environs du 25 août aux environs du 10 ou 11 septembre. Il ne repart point sans avoir pris le temps de lire ses épreuves. *La Mort de Socrate* est prête d'abord; elle paraît le 18 septembre, ou le 19; annoncées dans le *Journal de la Librairie* du 27, les *Nouvelles Méditations* ont dû être mises en vente quelques jours plus tôt, entre le 22 et le 25 septembre...

Dans le livre, elles avaient subi une dernière transfor-

mation, — on dirait presque un « truquage, » si ce vilain néologisme ne risquait, d'ailleurs, de paraître un peu gros. Il s'agissait de prévenir décidément les surprises et les déceptions du lecteur. Quel moyen, pour cela, sinon de présenter le recueil comme composé de chants épars ou fragmentaires, de rappeler, ou d'imaginer, à titre d'excuses, les conditions difficiles dans lesquelles on l'a imprimé? Une préface, rédigée sous la forme d'un « Avertissement de l'Éditeur, » et signée de ses initiales, accomplissait cet effort de préalable et subtile persuasion. Bien qu'elle soit datée du 20 septembre, et que Lamartine eût alors regagné Saint-Point depuis huit jours, peut-on douter qu'il l'ait connue? S'il ne l'a point écrite, le dévoué Genoude qui, déjà, présenta si utilement au public le volume de 1820, n'a-t-il pas tenu la plume pour lui? Cet « avertissement, » dans tous les cas, vole au-devant des reproches :

« En donnant au public le second volume des *Méditations poétiques*, nous devons prévenir les lecteurs que les incorrections, ou même les vers et les strophes qui manquent dans quelques-uns des morceaux qui le composent, ne doivent point nous être imputés... »

Voilà qui n'est point trop rassurant. Diable! a dû murmurer le lecteur de 1823... Incorrections..., lacunes..., M. de Lamartine passe cependant pour le premier poète de la France, et il a eu plus de trois ans pour préparer ce livre... Voyons les excuses, ou les explications :

« ... Quelques-unes des pièces que l'on va lire appartiennent à de plus grandes compositions encore inédites ; celles-là ne sont pour ainsi dire que des fragments ; d'autres n'ont pas été entièrement terminées : l'absence de l'auteur ne nous a pas permis de les rétablir. Les manuscrits en ayant été égarés dans ses voyages, elles ne se sont pas retrouvées entières dans sa mémoire. On a indiqué par des points les morceaux ainsi tronqués... »

Le lecteur feuillette le livre; et il voit, en effet, dans *Bonaparte*, dans *le Crucifix* (dont la composition, on le remarquera, est ainsi présentée comme récente), dans le *Chant d'Amour*, des strophes entières... de points...; une strophe même du *Chant d'Amour* est coupée en son milieu et laissée suspendue... Il réfléchit un peu sur les explications qu'on vient de lui fournir: qu'elles sont donc incohérentes! Ce poète est

représenté tantôt comme absent, — tantôt comme faisant de vains efforts de mémoire, hypothèse qui implique au moins sa présence. Mais l'éditeur et l'auteur, qui les obligeait d'être si pressés? L'un ne pouvait-il donc attendre que l'autre fût revenu de ses voyages, et qu'il eût retrouvé sa mémoire, ou terminé ses vers?... Le lecteur de 1823, qui, trois ans plus tôt, a subi le sortilège des *Méditations*, mais qui conserve, obscurément, le respect de certaines traditions classiques, ce lecteur bien disposé, mais timide encore, hoche la tête avec un peu de défiance; et c'est avec un trouble secret qu'il commence sa lecture...

Son impression, Lamartine n'allait pas tarder de la connaître. Il l'avait redoutée : « Je tremble de l'insuccès, » écrivait-il à Virieu, le 14 septembre, en revenant de Paris. A défaut d'un insuccès éclatant, il n'obtint qu'un succès d'estime: l'impression du public fut d'abord incertaine ; le public se sentait déconcerté.

Quant aux confrères du poète, ils furent trop heureux de pouvoir mêler cette fois des critiques aux éloges, et de prendre un peu leur revanche des enthousiasmes de 1820. Depuis trois ans, Lamartine avait plané trop superbement au-dessus de leurs efforts et de leurs querelles; la jeune école, l'hiver précédent, avait en vain tenté de l'enrôler sous la bannière de *la Muse Française* : on lui gardait de la rancune; on la lui fit bien voir. Un obscur écrivain, Holmondurand, mandaté par Soumet et par Émile Deschamps, arriva juste à point de Toulouse, où il venait d'être couronné aux Jeux Floraux, pour écrire sur les deux livres de Lamartine un article sévère qui parut dans *la Muse* du 1er octobre. Une lettre d'Émile Deschamps commente cet article de curieuse façon : « L'effet de Lamartine n'a pas été bon ici. Il se permet en vérité de ces négligences, de ces fautes d'orthographe et de langue qui me rendraient pédant et grammairien... » Et puis, cet arrière-grief: en publiant une scène de *Saül*, il narguait Soumet : « quel amour-propre, ou quelle modestie! » Entrer ainsi en concurrence avec « notre grand Alexandre !... »

Il faut que l'audace ait été bien forte pour que Vigny même l'ait relevée... De Bordeaux où, sous l'influence d'Edmond Géraud, tout un petit groupe romantique répercutait violemment les échos de Paris, il écrivit à Hugo dès le 3 octobre :

« C'est une chose infâme que la littérature; je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine!... » Ce qui se disait, c'était mille aménités comme celle-ci, qu'enregistre le *Journal* de Géraud : « On dit que M. de Lamartine a fait une étude particulière de la Bible : je le soupçonne d'avoir surtout beaucoup lu l'*Apocalypse*... »

Vigny lui, au moins, tentait d'être impartial. Mais quelle impartialité d'abord terrible!... « Quant aux *Méditations*, certes l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni, et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes il n'a pas pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celles de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur... Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté, et avec les yeux par les descriptions... »

Malgré ses sévérités, ce jugement eût peut-être réconforté Lamartine qui, le 5 décembre, écrivait à Mme de Raigecourt : « Je vous avoue toutes mes hontes comme à une mère indulgente et pitoyable. Je pourrais ajouter que je suis honteux des critiques et rebuffades qui pleuvent avec acharnement sur des vers que vous protégez. Mais hélas! cette honte est volontaire, car je m'y attendais bien au fond de ma conscience. Prenez-en donc votre parti aussi fermement que moi : le temps prononcera sur tout ceci. »

*
* *

Comme il arrive souvent aux poètes, c'est Lamartine qui fut le meilleur juge en son procès.

A l'insuccès provisoire des *Nouvelles Méditations*, il « s'attendait au fond de sa conscience. » Il ne pouvait pas ne pas s'y attendre. Quelque habileté qu'il eût apportée à la composition de son premier recueil, les pièces qu'il y avait groupées

s'étaient laissé disposer selon les lois d'une heureuse unité; elles reflétaient les diverses nuances d'un sentiment fondamental; empli tour à tour de détresse, d'amertume ou de résignation, le cœur du poète n'y palpitait que pour une idéale Elvire; et ses gémissements, ses effusions ou ses blasphèmes s'y fondaient dans une harmonie toute classique.

Dans les *Nouvelles Méditations*, au contraire, l'unité du ton est rompue : c'est une âme nouvelle qui s'exprime, une âme plus complexe, plus féconde et plus riche; mais sa richesse même prend d'abord la forme de l'incertitude. Le recueil n'a pas été conçu par une pensée unique qui en eût pénétré chaque partie; il ne peut point passer pour le fruit d'une génération spontanée, mais pour l'œuvre d'une volonté réfléchie, d'un art plus adroit que patient, moins heureux qu'appliqué. Grief plus regrettable encore : la composition des *Nouvelles Méditations* est artificielle; et les subterfuges où l'éditeur et l'auteur avaient recouru, pour faire pardonner ce défaut, l'aggravaient encore dans l'édition de 1823. Visiblement, si Lamartine avait publié son recueil, c'est parce qu'on attendait de lui un second chef-d'œuvre après le premier, et qu'il ne pouvait guère plus longtemps se soustraire à l'attente. Il avait recueilli ses vers sous la pression des circonstances et des nécessités. Il les avait appelés *Méditations* parce qu'il ne pouvait pas encore échapper à la tyrannie d'un titre auquel il devait sa gloire; il les avait recueillis trop vite; et il avait eu le tort d'intercaler, entre les poèmes pleins de sens et de suc, où son âme s'était peu à peu déposée depuis trois ans, trop de vers de jeunesse, trop de fragments élégiaques, épiques ou dramatiques, et même quelques vers d'album. Mais quoi! Pour satisfaire l'éditeur, et pour gagner la somme promise, il fallait fournir trois mille vers!

Tous ces torts, Lamartine les oublia plus tard; et en 1823, il les voyait en pleine lumière. Mais il avait raison de les croire, après tout, véniels et d'espérer que la postérité l'en absoudrait. « Le temps prononcera... » Après cent ans, on peut croire qu'il a décidément prononcé. Il a choisi dans les *Nouvelles Méditations*, les poèmes les plus sincères et les plus féconds, *le Crucifix*, *les Étoiles*, la plus grande partie des *Préludes*, *le Passé*, *Bonaparte*, et tous les vers d'amour dominés par *Ischia*. Il a fait ressortir, par tant d'imitations, la plénitude de quelques-

uns, la suavité de tous. Il a montré Hugo reprenant, sous bien des formes, le thème indiqué dans *Bonaparte*, Musset tirant des *Préludes* l'inspiration des *Nuits*, Lamartine lui-même élargissant dans les *Harmonies* quelques-unes des notes jetées dans les *Étoiles*, dans les *Stances*, dans *le Crucifix*...

Car les *Nouvelles Méditations* représentent, dans le magnifique développement de son génie lyrique, une œuvre de transition et une étape que ses ennemis, en vain, voulurent prendre pour un arrêt; sa jeunesse s'y prolonge; dans l'ivresse d'un bonheur inattendu elle se repose de trop de doutes, d'ardeurs trompées et d'amères résignations; mais sa maturité déjà s'y annonce et s'y dépeint; elle s'oriente vers les plus larges chants, vers un amour plus religieux de la nature et de Dieu qui dépassera les terrestres amours. Recueil complexe, dont l'attrait est moins impérieux peut-être que celui des *Méditations*; il faut d'abord comprendre par quels liens frémissants et secrets il se rattache pendant trois ans à l'âme de son auteur; mais quand on l'a compris, quel plaisir on éprouve à y voir plus larges, plus radieux, plus apaisés, les vers de Lamartine monter vers des sommets plus sereins, pareils aux blancs oiseaux planant dans la lumière, dont parle quelque part son grand ami Platon!...

MAURICE LEVAILLANT.

LES COULISSES DE LA GUERRE

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

(1914-1918)

En ce petit hôtel du numéro 138 de la rue de Grenelle occupé par le Service géographique de l'armée, s'accomplirent, de 1914 à 1918, des efforts qui contribuèrent à la victoire dans une mesure que bien peu de gens soupçonnent, même parmi les combattants.

Non seulement le Service géographique produisit, à plusieurs dizaines de millions, une cartographie renouvelée et répartie journellement dans tous les corps de troupes, mais on lui confia, quand il ne les inventa pas, de nombreux organes qui firent de lui ni plus ni moins que les yeux de l'armée, avec un champ visuel de plus de six cents kilomètres. Mieux que cela, on peut dire que sur cet immense espace il conférait à l'armée le don de pénétration du lynx de la fable ; car il s'agissait de voir en quelque sorte à travers les montagnes pour découvrir les emplacements des batteries ennemies.

LE DÉVELOPPEMENT DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE

Avant de se classer près du ministre de la Guerre, au rang des grandes directions de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie et du génie, le Service géographique traversa bien des vicissitudes.

Les documents officiels mentionnent la date de 1744 pour la création, en France, du corps des ingénieurs-géographes militaires.

Reconstitués en un corps spécial, ils rendirent d'excellents services aux armées de la Révolution et du Directoire. Le personnel comprenait, en l'an IX, soixante officiers et en l'an XI, leur nombre était porté à cent un. Ils eurent à déployer dans leurs bureaux ou en campagne, le maximum d'activité que le premier Consul, aussitôt élu, imposa à toutes les branches de l'administration, aussi bien civile que militaire. Dès son entrée en fonctions, il fit procéder aux reconnaissances les plus urgentes sur les frontières de Briançon à Neuf-Brisach. Ensuite furent entrepris de grands travaux cartographiques.

Napoléon Ier attachait aux cartes géographiques une importance capitale. Il n'arrêtait aucun projet avant d'avoir étudié non seulement une carte, mais toutes les cartes, tous les plans, tous les documents écrits, trop souvent contradictoires, qu'on pouvait lui donner sur la région qu'il avait en vue. Les bonnes routes n'étaient alors pas nombreuses. Les cartes les indiquaient mal ou ne les indiquaient pas. Impossible de formuler des ordres sans recourir à des reconnaissances préalables, multipliées et poussées à de grandes distances. Ainsi voit-on en septembre 1806 le maréchal Berthier prescrire, au nom de l'Empereur, la mesure suivante : « Vous donnerez des instructions pour que des ingénieurs-géographes marchent toujours à l'avant-garde de chaque corps d'armée. Ils seront à cheval et figureront le pays à droite et à gauche Ils m'adresseront journellement le croquis de leur travail que je vous remettrai pour être assemblé et mis au net. »

L'Empereur avait en quelque sorte la passion des cartes topographiques. Lorsqu'en 1796, il prit comme général le commandement de l'armée d'Italie, son premier soin fut de se constituer un bureau topographique personnel : ce bureau avait pour chef un officier de troupe, engagé volontaire de 1793, Bacler d'Albe, qu'on retrouve général à la fin de l'Empire. S'il aimait les cartes, il les voulait très lisibles, sur l'échelle de Cassini, laquelle était d'une netteté suffisante en ce temps de routes clairsemées, et dont la mesure subsistait encore d'ailleurs dans ce qui s'est appelé plus tard la carte d'état-major. Ce sont des transports de joie quand on lui soumet enfin

des cartes remplissant ses désirs. Son attitude, ses paroles en telle circonstance sont notées dans le curieux rapport du colonel Muriel qui avait été chargé de présenter au souverain, à l'Élysée, le 6 mars 1809, ce qu'on désignait sous le nom de « carte de l'Empereur. » « L'Empereur se couche sur les cartes, examine, parcourt dans tous les sens, toujours à plat ventre sur les pieds et sur les mains, me fait dans l'intervalle des questions sur la manière dont le travail a été fait et sur la nature des matériaux employés. Sa Majesté sifflait de temps en temps et battait la mesure avec ses doigts sur les cartes. Un quart d'heure à peu près passe de la sorte. Sa Majesté, toujours couchée, jette les yeux sur le paquet qui contenait la carte de Basse-Autriche, me demande ce que c'est et, sur ma réponse, me dit de lui donner la carte de Vienne. Cette feuille déployée, Sa Majesté s'assied dessus en s'accoudant, me questionne sur l'échelle et me dit : « Voilà une grande carte ! Voilà des cartes ! »

Se coucher sur les cartes pour les examiner était, paraît-il, la position favorite de Napoléon Ier, même en pleine campagne. Ainsi le voyons-nous, en 1813, à Priesnitz, près Dresde, où il cherchait un point favorable au passage de l'Elbe. « Une batterie formidable, dit Planat de La Faye, placée sur la rive opposée tirait sans interruption quoique notre artillerie ripostât vigoureusement. L'Empereur courut un grand danger : il avait fait étendre une carte sur le sol, et s'était mis à plat ventre dessus pour l'étudier; le major-général était assis près de lui, et tout le reste à une distance respectueuse, les yeux fixés sur le souverain. Tout à coup un obus vient tomber à dix pas derrière lui, s'enfonce et éclate en le couvrant de terre ainsi que sa carte. Heureusement personne ne fut blessé... L'Empereur se releva en secouant la terre dont il était couvert et dit gaiement : « Ces drôles-là n'en font jamais d'autres (1). »

Grâce à l'impulsion donnée au corps impérial des ingénieurs-géographes, les bureaux topographiques, à la fin du règne de Napoléon Ier, possédaient des cartes de toute l'Europe, les unes un peu rudimentaires, les autres parfaites pour l'époque.

Passons sur la période intermédiaire : la guerre de 1870 fut une terrible leçon pour la section du Service géographique. A l'exception des cartes d'Allemagne, nulles autres

(1) *Vie de Planat de La Faye*, officier d'ordonnance de Napoléon Ier, p. 135.

n'existaient en approvisionnement. On n'avait jamais pensé que l'ennemi pût franchir la frontière. Et à l'heure critique, par une conjoncture invraisemblable, on se trouva dans l'impossibilité de tirer aucune carte de la France. Dans la panique qui suivit nos premiers revers, le général Hartung, chef de l'état-major, ordonna d'envoyer en province les planches de cuivre de la carte de France. Ce travail fut confié à un employé du Dépôt de la Guerre qui, après avoir emballé le tout dans cent cinquante caisses, les expédia sur Brest. Sage précaution... à condition toutefois de ne pas être tenue secrète au point de rester ignorée, jusqu'à la fin des hostilités, par les ministres de la défense nationale à Paris et à Tours. « Les cartes manquaient absolument, dit M. de Freycinet, dans son ouvrage *la Guerre en province*, cependant il en fallait, et pour l'armée et pour l'administration. » Après l'essai de divers et médiocres expédients, on sortit enfin de cette détresse grâce à la découverte, chez la veuve d'un officier supérieur, d'un album complet de la carte d'état-major. Alors, tant bien que mal, et de toute urgence, on installa à Bayonne un atelier de reproductions photographiques qui permit, dans les quatre derniers mois de la campagne, de distribuer quinze mille cartes aux états-majors. Au mois d'août 1871, les cent cinquante caisses de planches de cuivre revenaient de Brest au ministère de la Guerre (1).

Les conséquences lamentables du manque de cartes en 1870 montrèrent péremptoirement que le Service géographique était l'un des rouages essentiels de la défense nationale. Aussi lorsqu'en 1874, il s'agit de réorganiser l'armée sur de nouvelles bases, on reconnut la nécessité de créer, comme il existait en Allemagne, un état-major général chargé de préparer pour le jour voulu, la meilleure mobilisation de toutes nos forces. Dans cette conception, le nouvel état-major général s'incorpora les spécialités de la géodésie et de la topographie en son cinquième bureau. Semblable était à Berlin l'organisation du Service géographique militaire (*Landesaufnahme*), avec cette différence qu'on y employait autant de fonctionnaires et agents civils que d'officiers et sous-officiers. Le cinquième bureau ne tarda pas à devenir le Service géographique de l'armée dont le statut se résume en ces termes : « Assurer dès le temps de paix,

(1) Colonel Berthaut, *la Carte de France. Étude historique*, I, 276.

l'approvisionnement en cartes de mobilisation conformément aux dispositions arrêtées par le haut commandement. Renouveler cet approvisionnement au cours de la campagne ainsi que fournir l'armée de toutes les cartes spéciales ou nouvelles dont elle pourrait avoir besoin. Posséder par conséquent le matériel et les réserves de papier nécessaires, et avoir étudié à l'avance les moyens d'augmenter, le cas échéant, la production. Enfin, avoir prévu les dispositions à prendre au cas d'événements contraires qui obligeraient le Service géographique de l'armée à quitter Paris. »

Comme chefs du service institué sur ces bases, continuant les travaux de la triangulation de toute la France et activant la cartographie de l'Algérie, de Tunisie et du Maroc, les colonels et généraux Perrier, Derrecagaix, de la Noë, Bassot, Berthaut, se succédèrent jusqu'au 1er novembre 1911, date à laquelle le colonel Bourgeois en prit la direction pour la garder jusqu'en 1919.

LA RÉORGANISATION DES SERVICES

Ce qu'il est permis d'appeler la chance française voulut qu'à l'heure de la guerre formidable de 1914, se trouvassent, aussi bien à la tête des armées que dans les autres services, des généraux d'une incontestable supériorité, prédestinés en quelque sorte à assurer la victoire de leur pays dans la conjoncture la plus dangereuse peut-être de son histoire. Rien de plus caractéristique à cet égard, que la présence, à point nommé, du général Bourgeois, au Service géographique de l'armée.

Qualifié d'abord par ses connaissances techniques qui devaient le conduire bientôt à l'Académie des Sciences, il avait le don rare de l'administrateur qui, où qu'il passe, remet toutes choses dans l'ordre le plus parfait, ayant saisi d'un coup d'œil les points essentiels et les détails secondaires. Si précieux que fût cet équilibre d'esprit, il n'aurait cependant pas suffi. Aussi nécessaire était ce que le général Bourgeois possédait à un degré supérieur : le courage d'engager sa responsabilité personnelle, pour résoudre d'urgence les questions imprévues qui allaient jaillir du hasard des chocs d'armées.

Des yeux solidement ouverts, trait saillant de sa physionomie, révèlent sa volonté inflexible de réaliser son dessein. Et

son dessein, sa pensée unique ne fut autre, durant cinq années, que de fournir aux armées françaises et à celles des Alliés, avec une diligence ardente, insoumise à l'obstacle, le matériel de combat dont il avait la charge.

Une fois directeur du Service géographique, en 1911, le temps de prendre contact avec les différentes branches de cette administration, il envisage immédiatement ce qui se passera le jour de la mobilisation. Car si l'on est au ministère de la Guerre, il semble assez naturel de se préoccuper de la guerre. Son premier soin est de faire établir un journal de mobilisation du Service géographique, élément fondamental, inexistant jusqu'alors. Ce journal donnait le tableau du travail quotidien pendant les quinze premiers jours de la mobilisation :

Rassemblement des lots de cartes pour les états-majors;
Chargement des voitures à cartes de ces états-majors;
Expédition immédiate aux corps;
Réquisition éventuelle d'imprimeries de complément à Paris;
Réquisition de papier chez certains éditeurs;
Remplacement successif des militaires du service armé.

Si les événements en faisaient malheureusement sentir l'utilité, le douzième jour de ce programme serait consacré au transfèrement d'une imprimerie à Tours, où serait, au besoin, installé plus tard tout le Service géographique. Les détails relatifs aux aménagements de ces annexes, imprimeries et bureaux, furent étudiés secrètement en 1913. D'accord avec l'autorité militaire et la préfecture d'Indre-et-Loire, on disposa deux réquisitions, prêtes à jouer à tout instant : l'une, de deux imprimeries capables de tirer trente mille cartes environ par jour, et l'autre, d'un pensionnat de jeunes filles, dont les locaux étaient favorables à l'organisation des bureaux de Paris. En fait, les imprimeries et le pensionnat furent utilisés jusqu'à la fin de la guerre sans réquisition, leurs propriétaires ayant traité à l'amiable, avec une parfaite bonne volonté.

Les ateliers du Service géographique s'adonnèrent, en 1912, à la modification des limites de la carte existante qu'on avait décidé de prolonger jusqu'au méridien de Stuttgart. Ce n'était pas une petite affaire; car au travail de réfection s'ajoutait la tâche d'introduire la carte rectifiée dans les lots de mobilisation, autrement dit dans plus de six cent mille paquets de vingt-cinq feuilles chacun en moyenne, soit au total quinze

millions de cartes à manipuler. Cette immense besogne s'accrut encore lorsqu'en novembre 1913, l'état-major général passa du plan 16 au plan 17. Celui-ci prévoyant des opérations au Nord-Est, le Service géographique effectua aussitôt le tirage, au format réglementaire, des quatre feuilles figurant la Belgique jusqu'à la limite de Middelbourg et de Bois-le-Duc. Ces deux noms de villes semblent attester qu'on a trop légèrement prétendu, à propos du plan 17, que nous n'attendions rien du côté de la Belgique. Une telle ardeur fut déployée rue de Grenelle qu'au mois de juillet 1914, les approvisionnements de cartes, y compris les quatre feuilles de Belgique, étaient au complet dans les lieux de mobilisation de toutes les unités : actives, de réserve ou territoriales.

Certain que les choses étaient au point dans le Service géographique, le directeur, autorisé le matin même par le ministre, partait le 26 juillet pour Vichy, lorsqu'à la gare de Lyon, il vit arriver un officier dépêché par le ministre de la Guerre. Mis au courant, en deux mots, de la tension diplomatique qui s'accentuait du côté austro-allemand, le général Bourgeois regagna aussitôt la rue de Grenelle. Là, sans désemparer, il ordonna au chef du service de la mobilisation de vérifier, une fois de plus, que tous les corps possédaient leurs lots de cartes conformément aux prescriptions du haut commandement.

LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE 1914

En vertu de son ordre de mobilisation, le général Bourgeois se mit, le 2 août, à la disposition du commandant en chef des armées. Celui-ci, connaissant le tempérament zélé et réalisateur du directeur actuel du Service géographique, n'hésita pas à lui demander de se dédoubler en se transportant du ministère de la Guerre au grand quartier général, et inversement, autant de fois que sa présence serait nécessaire ici ou là.

Du cadre normal des officiers spécialistes, il n'en restait que deux, rue de Grenelle. Les autres gagnaient en hâte aux armées leur poste de mobilisation. Le jour même, ils étaient remplacés par d'anciens officiers du Service géographique qui apportèrent, de leurs retraites, un dévouement et un entrain au-dessus de tout éloge. Ils encadrèrent les officiers de complément choisis d'avance et convoqués expressément. C'est avec ce

personnel, mixte en quelque sorte, qu'il fallut parer à ce qui se peut appeler le branle-bas de mobilisation. Grâce au tableau de travail établi en temps de paix pour les jours critiques, on échappa aux retards presque inévitables dans des opérations multiples, compliquées et encore inabordées. En quarante-huit heures, deuxième et troisième jours de mobilisation, on prépare les stocks importants de cartes et les agencements des bureaux cartographiques à installer au grand quartier général, et à chacun des quartiers généraux d'armée. Le quatrième jour, des automobiles de réquisition arrivent rue de Grenelle; en une demi-journée plus une nuit, elles sont aménagées en bureaux-magasins, puis chargées; et le cinquième jour, à la première heure, elles sont prêtes à partir avec le deuxième échelon des quartiers généraux auxquels elles appartiennent.

Pendant ce temps, afin de subvenir au remplacement journalier des cartes perdues ou détériorées dans les marches et les batailles, les presses de la rue de Grenelle roulaient au fracas de leurs cinquante-quatre mille coups par jour, c'est-à-dire autant de cartes tirées en noir.

Dès le 10 août, il apparut clairement que les Allemands ne se bornaient pas à traverser le Luxembourg, mais qu'ils descendaient à marches forcées, par Aix-la-Chapelle et la Belgique. De cette manœuvre, il résultait que le champ des opérations allait peut-être s'élargir à l'Ouest. Cette supposition ne tarda pas à se changer en réalité. Le 13 août arrivait à Paris l'officier cartographe de la 5e armée, avec mission de rapporter d'urgence des cartes permettant d'étendre plus à l'Ouest le front de cette armée qui tenait notre aile gauche. Le directeur du Service géographique qui, depuis deux ou trois jours, pressentait la possibilité de cette demande, avait combiné les travaux dans ce sens et fut en mesure de satisfaire immédiatement à la requête du général de Lanrezac.

L'échec du plan 17 et la retraite de Charleroi entraînèrent la modification des dispositions prises à l'arrière, notamment celles qui concernaient le Service géographique. Son centre de distribution, comme son nom l'indique, devait être en un point correspondant à la ligne du centre des armées combattantes. Dans le cas de l'action principale dans l'Est, sa place était à Paris, ensuite à Tours, si l'on redoutait l'investissement de la capitale. Prévisions aujourd'hui déroutées par le mouve-

ment de l'ennemi débouchant formidablement par le Nord-Ouest. Non seulement Paris était menacé, mais Tours faisait face maintenant à l'extrême gauche de notre front. Grave inconvénient auquel le général Bourgeois remédia en toute célérité. Il choisit Clermont-Ferrand comme troisième centre de distribution. A des conditions avantageuses, fut loué un couvent de sœurs de charité, local immense, suffisant au besoin pour y établir également le principal de la fabrication. Ainsi se trouvait-on paré à tout événement : si Paris était assiégé, Tours devenait le centre de distribution pour la gauche de nos armées, et Clermont-Ferrand pour la droite.

Le 2 septembre 1914, le Gouvernement part pour Bordeaux, emmenant tous les ministères et leurs directions. Le Service géographique ne pouvait songer à transporter en province l'ancien fonds des cartes du Dépôt de la Guerre. Composé de cartes gravées depuis le règne de Louis XV, y compris celles de Cassini, ce fonds est d'une valeur inestimable. Le directeur le fit emmurer, sans traces visibles, dans les vastes caves du n° 138 de la rue de Grenelle (hôtel de Sens). Par excès de précaution, on aménagea à Bordeaux un troisième centre de fabrication. Mais l'objet important, celui qui, dans la pensée du général Bourgeois, ne pouvait souffrir ni interruption, ni délai, c'était la distribution des cartes de remplacement. Laisser venir les demandes à Bordeaux, c'est-à-dire à la direction, ainsi que l'aurait voulu le règlement dont ne se départirent malheureusement pas d'autres services, c'était organiser le retard et le désordre. Car, du front à Bordeaux, et retour, il fallait compter au moins trois jours, au bout desquels les intéressés risquaient fort d'avoir changé d'adresse. Rompant avec une tradition inapplicable, selon lui, en l'occurrence, le général ordonna que toutes les demandes de cartes seraient envoyées en double, l'une à Paris, l'autre à Bordeaux, et que, sans attendre l'avis de son chef, Paris donnerait satisfaction aux corps qui étaient en ligne. Il estimait qu'un double emploi de cartes était préférable à la pénurie dans une unité quelconque. Il tenait pour principe absolu que les combattants devaient, en tout, pour tout et partout, avoir le sentiment que l'arrière ne les laissera jamais manquer de rien. Toutefois, il avait fallu préalablement conjurer une crise très grave : la menace de voir diminuer le stock permanent de papier que le général avait toujours entendu

maintenir très élevé, à l'abri de chômages d'usine, ou de difficultés de transport. Car le papier, pour cette administration, c'est en définitive être ou ne pas être. Or, fin 1914, les prix majorés de jour en jour et hors de toute proportion, peut-être par des accaparements de sous-produits, empêchaient le fonctionnement des grandes papeteries outillées spécialement pour alimenter le Service géographique. Armé des pleins pouvoirs du ministre de la Guerre, le directeur, par ses réquisitions immédiates et par les effets d'un décret d'interdiction de sortie des matières utiles à la papeterie, remit les choses en leur état normal. Et le 10 décembre 1914, le général Bourgeois, dans son rapport au ministre, pouvait dire : « Les marchés en cours de livraison, les stocks de matières premières permettent au Service géographique de l'armée d'envisager l'avenir avec sécurité, dût la guerre durer plus de deux ans encore. La question des cartes ne se pose donc pas; l'armée peut en user de la façon la plus large, elle sera toujours servie. »

La fabrication difficile et délicate de cartes en aussi grand nombre qu'on en désirât, — ce nombre dépassa seize millions pendant la guerre, — et leur acheminement à tous les points du front, étant désormais réglés, comme une machine automatique pour ainsi dire, n'exigeaient plus du directeur qu'une surveillance de quelques instants au rapport du matin.

Artilleur de carrière, passionné pour tous les problèmes scientifiques de son arme, le général Bourgeois ne tarda pas à trouver un champ d'activité qui élargit singulièrement le rôle du Service géographique, tel qu'il avait été prévu pour le temps de guerre, aussi bien par la France que par l'Allemagne. Ici ni là, tant était grande la conviction d'une guerre à décision rapide, personne n'avait envisagé le Service géographique autrement qu'à titre de fournisseur de cartes. Or ce qui ne devait être qu'une sorte de maison d'édition de documents géographiques devint en outre bientôt en France le centre de projection de toutes les lumières propres à révéler, heure par heure, sur un front de six cents kilomètres, à l'artillerie et aux autres armes, les détails des organisations ennemies, et ceux de notre sphère d'action. Cette innovation issue des conjonctures inattendues de la guerre moderne exigeait de nombreux collaborateurs dont l'éducation spéciale vint encore à la charge du Service géographique. Plus de mille officiers, chargés d'interpréter

les travaux topographiques et d'en déterminer les éléments de tir, passèrent par les centres d'instruction fondés à Breteuil, à Château-Thierry, à Neufchâteau et à Nettancourt ; sans compter les officiers italiens qui vinrent plus tard à notre école du lac de Garde, sur le mont Rival. Enfin le corollaire naturel de ce rôle d'investigateur général voulut que le Service géographique s'occupât de la construction des instruments d'optique. Et comme il ne faisait jamais les choses à demi, il assuma également le contrôle de toutes les branches de leur fabrication.

C'est dans cet ordre d'idées que furent créés de toutes pièces, par le Service géographique au cours des hostilités :

Aux armées. — Les groupes de canevas de tir ;

Les sections topographiques de corps d'armée ;

Les sections topographiques de division ;

Les sections de repérage par le son ;

Les sections de repérage par observations terrestres ;

Les écoles d'officiers-orienteurs d'artillerie ;

Le centre de perfectionnement des deux services de repérage.

A l'intérieur. — Le service de fabrication des instruments d'optique et de leur verrerie ;

Le service de fabrication du matériel topographique ;

Le service des plans en relief ;

Le bureau central météorogique militaire.

On estimera aisément la valeur de l'effort accompli en constatant que, le 2 août 1914, le Service géographique n'était représenté à chaque armée que par deux officiers qui devaient suffire dans la période de mouvement. Pareille croyance, pareille organisation dans les deux camps français et allemand. L'erreur était grande, car au jour de l'armistice, de notre côté, — et probablement de l'autre aussi, — on comptait, sous sa dépendance, en moyenne, à chaque armée, jusqu'à soixante-dix officiers et onze cents sous-officiers ou soldats spécialisés.

LA GUERRE DE TRANCHÉES

L'offensive à outrance avait été, au début, la règle des deux belligérants. Après la bataille de la Marne, celle des Flandres n'ayant pas amené la décision, et les fronts respectifs s'étant allongés et amincis, on se préoccupa de les solidifier. Et de la Suisse à la mer du Nord, sur des centaines et des centaines de

kilomètres, les adversaires s'abritèrent, s'enfoncèrent dans la terre, cherchant à se rendre invisibles et à suppléer au nombre par des fortifications improvisées.

C'est alors que le général Bourgeois proposa au général Joffre d'adapter, autant que ce serait possible, à la guerre de position que l'on venait d'inaugurer, les procédés de préparation de tir en usage dans la guerre de siège. A cet effet, et dès le 1er novembre 1914, fut recruté, parmi les officiers du Service géographique et les ingénieurs du Service hydrographique de la marine, ce qu'on a appelé « les groupes de canevas de tir. » Cette dénomination, sans signification exacte par elle-même, se vulgarisa vite sur le front pour désigner ce qui était, en fait, une succursale du Service géographique. Avant la guerre, on n'entendait par « canevas de tir » que le guide topographique du tir de l'artillerie, plus spécialement pour le tir indirect, c'est-à-dire sur des objets invisibles, qu'ils soient à contrepente ou dissimulés seulement.

Dès 1908, on avait prévu qu'en cas de siège des places allemandes, et particulièrement de Strasbourg, Metz et Thionville, il serait nécessaire d'adjoindre à chacune de nos armées assiégeantes une équipe d'officiers spécialisés, dont les travaux permettraient à notre tir d'atteindre principalement les batteries d'artillerie et les abris de munitions ennemis, toujours cachés soigneusement. Il appartenait donc à ces officiers de découvrir, par tous moyens optiques et géodésiques ou renseignements oraux, les arcanes de la forteresse, puis de les situer sur une carte amplifiée. On en découpait ensuite la portion qui intéressait chaque chef de batterie.

Des cartes d'Alsace-Lorraine, à grande échelle, très claires, nous n'en manquions pas. Nous nous en étions procuré d'autant plus plus facilement que l'état-major allemand en avait autorisé la vente dans le commerce : ces cartes (au 25 000e) étaient établies à une échelle environ trois fois et demi plus grande que notre unique carte d'état-major (au 80 000e). On pouvait par conséquent y porter avec beaucoup plus de clarté les adjonctions utiles au bon fonctionnement du « canevas de tir. » Pour opérer ailleurs qu'à Strasbourg, Metz et Thionville, nous ne possédions que notre carte d'état-major, bonne sans doute pour tracer ou suivre un itinéraire; mais faible ressource présentement. D'ailleurs, son insuffisance, voire

certaines erreurs, avaient été signalées, déjà en 1891, par la commission centrale des travaux géographiques, laquelle préconisait chaudement une carte, à plus grande échelle, donnant le kilomètre carré sur vingt-cinq centimètres carrés (soit au 20 000e). Pour des raisons d'une politique lamentable, les pouvoirs publics reculèrent devant une dépense globale de vingt millions qui eût largement suffi. Ils n'accordèrent qu'un crédit annuel de soixante-quinze mille francs. Avec une telle annuité, il aurait fallu au moins deux cents ans pour achever le travail!

Politique lamentable en effet, car la carte que le budget ne permit pas de réaliser était réclamée non seulement par les chefs militaires, mais avec autant d'instance par les hauts fonctionnaires des administrations civiles. Que ce soit pour les routes, les canaux, les chemins de fer, l'aménagement de forces hydrauliques ou les projets d'irrigations et de drainages, la connaissance parfaite des formes du terrain était de la plus haute importance. Rien qu'en ce qui concerne les chemins de fer, le rapporteur du budget des travaux publics pour 1889, estimait que, si lors du premier tracé des voies ferrées, on avait eu une carte intégrale, on aurait économisé plus d'un milliard, somme fabuleuse à cette époque où l'on n'avait pas encore entendu parler de milliards par centaines, pas même par dizaines.

Donc, en 1914, notre approvisionnement général se bornait à la carte d'état-major, sauf pour les endroits que les modestes crédits avaient permis de relever. C'étaient les environs de Dunkerque, Lille, Maubeuge, Mézières, Nancy, Épinal, Langres, Laon et Paris. En d'autres termes, pour toute la région qui s'étend en longueur de Saint-Omer à Bar-le-Duc, et en hauteur de Givet à Meaux, englobant Amiens, Arras et Châlons, aucun travail cartographique à grande échelle n'avait été fait. Autant dire que cette lacune affectait la majeure partie des pays déjà envahis, ceux où il faudrait bien combattre un jour. L'urgence de remédier à cette situation déplorable, pleine d'anxiété pour le commandement, s'accusa encore davantage quand le général Joffre, en son quartier général de Romilly-sur-Seine, eut adhéré aux propositions du général Bourgeois et lui eut confié pleins pouvoirs pour introduire sans retard dans la guerre de position les méthodes d'artillerie de la guerre de siège.

L'ordre était donné; l'homme était là pour l'exécuter, c'était parfait. Mais tout de suite se dressa l'objection que

l'alpha de cette nouvelle organisation était indispensablement de posséder les éléments primordiaux qui sont à la base du travail géographique : clochers, tourelles, arbres isolés, hautes cheminées, etc... Comment, à défaut de la carte à grande échelle, en vain réclamée depuis 1891, se procurer ces repères fondamentaux qu'elle aurait donnés?

On n'ignorait pas qu'ils figuraient, ces repères, sur les plans cadastraux de la France. Malheureusement, les plus désirables se trouvaient séquestrés maintenant par l'invasion aux chefs-lieux de département, conservateurs ordinaires de ces documents. Impossible de songer à les y chercher. On en était là, lorsque le directeur du Service géographique se rappela que des copies du cadastre sommeillaient depuis longtemps dans les archives de la rue de Grenelle en attendant que les ressources budgétaires permissent d'entreprendre, sérieusement et non par fragments, la grande réfection de la carte. Le cadastre terminé vers 1850 n'était certes pas la perfection. En premier lieu et pour cause, les chemins de fer n'y étaient pas marqués. Néanmoins, il accusait un nombre considérable de repères : les routes avec leurs intersections qui n'avaient pas changé et, précieux, très précieux jalons, les positions très exactes des maisons dans les villages, et, en particulier, des églises, des écoles sur lesquelles existent le plus souvent des clochetons. Grâce à ce travail autrefois exécuté minutieusement par des géomètres consciencieux, on était sauvé. Avec une photographie aérienne de même dimension, dont on plaquerait les repères, clochers, tourelles, etc., sur ceux du cadastre, on aurait, avec les éléments intermédiaires, révélés par l'objectif, un véritable levé topographique dans tous ses détails. La possibilité de dresser, à grande échelle, une carte des contrées envahies n'est pas la moindre de ces chances heureuses dont l'histoire de la guerre offre plusieurs exemples en faveur de la France.

Il est difficile en effet de s'imaginer à quelles erreurs, à quels retards nos armées auraient pu être exposées sans le secours, sans la collaboration permanente de la carte à vingt-cinq centimètres carrés pour un kilomètre carré. Alors que jadis on n'en voyait guère l'emploi que pour le réglage du tir de l'artillerie de siège, la tournure des opérations démontra son utilité pour d'autres armes. D'abord, l'artillerie de campagne la demanda afin de régler exactement ses tirs de destruction des ouvrages ennemis

et ses bombardements des routes propices aux convois de munitions et de ravitaillement des Allemands. A son tour, l'infanterie réclama bientôt, et avec insistance, des cartes très lisibles lui permettant de connaître, en tous ses détails, le terrain qu'elle occupe et celui qui sera le théâtre de ses prochaines attaques. Dans le premier cas, il s'agit avant tout de déterminer le tracé le plus rationnel de la tranchée principale, ou plutôt de la tranchée-mère du dédale de boyaux et de tranchées communicants, qui seront creusés successivement. Pour diriger avec sûreté ce chantier de terrassement, il faut nécessairement un plan intelligible et complet. Dans le second cas, l'infanterie doit préalablement être fixée sur la valeur des obstacles et des appuis qu'elle est susceptible de rencontrer : le moindre bouquet d'arbres, le plus humble ruisseau, un épaulement quelconque, la plus chétive taupinière, sans parler des réseaux de fils de fer, ni des blockhaus de mitrailleuses, peuvent, les uns faciliter, les autres gêner l'attaque. Véritable labyrinthe d'écueils mortels, les positions ennemies devaient, on peut le dire sans exagération, être sondées mètre par mètre, car c'est pied à pied qu'on se disputait le sol, comme par exemple à l'Hartmannswillerkopf où, dans l'été de 1916, les opérations, avec des alternatives d'avance et de recul, durèrent trois mois sur un front de trois kilomètres !

En ces luttes où la parcelle était de réelle importance, tous les gradés, même le chef de demi-section parfois illettré, jouaient un rôle personnel. Dans l'exécution fréquente des coups de main, une correspondance continue s'échangeait avec l'arrière. Pour que tout le monde se comprît dans les ordres et rapports qui s'entrecroisaient, il fallait des deux côtés un graphique similaire et lumineux d'où se détachassent, nettement, les noms donnés arbitrairement aux points qui intéressaient la tactique. En tous sens, mais très distinctes, s'éparpillaient des dénominations dont chacune ne relevait que de la fantaisie du premier qui l'avait écrite. Il y avait, par exemple, le bois en V ; le bois en T ; le bois en U ; le bois Sabot ; le Trapèze ; le ravin de la Mort ; la tranchée des Bébés ; celle du Turkestan ; les boyaux de Hongrie, du Casque, des Valkyries, et d'autres qui eurent leur moment de tragique célébrité. Des arbres mêmes bénéficièrent d'un état civil. Seuls les réseaux de fils de fer n'eurent point les honneurs du baptême. On se bornait à indiquer leurs sinuo-

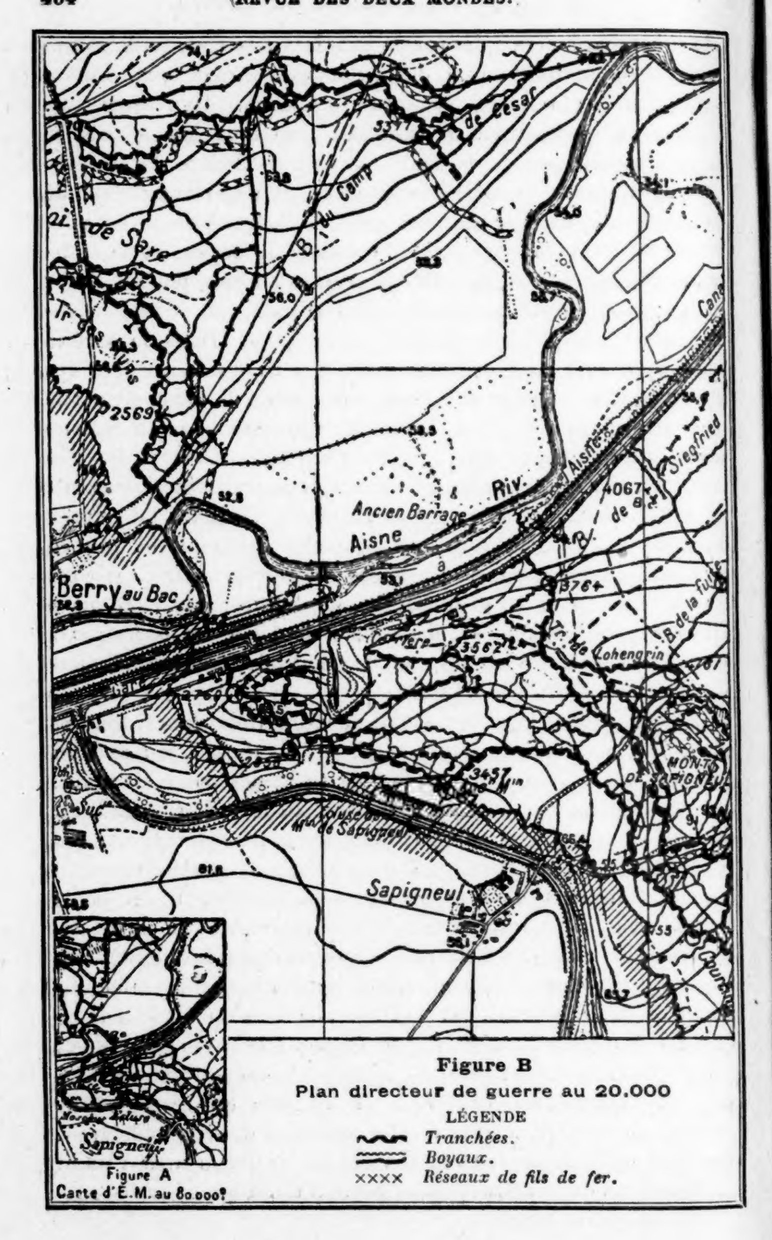


Figure A
Carte d'É.M. au 80.000e

Figure B

Plan directeur de guerre au 20.000

LÉGENDE

Tranchées.

Boyaux.

XXXX *Réseaux de fils de fer.*

sités se déroulant en certains endroits sur neuf lignes et plus. Cette défense massive dépasse quelque peu les limites de la prudence. Elle témoigne, chez notre adversaire, plutôt une inquiétude jamais apaisée qu'une grande confiance dans sa marche en avant.

Les figures ci-contre A et B représentent dans leurs cadres le même espace de terrain :

(A) au 80 000e, c'est-à-dire un centimètre et demi carré pour un kilomètre carré, sur la carte d'état-major, la seule carte de mobilisation que nous possédions en 1914 ;

(B) au 20 000e, c'est-à-dire vingt-cinq centimètres carrés pour un kilomètre carré, sur le *plan directeur de guerre* (ou nouvelle carte) qui, du jour de son apparition, fut d'un emploi constant, et donna, durant toute la campagne, satisfaction complète aux artilleurs, aux états-majors et aux autres armes.

Un simple coup d'œil suffit pour voir que, sous peine de créer l'indéchiffrable, on ne pouvait reporter en A toutes les indications données par le *plan directeur* (B) qui mérite à tous les égards le nom de vraie carte, de carte technique par excellence.

En outre, lorsque les défenses allemandes se multiplièrent davantage, on établit une carte seize fois plus grande encore que B. Cet agrandissement a permis de montrer, de la façon la plus claire, l'ensemble de l'organisation ennemie jusqu'en ses moindres détails : mitrailleuses, lance-mines, réseaux de fils de fer, chevaux de frise, lignes téléphoniques, chemins de fer à voie étroite, postes de commandement d'officiers de tous grades, abris, tranchées et boyaux de toute importance. On comprend de quelle valeur inestimable était, au moment d'une attaque d'infanterie, ce document grâce auquel notre plus jeune aspirant ou l'humble sergent en savait presque autant que le grand quartier général allemand.

Quelque diligence que l'on apportât à mettre en œuvre les matériaux recueillis de tous côtés : au cadastre, aux bureaux des compagnies de chemins de fer, aux services des forêts et des canaux, ce n'est que vers septembre 1915, au moment de notre offensive de Champagne, que commencèrent à être répandus sur le front des *plans directeurs* parfaits.

C'est que, malgré tout le zèle déployé, on avait rencontré des difficultés qu'on ne pouvait tourner. Le classement méthodique des éléments venus de part et d'autre, leur ajustement

et la construction de la carte constituaient déjà une besogne délicate et longue. Ensuite, le plan une fois dressé, il fallut organiser un service de mise à jour; car chez nous comme chez l'ennemi, les emplacements de troupes avec leurs ouvrages défensifs se modifiaient à tout instant sous la pression adverse. Il importait de les noter sur la carte. A cet effet, furent installés, auprès de chaque corps d'armée, des offices de reproduction qui fournissaient journellement les graphiques rectificatifs à transcrire au plan directeur. Ces rectification comprenaient les observations nouvelles reçues de toutes parts, principalement du service aéronautique. Celui-ci, pour la seule bataille qui nous rendit maîtres du Mort-Homme et de la cote 304, ne donna pas moins de cinq mille six cent quatre-vingts clichés photographiques, en août et septembre 1917.

Avec son activité ordinaire, le Service géographique parvint à livrer les quantités suivantes de plans directeurs : en 1914, trois cents ; en 1915, neuf cent treize mille; en 1916, trois millions cinq cent sept mille; en 1917, quatre millions quatre cent vingt-sept mille; en 1918, quatre millions quatre cent soixante mille. Ce résultat étonnant par lui-même le devient plus encore, si l'on songe que rien de ce qui était relatif à une extension du « canevas de tir » n'avait été envisagé en temps de paix. Il n'existait nulle part de personnel préparé à ce genre de travail. Il fallut prélever, dans les corps, un par un, les militaires que leurs occupations dans la vie civile rattachaient plus ou moins étroitement aux arts du dessin et de la topographie. Une excellente source de recrutement se trouva parmi les architectes et les géomètres. Un certain contingent provint aussi des dessinateurs industriels dans tous les genres : mécanique, étoffes, broderies ou dentelles. Dans le nombre, se rencontrèrent même des artistes-peintres, des sculpteurs dont quelques-uns étaient des prix de Rome. Ces collaborateurs venus de toutes les branches de l'art et de l'industrie se distinguèrent par une extrême bonne volonté, sans laquelle on n'aurait pu aboutir, car tout était nouveau en cette affaire, pour les chefs comme pour les subordonnés.

Déchiffrer un cliché obtenu en avion, y déceler les batteries, les abris de munitions, chose difficile en soi, le devenait chaque jour davantage en raison de ce que le camouflage se perfectionnait par des procédés de plus en plus ingénieux.

Parmi des organisations qu'on s'était efforcé de construire sensiblement pareilles, quelles étaient les vraies? Quelles étaient les fausses? Pour répondre à ces questions, pas de méthode connue. Les clichés n'étaient jamais bons. L'image qui aurait dû être prise verticalement s'était fixée au hasard des mouvements irréguliers de l'avion. Elle s'offrait confuse, baroque. Pour discerner la vérité dans l'infinie variété des déformations photographiques, on ne pouvait compter que sur une longue habitude servie par une sorte de sens divinatoire.

Ce labeur compliqué s'ajoutait aux autres soins déjà dévolus aux modestes « canevas de tir » du début. L'appellation « Groupes de canevas de tir » s'appliquait aujourd'hui à de grands établissements composés de bureaux, d'ateliers, de laboratoires, et de vastes magasins où se distribuaient cartes, boussoles, instruments de mesure et d'optique de toute sorte; parfois il y avait en outre un train d'imprimerie, composé de quinze wagons, avec les presses mécaniques, les ateliers de photographie et d'héliogravure. Nous en avions même un, au lac de Garde, dirigé par un imprimeur de Toulouse. A toute heure, coup sur coup, arrivaient les directions du commandement, les photographies de l'aéronautique, les renseignements recueillis de l'interrogatoire des prisonniers et des espions. Suivre les unes, éclaircir les autres, cribler le reste et ensuite mettre au point le plan directeur du lendemain, c'était un travail ininterrompu de jour et de nuit. Nos alliés Belges, Anglais, Italiens adoptèrent une organisation analogue à la nôtre, dès qu'ils eurent constaté les services énormes rendus par notre manière de traiter l'exploitation du plan directeur. Quant à l'armée américaine, elle s'est mise modestement, et avec la meilleure grâce du monde, à l'école chez nous. Son personnel géographique fut instruit au camp de Valdahon (Doubs). Les Allemands eux-mêmes instituèrent des plans directeurs similaires aux nôtres, après nous en avoir pris. Autant qu'ils le purent, ils nous copièrent littéralement. Dans le délai de deux mois, on était presque certain de retrouver sur leurs plans comme dans leurs règlements les modifications et améliorations successives que nous avions apportées aux nôtres.

LE REPÉRAGE PAR LE SON

Ne connaissant pas de limites à ses ressources d'activité, le Service géographique n'hésita pas à se charger d'une nouvelle et très importante organisation, celle du repérage par le son. Le problème du repérage par le son, se posa presque à l'instant où partit du côté de l'ennemi, en 1914, le premier coup d'un canon à longue portée. Répondre au canon par le canon, contre-battre les pièces qui répandent la dévastation et la mort dans les lignes, abris ou cantonnements, et qui entravent la circulation sur les routes, c'est un des rôles essentiels de l'artillerie. Les systèmes d'information ordinaires : la fumée de départ pendant le jour, la flamme de décharge dans la nuit, les recherches optiques terrestres ou aériennes sont de précieux guides de riposte. Mais le temps s'opposait souvent à ces genres d'investigation : le brouillard, la pluie, la neige paralysaient l'aviation et l'observation visuelle. On ne percevait que la détonation et encore très fréquemment après que le projectile avait éclaté et fait ses ravages. Tenant compte des installations et des versants inapercevables, on peut énoncer comme axiome qu'en matière d'artillerie on entend mieux qu'on ne voit.

Dès l'ouverture des hostilités, le général Nivelle, alors colonel d'artillerie, se préoccupa des possibilités de déceler les batteries en activité par l'audition du coup de canon. Théoriquement, le problème est assez simple. Il repose sur la vitesse du son. Celui-ci, parcourant trois cent quarante mètres par seconde, sera toujours perçu à des temps différents, par des écouteurs qu'on aurait postés séparément, par exemple, à Montmartre, à Grenelle et à Ville-d'Avray. Si dans ce cas, le premier a entendu la détonation à midi juste, il est certain que le deuxième, vu son éloignement, la recevra à midi trois secondes, et le troisième, à midi huit secondes. Prenant pour base ces écarts d'audition qui valent des mètres ou des kilomètres, et s'appuyant sur le tracé géométrique de deux hyperboles, tout mathématicien déterminera sans peine la position de la pièce qui a tiré. Solution théorique facile, mais qu'il s'agissait de transporter dans la pratique.

Cela présentait de sérieuses difficultés. Néanmoins, la réalisation désirée fut promptement obtenue, grâce à la très

heureuse idée du colonel Nivelle qui soumit la question à l'un de ses subordonnés, astronome de l'Observatoire de Paris, amené sous ses ordres par le hasard de la mobilisation. C'était le brigadier Nordmann, promu successivement maréchal-des-logis, puis sous-lieutenant. Le brigadier Nordmann fut donc le premier qui imagina un appareil de repérage par le son. Tout le monde a vu, dans les bureaux de poste, le télégraphiste frapper, sur le bouton d'une patte articulée, des coups qui impriment des signes sur un ruban de papier. Supposez que ce ruban soit divisé en secondes, par exemple ; le coup tapé par un observateur ou un écouteur se marquera sur l'une de ces divisions. Tels sont les rudiments dont s'est servi le brigadier Nordmann pour construire un appareil composé d'une pendule à secondes, en connexion électrique avec un chronographe actionnant des plumes ou aiguilles enregistreuses; celles-ci pointeront sur le ruban l'instant exact de la perception à chaque poste d'écoute. Ces éléments deviennent les facteurs principaux de la détermination du point de départ du son.

Le colonel Nivelle ne fut pas seul à se préoccuper de la question du repérage par le son. Dès le 20 septembre 1914, le Service géographique, alors à Bordeaux, recevait de M. Esclangon, astronome à l'Observatoire et professeur à la Faculté des sciences de cette ville, un mémoire très complet, spécifiant en embryon la plupart des perfectionnements qui ont donné plus tard le meilleur résultat auquel on soit arrivé. M. Esclangon indiquait même qu'à l'Institut Marey on trouverait les instruments nécessaires à l'expérimentation de ses idées. Par une coïncidence curieuse, dans le courant d'une semaine, à trois ou quatre jours près, le Service géographique était saisi d'autres propositions concernant le repérage par le son. Elles émanaient de M. Driencourt, ingénieur hydrographe de la marine et du colonel Ferrié, directeur de la télégraphie sans fil. Dans le même temps, M. Painlevé, président de la commission des inventions, soumettait au ministre de la Guerre, qui les transmettait au général Bourgeois, les essais faits à Paris par M. Nordmann.

L'idée parcourut-elle le monde scientifique ou naquit-elle spontanément dans les cerveaux qui tous n'aspiraient qu'à seconder les efforts de la défense nationale? Toujours est-il qu'en ce mois de septembre 1914, le problème du repérage par

le son était étudié par une légion de savants, parmi lesquels, mis à part les spécialistes du Service géographique, il faut se borner à citer : MM. Nordmann, Esclangon, Driencourt, Ferrié, Georges Claude, Pierre Weiss, Cotton, professeur à la Sorbonne, Dufour, professeur au lycée Louis-le-Grand, l'abbé Rousselet, professeur au Collège de France, Émile Borel, sous-directeur de l'École normale, et au nombre de nos amis, imbus également de notre idéal, M. Bull, physicien anglais, attaché à l'Institut Marey. Ce fut une fièvre d'activité dans les laboratoires et en plein air. Les uns demandaient au gouvernement de Paris qu'on tirât pour eux des coups de canon à blanc; d'autres s'évertuaient à faire des essais ingénieux, tel M. Dufour qui, impatient de vérifier ses conceptions, observait, dans les dépendances de l'École normale, rue d'Ulm, les battements d'une grosse caisse.

Pendant que se poursuivaient ces divers travaux, la réalisation obtenue par M. Nordmann était utilisée sur le front. Elle donnait des résultats, sinon parfaits, du moins fort appréciables. Une première modification y fut apportée par la suppression des hommes écouteurs, dont l'ouïe peut être plus ou moins sensible, les mouvements plus ou moins vifs, facteurs importants lorsqu'il s'agit de fractions de secondes. Des microphones récepteurs et transmetteurs automatiques remplacèrent l'oreille humaine. A côté du système Nordmann modifié, on employa les dispositifs Dufour, Bull, et Cotton-Weiss comportant des variantes d'acoustique ou d'adjonction photographique. Donc quatre systèmes à peu près égaux dans leurs effets étaient exploités. Ils permirent de réduire au silence nombre de bouches à feu invisibles.

Cependant, on acquit bientôt la certitude que, parfois, des détonations accusées par le microphone ne se rapportaient, ne pouvaient se rapporter à rien. Quelque effort que l'on fît pour le contre-battre, le tir ennemi continuait régulier comme en pleine quiétude. Et pourtant, par la même méthode, on touchait le but en d'autres points. A quelle cause faire remonter ce mélange de vraies ou fausses indications ? La science s'attacha à l'analyse de ce phénomène déconcertant, dont elle fournit asssez promptement l'explication. Elle démontra que, dans le cas d'un tir à projection rapide, supérieure à trois cent quarante mètres par seconde (vitesse du son), toujours l'obus court

en avant du son qu'il a produit au sortir du canon. Or, ainsi que la proue d'un navire en marche fend et déplace bruyamment les eaux, l'obus déchire et refoule les couches d'air avec un fracas qui va devançant le bruit de la décharge de la pièce. Ce phénomène a reçu le nom *d'onde de choc*. Son origine étant connue, comment éviter la confusion ? Comment différencier à l'audition, le coup d'onde de choc du coup de détonation ? Par des études qui leur font grand honneur, nos savants mirent en évidence le contraste existant entre les deux ondes. La première, celle de choc, se dessine en une seule ligne courbe, genre de vague unique ; et la deuxième, celle de détonation, en une série de festons allongés. Ceci trouvé, les spécialistes du récepteur central eurent la faculté d'éliminer les bruits parasites, dénoncés sur la bande enregistreuse par leur forme de vague.

Si, par cette amélioration notable, la méthode avait atteint son plein rendement, cela ne veut cependant pas dire qu'on possédait le repérage absolu de toute pièce en activité. Diverses anicroches compliquaient encore fréquemment la tâche de nos observateurs. L'adversaire, sachant qu'il est guetté, s'ingénie à dérouter les recherches. Son meilleur moyen est de couvrir de rafales même perdues, la voix du canon qu'il tient à garder secret. La multiplicité des ondes sonores produit alors un emmêlement quasi indéchiffrable des signaux. Toutefois, l'habitude et la patience parviendront à dégager la vérité parmi ces troubles artificiels, comme elles feront état des altérations causées par les ravins, les collines, les bois, le vent et la neige.

Regardant du côté des Allemands, on remarque qu'en ce qui concerne nos méthodes scientifiques de repérage par le son, ils étaient fort en retard sur nous. Qu'ils en aient eu l'intuition plus ou moins confuse, c'est possible, même probable. Nous n'en savons rien. Mais la certitude est que nous ne découvrîmes, chez eux, l'existence de sections de repérage par le son, sous le nom de *Schall Mestrup*, que trois mois après qu'ils se furent emparés d'un de nos postes, lors de la première attaque par les gaz asphyxiants (26 avril 1916). Il semble bien pourtant qu'ils ignorèrent ou ne pénétrèrent pas aisément nos perfectionnements ultérieurs, œuvre de nos savants ; car ils demeurèrent attachés, jusqu'à la fin de la guerre, à des systèmes rudimentaires que nous avions dépassés depuis longtemps.

LES NOUVELLES MÉTHODES D'OBSERVATION

Nos postes ou sections de repérage par le son se complétaient par des « observatoires terrestres » qui dépêchaient également leurs renseignements aux laboratoires ou offices centraux géographiques des armées. Les observatoires avaient pour mission de surveiller le champ de bataille, et particulièrement de situer sur la carte les batteries ennemies révélées par leurs fumées et lueurs. De ces observatoires, on en comptait en moyenne, selon la configuration topographique, quatre ou cinq par dizaine de kilomètres de front.

Le plus haut dignitaire de l'armée ennemie, le maréchal Hindenburg, dans ses Mémoires, n'hésite pas à voir dans l'excellence des observatoires terrestres du front des Alliés, l'une des premières causes de la débâcle allemande, inaugurée positivement le 8 août 1918. Il dit, en parlant de cette journée que le général Ludendorff, de son côté, a qualifiée de « jour de deuil de l'armée allemande : » « Nos troupes avaient trop songé sur ce front à la continuation de l'offensive et pas assez à la défensive. Il faut reconnaître toutefois que creuser des tranchées et construire des défenses accessoires, au contact immédiat de l'ennemi, était un travail qui nous causait beaucoup de pertes, car les observateurs ennemis déclenchaient immédiatement le feu de leur artillerie sur tous les mouvements qu'ils remarquaient et même sur des hommes isolés. »

La marche à la victoire s'était arrêtée pour les deux adversaires, après les batailles de la Marne et de l'Yser. En ces rencontres formidables, le chef français et le chef allemand s'étaient inspirés de la doctrine napoléonienne dont l'un des préceptes dit que « dans une bataille, il faut toujours tirer sans calculer la dépense des boulets. » Trop religieusement peut-être, avait été écoutée la parole de celui qui a le mieux connu la profession des armes. On avait dépensé même les réserves des magasins de l'arrière. Des deux côtés, il fallait attendre maintenant les secours de l'intérieur, et surtout les secours en munitions pour une consommation qui continuerait à dépasser de beaucoup les prévisions initiales des états-majors. Cela promettait d'être long. On n'improvise pas la remise en marche de fabriques abandonnées brutalement le jour de la mobilisation. Encore moins peut-on d'un coup de

baguette édifier de grandes usines, les équiper de machines encore inexistantes pour la plupart; enfin éduquer les milliers et les milliers d'ouvriers spécialistes nécessaires à une énorme production d'armement et de munitions. Ainsi ajournés, les belligérants durent recourir aux fortifications de campagne pour se rendre inexpugnables. Comme conséquence, les armées changèrent leur mode de formation. L'ordre en masses profondes pour la guerre de mouvement s'étira en ordre mince sur une longueur de plus de cinq cents kilomètres. Face à face, c'étaient en réalité deux armées à la fois assiégeantes et assiégées. Elles défendaient l'immense place de guerre, dans l'espèce le terrain dont chacune avait la garde. L'une et l'autre guettaient l'occasion de faire une brèche. Malheur à qui se laisserait entamer! Malheur à qui serait contraint de tourner le dos! Dans cet ordre mince de combat, chaque point serait vulnérable, si les efforts de l'ennemi n'étaient aussitôt enrayés par l'action de l'artillerie. Celle-ci également égrenée, pièce contre pièce pour ainsi dire, devait agir avec plus de précision encore que dans les opérations ordinaires. Jamais champ d'études ne s'offrit plus spacieux, ni plus propice aux exercices de tir.

Avec la collaboration de la haute science, — ce nouvel agent de la guerre, qui chaque jour étendait son influence, — on rechercha tous les défauts d'un tir cependant remarquablement ajusté, selon les lois de la balistique courante. On en vint à tenir compte, dans le réglage du canon, du poids des obus, Ceux-ci, bien que conditionnés pareillement à l'usinage, étaient néanmoins parfois plus ou moins lourds. De ce fait, ils dépassaient ou n'atteignaient pas leur but. Dans le même ordre d'examen, on analysa les propriétés de chaque lot de poudre. Quoique préparée d'après des principes sévères et avec des matières identiques, elle présentait assez souvent des différences qui, même minimes, faussaient la rectitude du tir. Enfin, on porta la plus grande attention sur les phénomènes atmosphériques dont les effets sont loin d'être négligeables dans les conditions actuelles de la guerre. Les préparations d'offensive. les chances favorables ou contraires aux excursions des aviateurs, le perfectionnement de plus en plus désirable des tirs à très grandes distances, l'apparition des gaz toxiques dans la bataille, montrèrent la nécessité de connaître, au mieux possible pour toutes les régions du front, les présomptions de la

science météorologique. Dès le commencement de la guerre, trois services météorologiques, l'un sur le front, l'autre rue de Grenelle au Service géographique, le troisième à l'Office civil ordinaire, contribuaient à renseigner les armées sur les prévisions du temps. Afin de centraliser toutes les indications utiles et de coordonner les méthodes, fut créée, en 1917, sous les ordres du général Bourgeois, une direction unique des services météorologiques, chargée de communiquer plusieurs fois par jour, aux armées intéressées, les pronostics atmosphériques dont le prix se conçoit aisément

L'époque d'une attaque générale, on le sait, est fixée assez longtemps d'avance par les considérations stratégiques, liées souvent elles-mêmes à des combinaisons politiques. Toutefois, l'heure du déclenchement peut, en dernier ressort, être retardée selon la teneur du bulletin météorologique qui, toutes les six heures de jour et de nuit, par le télégraphe et par téléphone, fournit au haut commandement des indications sur le temps qu'il fait, et ses changements probables partout sur le front. Les grandes perturbations viennent de l'Océan. Leur apparition, leur développement éventuel, étaient déduits de quelque trois cents dépêches ou câblogrammes reçus journellement de presque tous les points du globe. C'est assurément un avantage que nous avions sur les Allemands. Malgré leurs sous-marins, ils ne recevaient rien de l'Atlantique, encore moins des côtes de Bretagne. Sous ce rapport, on peut dire qu'ils avaient un bandeau sur les yeux. A l'aide des avertissements venus de tous côtés, le vent était traqué comme un fauve dans une forêt. Savoir où il va, c'est connaître la menace du danger. L'annonce du déplacement des orages jouait, on le comprend, un rôle important. L'orage voyage en quelque sorte comme en chemin de fer, avec des horaires à peu près certains. Si, par exemple, il passe sur Paris à quatre heures, il sera indubitablement, étant donnée sa direction, à sept heures, à Châlons-sur-Marne, et ainsi de suite. A ce propos, on eut un jour la preuve évidente que le service météorologique des Allemands était bien inférieur au nôtre : au moment de leur grande attaque du 15 juillet 1918, éclata un orage épouvantable qui, prévu par nous, fut ignoré de leur côté à ce point qu'ils permirent la sortie de leurs avions, dont deux s'abattirent dans nos lignes de la région de la Meuse.

En artillerie, le tir est inefficace, si l'on ne tient pas compte

de l'effet du vent. Moins considérable sur la direction du projectile, son action est très sérieuse sur sa portée. Dans ce cas, par un vent d'une vitesse de dix mètres par seconde, l'obus a toutes chances de tomber au moins à trois cents mètres en deçà du but visé par le canon de 155 tirant à dix mille mètres. Dans la même hypothèse, la déviation latérale ne serait que de moitié. En principe, les diverses poussées du vent, si violentes soient-elles, n'ont pas la brutalité qu'on pourrait croire. Pratiquement, on leur attribue une durée moyenne de trois heures. Des tables de calculs appropriées permettent de voir d'un coup d'œil la rectification de réglage convenable à la force du vent. Une fois la science entrée dans la synthèse du tir, elle ne laissa pas de s'occuper de la température qui agit elle-même, en augmentation ou en diminution, sur la précision de l'arme de jet, comme on disait jadis. Raréfaction ou condensation de l'air : résultats différents. De sorte que les éléments de tir se modifient à tout instant, au caprice du thermomètre et du baromètre. Toutes ces choses qui semblent très compliquées, le seraient en effet, si elles n'avaient été fort simplifiées par un instrument portatif construit par le Service géographique, et qui donne automatiquement les calculs de réglage par rapport à l'activité du vent et aux conditions atmosphériques.

En matière d'aviation, la météorologie avait pour mission essentielle de mesurer la puissance du vent à toutes les hauteurs dans les régions que l'avion se propose de parcourir. Quand l'aviateur Marchal entreprit et réussit l'audacieux projet d'atterrir en Galicie russe, en survolant Berlin, la météorologie lui avait donné, pour dix heures consécutives, les évolutions probables des vents sur lesquelles il devait régler sa marche. L'établissement de semblables codes de tactique aérienne exigeait le contrôle, d'apparence irréalisable, de ce qu'on ne découvre pas dans l'atmosphère, c'est-à-dire au delà d'un kilomètre par temps couvert. Impossible de créer artificiellement un nuage de fumée, comme on faisait en cas de besoin par un temps clair. Donc, rien à voir; il ne restait qu'à entendre. Mais quoi ? Mais comment ? On eut alors l'idée de lancer dans les airs un nuage sonore, sous forme de ballonnet libre, muni de cent cinquante petites cartouches de mélinite qui exploseront mécaniquement à des intervalles connus. Et le problème est ainsi ramené à ce que nous avons déjà vu pour le repérage

par le son, avec en plus, cependant, la détermination du son en hauteur. La différence des éclatements enregistrés par de multiples microphones écouteurs a permis, non seulement de calculer la vitesse du vent qui était celle de l'aérostat, mais aussi de discerner parfaitement la distance latérale et la distance longitudinale. Il n'apparaît pas que l'ennemi ait jamais soupçonné l'objet de cette petite pyrotechnie aérienne. Peut-être a-t-il cru que c'étaient des coups de fusil isolés. On n'a d'ailleurs aucune connaissance d'un moyen quelconque qu'il eût employé pour apprécier la valeur du vent dans les sphères interdites à l'observation visuelle.

Essentielle était aussi la prévision du brouillard. L'atterrissage dans le brouillard est, sauf miracle, la mort certaine de l'aviateur. Le refroidissement de l'air, dans des conditions particulières de l'atmosphère, est l'indice qui permet de calculer l'heure où le pilote doit atterrir avant d'être enveloppé par le brouillard. Il est à peine besoin de noter que la prévision de la direction du vent intervenait logiquement dans les attaques précédées de gaz toxiques. Il importait au premier chef qu'elles n'eussent pas lieu à l'heure où le vent ferait volte-face et retournerait le fluide mortel sur les envoyeurs.

LA CRISE DE L'OPTIQUE

Malgré le poids des responsabilités d'ordre presque purement scientifique qu'il avait déjà prises, le général Bourgeois crut devoir, dès 1915, attirer à lui le contrôle d'une fabrication de guerre qu'il jugeait susceptible d'un plus grand développement. Il s'agissait des instruments d'optique dont la construction relève mi-partie de la science, mi-partie de l'industrie. Là, sa maîtrise administrative s'affirma dans toute son ampleur. Deux faits qu'il suffira d'énoncer en fournissent l'attestation frappante. Premièrement : si nous prenons, entre autres, les jumelles de guerre, nous verrons qu'au moment où elles passèrent aux mains du Service géographique (février 1915), leur production mensuelle, qui se chiffrait par mille pièces à peine, atteignit progressivement, en 1916, le nombre fabuleux, en l'espèce, de 25 000 par mois. Deuxièmement : produire de grandes quantités, c'était déjà bien, vu l'urgence; mais produire beaucoup, et à très bon compte, c'était infiniment mieux. N'est-ce pas, d'ail-

leurs, remplir l'idéal du véritable chef d'industrie? Le Service géographique, que ce soit avec le bon vouloir spontané, — et plus fréquent qu'on ne croit, — des fournisseurs, ou que ce soit à l'aide d'une pression raisonnée et tenace, le Service géographique, dis-je, ne dépassa point les prix d'achat d'avant-guerre. Et ces prix furent maintenus jusqu'à la fin des hostilités.

La fabrication des boussoles pour l'infanterie est la première dont le Service géographique eut à s'occuper. C'était en novembre 1914. Il fallait 14 000 boussoles tout de suite. Cette industrie n'existait pour ainsi dire pas en France : il appartint donc au Service géographique de la créer. Six mois plus tard, en mai 1915, il y avait 15 500 boussoles, tant distribuées qu'en cours de distribution ou de livraison. Enfin, les besoins s'étant accrus avec les effectifs, ce nombre était porté à 50 000 à la date du 15 juin 1916.

Afin d'éviter le retour de graves erreurs, il convient de dire ici les causes de l'effrayante pénurie d'instruments d'optique où l'on se trouva le jour de la déclaration de guerre. Comme pour l'artillerie lourde, on en parlait beaucoup, mais on n'y pensait jamais pratiquement. Nous n'ignorions cependant pas l'intérêt que, dans leurs préparatifs de guerre, nos ennemis attachaient à ces deux parties de l'armement. Les modèles qu'ils avaient adoptés étaient d'autant mieux connus, au moins en ce qui concerne les instruments d'optique, que les usiniers d'outre-Rhin en faisaient offrir la fourniture à notre ministre de la Guerre. Sans entrer dans le détail des erreurs, constatons que l'approvisionnement de l'armée en jumelles analogues à celles des Allemands fut, pendant une dizaine d'années, l'objet de mesures indécises et lentes, qui nous retinrent loin d'une production immédiate et intense, destinée à relever notre infériorité et assurer les ressources de l'avenir. Survint la guerre, et immédiatement se déclara, aiguë et inquiétante, la crise de l'optique. Car ce n'était pas dix mille, mais cent mille jumelles qu'il aurait fallu ce jour-là. Pas d'artillerie lourde ! Pas de jumelles ! Ce sont les deux premières clameurs qui retentirent du front. « Les Allemands nous voient et nous ne les voyons pas ! » s'écriaient les officiers revenus en permission, et les premiers blessés évacués à l'intérieur. Des pères, suppliés par leurs fils, couraient chez les opticiens qui furent promptement dévalisés. Alors, plus rien. A cette situation, le remède se fera attendre.

Maintenant que le personnel de la Section technique a été dispersé par la mobilisation, l'optique est entrée dans les attributions de l'arsenal de Puteaux. Celui-ci fait ce qu'il peut. Mais il ne peut pas grand chose dans cette spécialité. Non seulement il est surmené par les commandes urgentes de canons, de projectiles d'affûts de toute sorte, mais encore le colonel-directeur doit suivre rigoureusement les instructions du ministère. Et quand ce dernier sera à Bordeaux, c'est à Bordeaux qu'il faudra en référer pour obtenir des livraisons de jumelles qui, toutes, au fur et à mesure de leur réception à Puteaux, sont acheminées sur Bourges où en est tenue la comptabilité!

Aux derniers mois de 1914, on peut évaluer à vingt ou vingt-cinq jumelles, par jour, la production totale des trois ou quatre fabriques rouvertes lentement, l'une après l'autre, et travaillant misérablement parce qu'on manquait presque de tout, principalement d'ouvriers professionnels, les valides étant tous mobilisés. Il faut bien reconnaître que l'arsenal de Puteaux était matériellement dans l'impossibilité de donner à l'optique l'impulsion vigoureuse nécessaire, d'autant plus que la France était à présent sollicitée d'en pourvoir ses alliés. Ni l'Angleterre, ni la Russie, ni l'Italie, encore moins préparées que nous, ni l'Amérique, ne possédaient l'équivalence de notre modeste outillage. Dans ces conditions, on n'apercevait guère la solution du problème angoissant de livrer aux armées, en nombre suffisant, le matériel d'optique réclamé avec une émouvante insistance par le haut commandement.

C'est alors que le général Bourgeois offrit au ministre de prendre au Service géographique le contrôle direct et indépendant des diverses fabrications d'optique. Grosse affaire : il s'agissait de toucher à l'arche sainte des prérogatives! Toutefois, le ministre comprit que toutes les armes, — et non plus seulement l'artillerie, — se servant maintenant d'instruments d'optique, aucune raison ne subsistait pour que l'artillerie en conservât la régie exclusive, et que, tout au contraire, leur fabrication gagnerait à être entre les mains d'une administration, pour ainsi dire neutre, telle que le Service géographique.

Du jour où sa nouvelle coopération fut agréée par le ministre, le Service géographique se mua partiellement en une vaste entreprise de fournitures de guerre, menée comme par un administrateur délégué aussi soucieux de satisfaire sa

clientèle que d'assurer le rendement le plus fort et le plus avantageux. Désormais, il n'était plus question d'attendre, parfois plus d'un mois, que la demande d'une jumelle ou autre article eût accompli le trajet hiérarchique du régiment à la brigade, de là à la division, pour passer au corps d'armée qui la transmettait à l'Armée.

Dorénavant, une visite personnelle ou une lettre, à l'un des magasins des « canevas de tir » du front, suffira pour obtenir séance tenante ou par prochain courrier, et contre simple reçu, l'instrument sollicité. Le général Bourgeois avait su s'entourer de collaborateurs, pour la plupart jeunes polytechniciens, énergiques et résolus, qui se mirent à travailler l'optique et son industrie, comme ils auraient fait d'une thèse de doctorat. Ils déployèrent, dans leurs nouvelles fonctions, une compétence qui surprenait les praticiens les plus expérimentés. Ce n'est pas près de ces jeunes gens qu'on pouvait, sous de vains prétextes, s'excuser de livraisons insuffisantes. Ils pourvoyaient à tout, courant eux-mêmes la ville, pour découvrir le métal ou les produits dont on prétendait manquer. Un jour, c'est le charbon qui va faire défaut dans la principale verrerie. Notez qu'il faut consommer six tonnes de charbon pour fondre une tonne de verre d'optique. En cas d'arrêt prolongé de la production, c'est l'armée aveuglée, pour ainsi dire. Sans balancer, l'un des officiers du Service géographique part pour Rouen où, sur les quais, gisent des monceaux de charbon, retenus par la pénurie ou le désordre des transports. Réquisitionner des wagons, les faire charger devant soi, monter sur la locomotive, puis ramener le charbon, c'est l'affaire d'une journée, et la crise est conjurée. Infimes épisodes, sans doute, dans l'énorme tragédie. Mais grands, très grands enseignements. Le génie, a-t-on dit, est fait de patience. Mais le génie de la guerre requiert d'abord, de tous ses favoris, une volonté sans cesse agissante et impatiente de l'exécution des ordres. Par les résultats acquis, on va juger la valeur d'une méthode préoccupée uniquement du but. Rien ici ne saurait être plus éloquent que les chiffres.

Prenons d'abord la fabrication des jumelles. A la déclaration de guerre, nos armées en possédaient environ dix mille, du système à prismes. Avec ce que nous possédions de matériel optique, elles avaient presque toutes disparu après les batailles de Belgique et de la Marne. Donc, c'est à peu près

avec zéro comme stock, et la minime production mensuelle de mille jumelles, que le Service géographique assuma la tâche de parer sans délai à la crise excessive de l'optique. Le premier soin du directeur fut de rouvrir tous les ateliers indistinctement, et de remonter diligemment la construction, très courante à Paris, des jumelles dites de Galilée. De puissance inférieure à celle des jumelles à prismes, elles seraient, en attendant mieux, données aux sous-officiers d'infanterie à qui elles rendraient certainement de grands services. Elles étaient d'ailleurs parfaitement admises par l'Angleterre qui s'inscrivait chez nous pour de fortes quantités. On a vu également le développement presque incroyable qu'avait déjà pris, sous l'impulsion du Service géographique, la fabrication des jumelles en 1916. La progression fut telle qu'en 1918, la production totale atteignit le chiffre quasi fantastique de 950 000.

Sur ce nombre, la France en avait octroyé à ses alliés les quantités suivantes :

A l'Angleterre.	215 000
A l'Italie	230 000
A la Russie.	79 000
A l'Amérique.	15 000
A la Belgique	3 500
A la Grèce	2 500
A la Roumanie	2 500

et des quantités moindres, mais cependant sérieuses, à la Serbie, au Portugal et à l'armée polonaise.

Concurremment à ces jumelles portatives, une autre, depuis longtemps en usage chez les Allemands, était absolument indispensable à l'artillerie de campagne et aux canons courts de l'artillerie lourde, pour l'observation continue aux distances moyennes. Ses propriétés particulières consistaient en la réunion d'un grossissement de douze à seize fois, d'un vaste champ visuel et d'un relief très accentué des objets. Cet instrument, d'une longueur de cinquante centimètres, portait le nom de lunette binoculaire; plus communément, on disait jumelle-ciseaux, parce que ses branches s'étendaient jusqu'au parallélisme et se refermaient à la manière d'une paire de ciseaux; la troupe, dans son langage imagé, l'appelait « la bête à cornes, » en raison de ce qu'elle figurait une ramure quand elle était dressée sur son trépied. De ces lunettes binoculaires, la section

technique de l'artillerie n'en avait jamais eu que cent trente qui s'engloutirent dans nos premiers revers. Elles provenaient peut-être bien de source allemande ; car en 1915, il n'y avait pas de fabrication organisée en France pour cet appareil. Sans perdre une minute, le Service géographique en fit créer l'outillage compliqué et en pressa la construction. Celle-ci exigeait une précision mécanique toute exceptionnelle, dépassant de beaucoup la pratique courante de l'industrie. Au prix d'efforts incessants, on parvint, à partir d'octobre 1915, à une production mensuelle de trente pièces, pour passer à cent pour le mois de janvier 1916, et continuer dans une progression constante. Finalement, au jour de l'armistice, le Service géographique avait réalisé la fabrication de onze mille lunettes binoculaires. Sur ce total, il en fut cédé :

A l'armée américaine	1 440
A l'armée anglaise	900
A l'armée italienne	111
A l'armée belge	52
A l'armée grecque	90

Il faut noter en plus la création d'une lunette monoculaire à trois grossissements, destinée à remplacer les anciennes lunettes terrestres qui étaient très encombrantes et d'optique médiocre. De ces lunettes monoculaires, il en fut fabriqué également 11 000.

Enfin, plus tard, le Service géographique s'adjoignit en supplément la construction des objectifs de photographie pour l'aviation. Sous son impulsion féconde, le rendement mensuel de cette spécialité fut rapidement quadruplé. Si à ce bilan de fabrication déjà bien imposant, on ajoute des théodolites combinés pour l'artillerie à longue portée ; des lunettes avec un grossissement de cent fois pour des observations de travaux redoutables et devenus presque microscopiques par la distance, tels que l'amorçage à fleur de terre des mines souterraines de l'ennemi ; enfin si l'on tient compte des goniomètres boussoles (seize mille), pour toutes les batteries ; et plusieurs milliers de lunettes pour les chars d'assaut ; on pourra dire que le petit hôtel de la rue de Grenelle s'était transformé en un centre d'activité scientifique et industrielle assez puissant pour satisfaire sans délai à toutes les demandes d'une clientèle qui s'étendait effectivement de Salonique à Belfort

En soulevant ce petit coin du rideau des coulisses de la guerre, nous avons pu nous faire une idée de ce que fut, sur un terrain spécial, l'effort de la France.

Au premier plan, nous avons vu que, sous la direction d'un chef admirablement doué, l'un de nos services importants s'était, durant toute la guerre, montré d'une compétence scientifique non égalée, d'une organisation exemplaire, reconnues même par l'ennemi qui se targuait jadis, avec un orgueil impressionnant, d'avoir la primauté dans toutes les branches de l'art militaire. Son retour à la modestie est exprimé nettement par le général von Bertrab, rédigeant après la guerre un mémoire, à l'usage de son gouvernement, sur « la nécessité d'une nouvelle organisation des services topographiques. » Il dit : « La guerre nous a donné une leçon... Ce qui aggrava la situation, ce fut la désorganisation de la *Landesaufnahme* (1) au moment de la mobilisation. On chercha à y remédier en créant le *Kriegsvermessungschef* (2). Malheureusement, ce fut en vain, parce qu'il manquait une autorité au courant de tous les travaux topographiques. Les Français restèrent fidèles aux bons principes pour leur plus grand bien et à notre désavantage, comme nous l'avons constaté plusieurs fois sur le front. »

Au second plan, les nombres d'instruments cédés aux armées étrangères, — nombres un peu trop vite oubliés, tout de même, par ceux qui les connaissent le mieux, — attestent que, pendant que des millions de Français offraient leur vie à la défense de la liberté du monde, le reste : invalides, vieillards, femmes, enfants, se mettaient à l'usine, s'improvisaient ouvriers, au sens propre du mot, et peinaient jour et nuit à forger les outils de combat et de victoire pour leurs compatriotes et pour tous les Alliés, dont la plupart, particulièrement les plus grands, n'avaient pas vu leurs ressources industrielles décimées, comme les nôtres, par l'invasion.

ARTHUR-LÉVY.

(1) Service géographique.
(2) Chef du bureau topographique de guerre.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PARIS VU DE BERLIN

OU

LES AVEUX D'UN JEUNE ALLEMAND (1)

J'ai connu un jeune Allemand qui vivait à Paris dévotement avant la guerre. Au cinquième étage d'une vieille maison de l'Ile Saint-Louis, il s'était arrangé un logis de délices, d'où il admirait, à travers la brume des peupliers, l'anse de la Seine indolente et l'éventail du quai inondé de soleil, où les attelages de carriers hissent le long des rampes leurs tombereaux de moellons. On voyait qu'il avait choisi son endroit aussi loin que possible de Berlin. Le petit salon s'était rempli de ces aquarelles de Cézanne, débitées par de subtils marchands qui écoulaient à prix d'or le fond d'atelier du maître d'Aix. Et dans cette atmosphère à la fois antique et nouvelle, l'apprenti critique, qui avait débuté par une bonne notice sur Rodin, était en train de méditer un vaste ouvrage sur Poussin.

C'est à propos de ce grand homme que nous étions entrés en relations. J'avais signalé à mon jeune confrère la galerie de Mornay, non loin de Saint-Jean d'Angély, où plusieurs voulaient voir un ouvrage de la jeunesse de Poussin et le

(1) Otto Grautoff, *Die Maske und das Gesicht Frankreichs*, 1 vol. in-8°, F. A. Perthes, Stuttgart et Gotha, 1923. Du même auteur : *Aug. Rodin*, Bielefeld, in-4°, 1908. *Nicolas Poussin*, 2 vol. in-4°, Munich, G. Müller, 1914; *Die französische Malerei seit 1914*, in-8°, Mauritius Verlag, Berlin, 1921. — Cf. R. E. Curtius, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreichs*, in-8°, s. d. G. Kiepenheuer, Potsdam. — V. Klemperer, *Maurice Barrès, Sonderabdrück aus dem Germanisch-Romanischen Monatschrift*, Heidelberg, nov.-déc. 1921, etc.

monument de ce voyage dans le Poitou, dont parle Félibien. Nous fûmes quelque temps en rapports de courtoisie, et je me souviens de certaines lettres qu'il m'écrivait alors sur le génie de la France. « Combien, s'écriait-il, vous nous êtes nécessaires! Combien de vérités dans *le Couronnement du poète*, qui nous sont plus utiles que la sensuelle beauté des *Vénus* de Titien! »

Cette phrase m'est souvent revenue à l'esprit dans les tranchées. « Que devient, me disais-je, mon Otto Grautoff? Que fait-il? Que pense-t-il en sa *tête carrée* (c'était son mot en plaisantant)? Que dit-il de Reims, de Soissons et du joli travail que font là ces messieurs les généraux allemands? » J'ai su qu'il l'excusait, ou en faisait semblant : car, comme dit Henri Heine, « nous approuvons toujours ce que nos princes nous prescrivent. » Je n'ai point lu cet écrit, me souciant peu de polémique. Mais je conservais en moi-même ma curiosité. Et je ne manquai pas de chercher à la satisfaire, dès que j'appris que M. Grautoff venait de publier, il y a quelques mois, un nouveau livre, *La France, le masque et le visage*.

On ne peut nier à l'auteur la connaissance du sujet. Il a bien employé ses dix ans de séjour à Paris. Il n'est pas de ces étrangers qui ne viennent que pour faire la fête : il s'agit bien de plaisir! C'est plutôt un travail, une tâche qu'il avait en vue. Il a fait comme Poussin, il n'a rien négligé. On reste stupéfait de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a lu. Il cite en quelques pages MM. de Lamarzelle, Marius Vachon, Robert de Jouvenel, Édouard du Mesnil, Raffin-Dugens, Pierre Lasserre, Julien Benda, Taine, Abel Hermant, Charles Morice, Paul Retté, Fonsegrive, Lavisse, Louis Arnould, Henri Massis, Auguste Gérard, René Hubert, Pierre de Coubertin et le comte de Chabrol... C'est un bureau d'information, un Argus de la presse. Du reste, on ne trouve à reprendre chez M. Grautoff que des erreurs vénielles. Je crains qu'il ne se trompe en faisant grand état de l'opinion de M. Édouard Dujardin, qui n'est pas, comme il le croit, un illustre universitaire, et feu Jules Delafosse a dû bondir dans sa tombe en se voyant confondre avec les progressistes. Mais ce sont là des bagatelles. Je regrette davantage que M. Grautoff ne se soit pas interdit certains procédés de controverse, à peine bons pour le journal. Je pense qu'il veut rire quand il parle des « armées de Poincaré. » Je suis fâché, — j'entends que

je le suis pour lui, — qu'il se permette un badinage sur ce noble Ernest Psichari (« Mars commis-voyageur ! ») Quant à ce qu'il écrit sur la question d'Alsace-Lorraine, on ne s'attend pas qu'il en prenne aisément son parti. Mais je ne veux pas m'amuser davantage à ces minuties. J'ai hâte d'en venir à la thèse.

Car il s'agit bien d'une thèse, et la voici. Elle s'affiche du reste dans le titre de l'ouvrage. La France est accusée de jouer double jeu, d'avoir double visage. Vous rappelez-vous la surprise et la consternation de beaucoup de Français, en 1870, lorsqu'ils virent la sainte, la vertueuse Allemagne, la mère et la nourrice de leurs songes, la douce Allemagne des *Lieder*, l'Allemagne pensive des philosophes et des poètes, apparaître brusquement casquée, et faire sonner sur les parquets de la galerie des Glaces les dures bottes de Bismarck? Eh bien! c'est ce roman trop réel, ce drame d'un amour trompé, dont M. Grautoff nous offre aujourd'hui la réplique. Soit ruse, soit vérité, il nous montre la copie de notre propre aventure. Il trouve sans doute que son pays nous aime trop encore. Croyez-m'en, dit-il aux Allemands, vous ne connaissez pas l'ingrate ! Je sais mieux les secrets dont se sert la sirène, les artifices dont elle use pour ses enchantements. La France n'est pas ce qu'elle paraît : mais je puis la confondre et vous la démasquer.

Vous prenez la France, poursuit-il, pour la fille de la Révolution et la patrie de la Liberté; vous la regardez comme la semeuse, la désintéressée, qui jette aux quatre vents les germes de l'avenir et annonce la future religion de l'humanité. En fait, c'est le pays le plus conservateur, le plus positif, le plus rétrograde, le plus incapable d'une folie et d'une généreuse imprudence. Elle calcule tout, jamais ne fait rien sans raison. Jamais elle ne hasarde, jamais un mouvement d'amour et d'abandon. Tout en elle est égoïsme, froide intelligence, claire vision des réalités. Allemands, mes frères, on vous trompe! La France triche et se moque de vous. Droits de l'homme, fraternité, ce sont les mots magiques qu'elle arbore sur son enseigne pour achalander sa boutique : passez derrière le comptoir, vous verrez qu'on se raille de vous et que les dés sont pipés. Au dehors, le bonnet de Marianne et le déguisement de la République : au dedans, l'armature de fer de la monar-

chie, accrue et renforcée par la machine jacobine et les préfets de Napoléon. Les discours libéraux, les appels aux immortels principes, les grandes doctrines humanitaires, tout cela, dans la bouche des ténors, est fait pour les nigauds et pour la galerie : voyez les actes, ce sont ceux de la politique la plus pratique et de l'ambition la plus sèche. La France laïque, libre-penseuse, la France du progrès, pacifique, libérale, bonne fille, humanitaire, appelant tous les peuples frères et proclamant l'évangile de l'affranchissement universel, voilà le masque. La France catholique, romaine, dure, étatiste, militaire, coloniale, agressive et impérialiste, avec son front lucide et son profil latin de fille de César, voilà le visage.

Cette antithèse des deux Frances, l'imaginaire et la réelle, fait tous les frais du livre de M. Grautoff. C'est le *leit motiv*, le thème de l'ouvrage. L'auteur le reprend, et le retrouve partout : en poésie, en art, comme en peinture, dans la structure des villes comme dans les formes de la société. La France n'a que l'apparence, tout au plus le langage, de la démocratie ; elle conserve, sous cette rhétorique, les cadres rigoureux de la tradition. Elle demeure, à travers les siècles et sous tous les costumes, le pays de la tradition et de l'ordre classique.

Une telle observation, prenant soudain la portée d'une révélation, atteste chez nos ennemis l'immense stupeur de la défaite : l'Allemagne comptait sans nous. A force de parler du Welche léger, mondain, frivole, sceptique, corrompu, elle avait fini par y croire. Nous l'avait-on servie, la « décadence » latine! Il était si commode de se figurer le Français comme un dégénéré! Pauvre France! Ce serait l'affaire de quelques jours. On ne l'exterminerait pas, on la ménagerait plutôt. L'Angleterre, au contraire!... Dans ce temps-là, s'en souvient-on? il n'y en avait que pour l'Angleterre : c'est sur elle que tombaient l'anathème et les foudres. Mais je ne vais pas refaire le livre de M. André Hallays, l'histoire de *l'Opinion allemande pendant la guerre*. C'est là qu'il faut suivre les phases de cet étrange sentiment, d'étonnement d'abord, au moment de la Marne, devant tant de ressort et de ressources inattendues, puis d'estime, puis de colère, au moment de Verdun, à mesure que la résistance se prolonge, et qu'on voit sortir de l'épreuve, des massacres, des misères, de la boue, des tempêtes et des éclairs, la figure redoutable de la France ignorée. De cette terrible leçon

de choses, l'Allemagne demeure encore intimidée. A ses dépens, elle y apprit à nous prendre au sérieux.

Ce que j'en dis n'est pas pour M. Grautoff, un des rares Allemands qui peut-être ne partageaient pas le commun préjugé, et à qui n'avaient pas échappé, pendant son séjour à Paris, les signes du réveil de la force française. Il les collectionne à présent, les glane, les recueille et les lie en faisceau, pour former un réquisitoire et convaincre la France d'humeur belliqueuse, d'esprit de revanche sanguinaire et de préméditation. Il retourne la question des responsabilités. Dans les œuvres des romanciers, des poètes, des penseurs, dans les livres de M. Maurice Barrès, dans les écrits du grand Péguy et de M. Louis Bertrand, dans la philosophie de M. Henri Bergson et de M. Ernest Seillière, dans la critique de Brunetière et de Pierre Lasserre, dans les formules de M. Maurras, dans les doctrines de la *Nouvelle revue française*, il suit les progrès, le mouvement de la vague d'énergie, le triomphe des idées nationales, le dédain croissant de l'utopie, le retour à l'hygiène, le culte de la discipline et de la morale d'action. Partout il reconnaît le même phénomène : le recul de l'individualisme, de la chimère, du rêve, le sens du réel et de la règle, la déroute du romantisme et la victoire de l'esprit classique.

Je ne doute pas que tout cela ne soit assez vrai, en gros, quoique j'aie une certaine peine à prendre sur moi d'approuver ces définitions hautaines. La tradition française est quelque chose de beaucoup plus riche et de plus complexe qu'on ne croit; elle vient d'un passé très profond, et se compose, comme la race et la langue elles-mêmes, d'une foule de nuances difficiles à démêler. Il y a beaucoup d'enfantillage dans les jugements tranchants de nos jeunes doctrinaires, et dans ces airs d'infaillibilité qu'ils vous prennent pour décider que telle œuvre est classique ou non, ce qui est de la tradition et ce qui n'en est pas. Les gens de gauche, comme on dit, les *bleus*, démocrates et républicains, ont une tradition qui remonte bien loin par delà la Révolution : ils sont tout aussi vieux en France que la droite, et, si l'on compte par siècles, ne lui cèdent pas en noblesse et en antiquité. Si les uns datent des Croisades, les autres datent des Communes. Rien n'est d'hier en France; tout, jusqu'à la roture, y est de vieille roche. Tout y est aristocratie. C'est une plaisanterie de vouloir identifier trône

et autel, génie classique et monarchie, romantisme et révolution : il fut un temps où le romantisme était catholique, légitimiste, et les classiques voltairiens, matérialistes, athées. Quant à Rousseau... mais ce chapitre nous entraînerait trop loin.

Pour ce qui est de nos contemporains, tout ce qu'on peut dire, je crois, c'est qu'en effet certaines idées qui transportaient nos pères, ont perdu à peu près leur pouvoir d'enchantement ; elles cessent d'agir, elles retombent vides et sans vertu. Ces mots, miraculeux naguère, font sourire. L'habitude les a usés. C'est un bien auquel nous voilà trop accoutumés désormais, pour le trouver délicieux. Nous sommes devenus tièdes à l'égard de la liberté : nous croyons meilleur d'être forts que d'être libres. Aux voluptés de la fantaisie, au libertinage du sens propre, nous en venons à préférer les conventions nécessaires. A un excès d'impressionnisme et de sensibilité, aux tentations aimables de l'esthétique des émotions, nous opposons, pour le moment, les plaisirs de l'esprit, la contrainte, la règle. Nous avons découvert le charme de Versailles, c'est-à-dire le charme d'une nature soumise, interprétée selon les lois de la raison : nous avons appris que l'œuvre d'art est création intelligente, qu'elle se passe sur un plan différent de la vie ; la beauté d'un jardin n'est pas celle de la forêt. L'esprit cherche à se soustraire à l'empire des choses, à les dominer à son tour plutôt qu'à les subir. Il prend une attitude succincte, il se résume, supprime son émotivité, retranche son imagination, élague, simplifie sa mâture pour offrir moins de prise aux vents et aux orages, comme à l'approche du grain l'équipage replie ses voiles, diminue la surface passive, assure l'équilibre et le tirant, et prend solidement en main la barre du vaisseau.

C'est là un réflexe tout spontané, tout pareil à l'instinct de conservation : une mesure de salut public, imposée par un temps de crise, comme une espèce de loi martiale comportant un régime de restrictions et de sacrifices. Je ne vois guère à tirer des faits une autre conclusion. Dirai-je que je me méfie très fort, quand je vois la question résumée par M. Grautoff dans ce double tableau :

Romantisme, cela signifie l'idéal libéral, la devise glorieuse : Liberté, Égalité, Fraternité (devise conservée par Napoléon et par le nouvel impérialisme, pour donner le change au peuple et éblouir le

monde par une mascarade d'idéologie). De là, par voie de conséquences : émancipation de l'individu, négation de l'État souverain et de l'idée de l'Église ; antimilitarisme, anticléricalisme, et tous leurs corollaires, socialisme, syndicalisme, anarchie, communisme, Internationale. Large fraternité des peuples civilisés. Dissolution des formes dans la vie sociale, en art, en poésie. Lutte contre la rhétorique, contre les conventions et les règles classiques. Comme modèles, Shakspeare, Beethoven, Novalis, Wagner, Rembrandt, Tolstoï. Sympathies allemandes.

Classicisme, cela veut dire : dans l'ordre moral, la tradition ; en politique, l'absolutisme. Comme conséquences : centralisation du pouvoir dans l'État, l'Église, l'armée ; cléricalisme, tendances fortement aristocratiques, impérialisme, militarisme, empire universel (bien entendu au profit de la France). La France, cœur du monde ; le reste des peuples, considéré comme de simples anomalies. Chauvinisme. Pouvoir des formules, esprit d'abstraction et de système. En littérature, en art, dans les sciences, règne sans partage des lois abstraites. Pour modèle, la France classique. Mépris pour l'Allemagne.

Pas une ligne de cette analyse qui soutienne l'examen. L'Allemagne, patrie de la liberté et de la révolution ! M. Grautoff se doute-t-il que le romantisme en France, s'il est très largement anglais, n'est allemand que pour une mesure infime, que l'Allemagne, dans notre poésie, n'a guère agi que sur des talents secondaires, un Émile Deschamps, un Gérard de Nerval, et que s'il y a eu, en effet, dans toute cette école, un vif attrait pour l'Allemagne, c'était pour une Allemagne de lithographie et de légende, un roman, — le plus beau roman de Mme de Staël ? L'influence allemande en France, très grande, s'est exercée à une époque plus tardive : beaucoup plus par ses philosophes, ses critiques, ses théologiens, que par sa poésie et sa littérature. C'est Taine et Renan qu'il faut attendre pour trouver des disciples de Fichte, de Hegel. Plus tard encore se place l'influence de Schopenhauer, puis la période étrange de l'envoûtement wagnérien. Enfin, vers 1900, paraît Nietzsche (je parle, bien entendu, de son moment d'action sur nous), mais il venait en allié, pour nous aider à balayer tout notre germanisme, et nous rapporter le tonique de La Rochefoucauld et de Stendhal.

M. Grautoff attribue, dans cette renaissance classique, un rôle capital à une affaire retentissante. De là date, selon lui, un

classement nouveau de toutes les valeurs françaises : démocrates, humanitaires, libres penseurs, toutes les forces « romantiques » furent, dit M. Grautoff, les vaincus de l'affaire. J'ignore ce qu'en pensera l'histoire; mais, dans les faits, il n'y paraît guère. On aurait peine, en France, à faire passer le succès de cette querelle célèbre pour un triomphe des militaires. Du reste, au bout de vingt-cinq ans, que subsiste-t-il de ces passions qui crispèrent pendant quelques mois, bouleversèrent la vie française ? Tout a été emporté par une autre bourrasque. Tout ce qu'on peut dire est qu'à ce moment, instruit par sa défaite, le nationalisme essaya de s'organiser. Mais il y aurait échoué sans le coup de Tanger et le coup d'Agadir. C'est encore l'Allemagne qui a fait le « bloc » français.

J'ai presque honte d'écrire des choses si évidentes. Là est pourtant le mot de l'énigme. Ce que M. Grautoff appelle notre *nationalite* n'est qu'une réplique à une suite d'empiètements et de provocations, une révolte, un sursaut de défense contre les prétentions d'un voisin encombrant. Il fallait mettre le holà ! Rien de plus. Seulement, cette réaction se trouve être celle d'un peuple instinctivement organisé, dispos, agile, prompt, à qui une très vieille culture permet des mouvements très rapides, qui lui donnent l'air d'improviser, et que cette fois ses nerfs servirent au lieu de l'égarer. Si bien que dans le contact, l'Allemagne trouva des mécomptes, et que dans ce duel de la souplesse et de la force, c'est la pensée qui l'emporta.

Ce dépit, si je l'entends bien, s'exhale tout au long du livre de M. Grautoff. Ce qu'il reproche à l'esprit classique, c'est d'être l'esprit de la victoire. Et tout au fond, comme il l'admire ! Car il nous connaît bien, et à sa manière, il nous aime : et cet étrange amour, mêlé de sourde rancune, s'exprime d'une manière naïve et pathétique à chaque page de son ouvrage. Cette exaltation des forces anarchiques et des troubles portions de l'âme, cette ivresse, ces vapeurs allemandes, cette adoration du « moi », cette indiscrétion dans l'étalage de la personne, tout ce romantisme, en un mot, qu'il nous accuse de répudier, il n'ignore pas que c'est l'art inférieur et le vice éternel de l'âme de son pays. Écoutez plutôt :

C'est une faiblesse politique, dont il faut nous résigner à pâtir et à souffrir longtemps, sans nul espoir d'y remédier, car elle reste

un trait essentiel de notre nature. (Toujours cet abandon aux puissances du tempérament, aux fatalités de notre être.) Mais notre consolation, *à notre table de famine*, c'est de penser que ces misères sont le mauvais côté de l'individualisme, mais que l'individualisme fait la grandeur de l'Allemagne.

Ne distinguez-vous pas ici comme un regret, un regard d'envie jeté vers un bonheur plus sage, plus surveillé, meilleur économe et meilleur ménager des conditions de l'existence? Je voudrais citer tout entière l'étude si curieuse où l'auteur compare le talent sentimental de M. Georges Duhamel avec le chef-d'œuvre de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*. Maria Chapdelaine! En voilà une qui n'est pas une romantique, qui ne gémit pas, ne gesticule pas et ne « vit pas sa vie! » Statue de la tendresse et de la modération, figure monumentale et pure de la France paysanne, — combien plus vraie que l'autre, celle qui, dans le port de New-York, d'un geste ostentatoire, lève sur le monde son flambeau! Mais écoutez M. Grautoff : « Persister... nous maintenir... Cette fille d'une race qui ne veut pas mourir... » Quoi! C'est de nous que l'Allemagne reçoit des exemples de foi? C'est une fille de chez nous qu'on lui propose pour modèle, alors qu'elle, l'Allemagne, dans son malheur ne trouve « d'autre remède que les fumées, l'alibi, le poison du rêve, ou la délectation morose du désespoir! »

Et encore, à la fin de l'étude sur la philosophie de M. Ernest Seillière, ce passage édifiant sur la morale de la tenue :

Son enseignement énonce en quelque sorte un postulat de la conscience française; c'est une discipline, un dressage de l'énergie auxquels les petits Français sont soumis depuis des siècles, par l'habitude du monde qu'on leur inculque dès l'enfance. « Ne parle pas de toi! » Retenue qui n'est pas seulement une règle du savoir-vivre, à l'usage de la bonne compagnie de l'Ancien Régime : c'est toujours un mot d'ordre que reçoit l'enfant dès le berceau. Quel est le sens de ce conseil? Ne pas trop s'écouter, réprimer le tempérament, les manières cyniques et les humeurs bizarres, conserver l'énergie intacte, sans trop s'interroger sur les limites et sur les conditions qui la réduisent, garder à tout prix l'équilibre et l'assurance de sa volonté. Ne pas parler de toi, c'est-à-dire observer les formes que t'impose la tradition. Réprime tes instincts, de peur qu'ils ne te trahissent et que la grimace des passions ne fasse tomber ton masque d'homme bien élevé.

Sans doute, ce qu'en dit M. Grautoff n'est pas pour nous flatter; c'est toujours la vieille image, populaire en Allemagne, de l'homme de salon opposé à l'homme de la nature. Et cependant, voyez la force de cette vieille culture, l'avantage de l'éducation et d'une longue habitude de possession de soi, devenue rattachement à un idéal commun :

Tandis qu'au tonnerre des batailles toutes les pauvres tentatives essayées en Allemagne pour l'unité du front avortaient pitoyablement; que, dans ces temps terribles, l'Allemagne spirituelle ne savait que se dissiper en querelles d'atomes, que faisait la France? Elle domptait ses nerfs et les réduisait au silence, elle se ramassait toute dans ce danger, et faisait masse autour de son centre. Le radicalisme se tut, les organes de salut l'emportèrent...

Et que de choses encore nous apprenons sur nous, — et, par contraste, sur l'Allemagne! Ah! il n'est plus question de railler la sécheresse, le formalisme, les ridicules et les travers de l'homme de société, d'exalter la confiance, la force tumultueuse du barbare. La défaite a jeté l'Allemagne dans un découragement profond. Elle avait cru pouvoir suppléer à ce qui lui manquait, remplacer l'initiative par l'obéissance, le don par le mécanisme, la civilisation par l'organisation. Nous l'avait-on vanté, ce génie de l'organisation! Et elle s'aperçoit que, la machine détraquée, tout se disloque, les vieux éléments anarchiques se réveillent, tendent au chaos, ou tombent dans l'apathie et la stupide passivité. C'est ce qui se passait tous les jours sur le front : une troupe française, ses officiers tués, fournissait instantanément un chef, un commandement, un cadre : la tête renaissait, groupait les énergies. Voilà ce que n'a pas l'Allemagne, et c'est son incurable misère. « Nous avons besoin de colonnes! » s'écrie M. Grautoff. Privée de la force qui mettait le colosse en mouvement, sa masse retourne en confusion; elle doute d'elle-même, se démoralise, n'est plus sûre de son unité et de sa cohésion. Comparée à la France, elle paraît moins vertébrée. Elle a une conscience diffuse et pas d'épine dorsale. Elle revoit avec épouvante renaître le cauchemar, les abîmes d'infortune de la guerre de Trente Ans. Elle n'a pas ces centres nerveux, ces habitudes passées à l'état de seconde nature, cet ordre répandu dans les gestes de la France comme une secrète intelligence, et qui s'appelle de la « race. »

C'est ce que veut dire M. Grautoff, en parlant de l'Allemand, « l'animal *impolitique* par excellence. » Peut-être même s'exagère-t-il un peu les choses; il est piquant de l'entendre vanter les mérites de notre propagande, et certains traits de notre esprit qui ne nous paraissent pas si dignes d'admiration. Je pense qu'il n'a raison qu'à demi, lorsqu'il dit qu' « en France la pensée est action. » Cela doit s'entendre, sans doute, à l'honneur d'une littérature qui, depuis qu'elle existe, se préoccupe avant tout des questions morales et du perfectionnement de la vie. La spéculation pure y est moins en honneur que chez nos voisins, comme il arriva pour cet interprète, auteur de grands travaux sur la langue basque, qu'on appela pour interroger des prisonniers d'un régiment de Pau : « Il y a donc des Basques ! » s'écria-t-il. Mais M. Grautoff se trompe, s'il croit que l'État se mêle beaucoup en France de la direction des lettres. La pensée n'est guère chez nous une dépendance de la politique. Il y a plus, elle la dédaigne, et c'est une des plus graves critiques que j'adresserais à M. Grautoff, de confondre continuellement le domaine de l'art et celui de la chose politique, et de prendre le premier pour un signe de l'autre. S'il est au monde des artistes purs, des hommes qui répugnent aux affaires, qui laissent aux ambitieux les besognes inférieures de la réalité, qui n'ont eu de pensée que pour le service de l'intelligence et de la beauté, ce sont assurément les nôtres. Je doute fort que M. Paul Bourget ait jamais eu voix au chapitre dans le Gouvernement, comme ce fut le cas pour les théoriciens du pangermanisme. Il arrive seulement qu'un certain accord, résultant de l'ensemble de la vie, produise un unisson, sans qu'il y ait, comme ailleurs, un chef d'orchestre chargé de battre la mesure. L'harmonie naît toute seule d'un certain sentiment, d'un goût héréditaire. La France n'a jamais eu de poètes lauréats, elle n'a pas de dogmes officiels; et pourtant elle a seule ce qu'admirait Nietzsche en elle, le pouvoir de créer un style.

Cet art, cette mélodie secrète, ce sens des proportions, de la mesure et des nombres, cette cadence sévère et juste, qui fait la noblesse et la grâce d'une façade de Mansart, d'une phrase de Barrès, d'une strophe d'Henri de Régnier; ce souci des ordonnances exactes, des profils arrêtés, des équilibres précis, qui forme la beauté de nos vieilles architectures; cette perfection des rapports, qui semble inviter à la danse, fait participer le

spectateur à un bien-être presque physique et délivre le corps de sa pesanteur et de ses tares, pour le placer dans un monde où règnent l'ordre, la décence, le sourire; cette musique de la colonnade du Louvre, cette espèce de rythme infus à toute l'existence, et dont il subsiste des traces jusque dans la mélopée du marchand ambulant et dans les « cris de Paris; » n'est-ce pas là ce que la culture classique a produit de plus précieux? N'est-ce pas la grande leçon qu'elle donne encore à l'Europe?

Nostalgie de Paris! Noblesse de la vie française! Charme, aisance de ces cadres, de ces belles avenues que trace le passé aux formes nouvelles de l'existence! Ah! comment vivre loin de Paris, loin de cette lumière charmante, de cette fête qui est le ravissement de l'esprit! N'avoir plus sa place à la Rotonde, aux premières du théâtre des Arts ou du Vieux Colombier; ne plus avoir ses entrées chez M. Marquet, chez M. Matisse, chez M. Bourdelle, chez M. Maillol; ne savoir plus ce qui se passe, quel sera cette année le « clou » des Indépendants! Quelle rapidité de pensées! Broderies, arabesques, pirouettes, paradoxes, quel feu d'artifice! Hélas! Être réduit à se souvenir qu'on *en était*, qu'on a vu naître en moins de dix ans toutes ces formules nouvelles, pointillisme, futurisme, cubisme, et les Dadas! Inventions allemandes, dit-on. Seigneur, quelle injustice! Ce sont des choses, mes bons amis, dont vous n'auriez jamais l'idée à vous tout seuls! Toutes vos cervelles ensemble n'y arriveraient pas. Et comme tout a vite fait de rentrer dans l'ordre! Quelle grâce à retomber sur ses pieds! Cubisme, dadaïsme, vous vous mettez à copier ces choses en Allemagne, alors que Paris n'y pense plus. « Nos pédants s'approchent avec une lenteur de maîtres d'école pour étudier un remous déjà roulé bien loin dans le cours rapide du sang de la race, perdu dans le vaste courant qui, *dans cet heureux pays*, emporte l'art de siècle en siècle : grand fleuve qui coule avec assurance dans le cadre d'une discipline, *au lieu de se répandre au hasard d'une liberté sans rivages.* »

« Mon ami l'Ennemi, » disait Nietzsche. Qu'il est difficile à l'Allemagne de se passer de nous! On le voit bien depuis que les ponts sont coupés. Rien de plus insignifiant que la poésie, la musique, l'art allemands d'aujourd'hui. Une fois, en 1920, M. Otto Grautoff a eu l'occasion de revenir à Paris. Il en rapporta la nouvelle étonnante de la conversion de M. Picasso.

Grande émotion à Berlin. « Quoi ? Comment ? Est-il vrai? Que pense-t-on à Paris ? Quelle est la cote du cubisme ? » Et un autre critique fut dépêché pour vérifier. L'anecdote est plaisante. Finissons sur une note plus grave. Voici ce qu'écrivait M. Otto Grautoff au retour de son voyage :

Un regard d'Allemagne sur la France, c'est aujourd'hui, plus que jamais, *comme si, du chaos, on contemplait un ordre, un cosmos.* Confusion de l'Allemagne ! Est-ce une convulsion suprême, une fin du monde, ou l'aurore d'une nouvelle création ? Faillite de l'État. Faillite de la bourgeoisie. Faillite du socialisme. Tout ce qui dans le passé faisait l'âme de l'Allemagne n'est plus qu'une caricature bafouée, rampant dans l'ordure et la poussière. Verrons-nous un nouveau Credo sortir de cette fange ? une morale nous rendre une raison de vivre et former une nouvelle humanité? On ne sait pas. Paganisme, christianisme, bouddhisme de l'Inde et de la Chine, jettent de troubles lueurs sur le désarroi des âmes : mais aucun signe en vue pour donner un sens à notre malheureuse époque. *Tout fuit dans un immense devenir, jamais un point d'arrêt.* Nous ne savons si cet ordre français, qui semble se refaire de lui-même dans une harmonie naturelle ,n'est que l'ordre d'une planète en train de se glacer, ou celui d'une force créatrice éternellement féconde. Ce que nous savons, c'est le contraste qui existe entre notre perpétuel désordre, nos tentatives, nos recherches, notre continuel *fieri*, et cette perfection, cette limpidité de formes, *ce style où se cristallisent presque instantanément les rêves de l'âme française.* Contraste saisissant : ici le sentiment obscur et profond de la vie indestructible jusque dans la mort, — jusque dans le dernier regard d'un Andreas Hofer, plongeant avec confiance par delà le tombeau, mourant, mais combattant le destin qui l'écrase, — là, le geste élégant d'un gentilhomme de France qui porte avec grâce sur l'échafaud ses dix siècles d'histoire.

Et il me semble entendre, dans cette page singulière, l'angoisse, la douleur, le grand effort toujours anéanti, toujours à recommencer, la plainte de Sisyphe, l'éternelle tragédie des Allemagnes.

LOUIS GILLET.

LE PROCHAIN
SALON DE LA CUISINE FRANÇAISE

Un Salon va bientôt s'ouvrir qui, sans doute, fera modeste figure entre ses grands aînés de l'automobile et de l'aviation. Et pourtant! Combien sommes-nous qui n'éprouvons aucune envie de survoler la tour Eiffel! Combien pour qui les progrès de l'automobilisme représentent surtout une aggravation de l'enfer que sont devenues, grâce aux automobiles, les rues d'un Paris jadis cher aux promeneurs! Mais nous avons tous intérêt à ce que l'art culinaire ne décline pas en France. Et il paraît qu'il décline.

L'alarme a été donnée bien avant la guerre. On sait l'active campagne que mènent notre confrère, M. Louis Forest, et le Club des Cent pour la défense de la vieille cuisine française. Le même mouvement régionaliste qui veille au maintien du pittoresque d'autrefois, costumes et coutumes, s'efforce de réveiller le goût des antiques recettes. Les pouvoirs publics ne restent pas indifférents : une récente circulaire promet une part des croix du Mérite agricole aux hôteliers conservateurs des saines traditions. Enfin le Salon d'automne organise une section culinaire. De si louables efforts seront-ils couronnés de succès? La cuisine française peut-elle encore être sauvée? L'importance de la question n'échappera qu'aux esprits frivoles.

Songez qu'il s'agit pour notre pays d'une supériorité incontestée. Tout le monde convient qu'il y a dans le monde entier une cuisine, et c'est la cuisine française. Cette supériorité, nous la devons aux richesses de notre sol; nous ne la devons pas moins aux ressources de notre esprit, invention, finesse, ingéniosité. C'est ici que le sens des proportions et des nuances, du dosage et de l'harmonie, fait merveille. La qualité dominante de notre esprit est le

goût, celle de notre caractère est la sociabilité ; mais quel art plus que le culinaire est un art sociable?

Et puis, il y a l'histoire. J'ai sous les yeux un ouvrage considérable, tour à tour historique, théorique et pratique, et qui n'est rien de moins qu'un monument à l'honneur de notre cuisine. L'auteur en est un ingénieur distingué, qui voile du pseudonyme d'Ali Bab un nom bien connu dans le monde scientifique. Rien de plus savoureux qu'une promenade à travers les onze cents pages, de format grand in-octavo, de cette *Gastronomie pratique* (1). Mais aussi rien de plus instructif. Tenez pour certain qu'on peut faire toute une histoire de France par la cuisine. Les transformations de l'une suivent les révolutions de l'autre. Par exemple, les Croisades ont eu d'autres résultats ; mais nous leur devons aussi le poivre et le gingembre. Le roi de France contracte-t-il mariage en Italie? l'italianisme en profite pour s'insinuer dans l'art culinaire. Va-t-il chercher femme en Espagne? on s'en aperçoit aux sauces qui deviennent, elles aussi, espagnoles. Et je le regrette pour M. Louis Bertrand, mais la vérité me force à dire que le grand initiateur ici n'a pas été Louis XIV : ce fut son neveu très indigne, le Régent. Car l'échelle des valeurs varie suivant l'endroit d'où l'on prend son point de vue. Napoléon Ier, si grand capitaine et si parfait administrateur, est, pour ce qui concerne la gastronomie, lamentable : il s'en repentait amèrement, à Sainte-Hélène. Par bonheur, d'autres furent mieux inspirés, et ils sont nombreux, et ils sont illustres. Princes et grandes dames, généraux, financiers, littérateurs, tout le monde s'y est mis, depuis Mme de Maintenon qui a sa part d'invention dans les côtelettes en papillote, et depuis le duc de Richelieu, parrain de la mayonnaise, jusqu'à l'auteur de *Francillon* à qui on doit la recette de la salade japonaise, et jusqu'à l'auteur de *Cyrano* à qui on doit celle des tartelettes amandines. Ainsi nous avons une longue tradition.

C'est cette tradition qui est menacée, — d'autant plus menacée, que le mouvement moderne tout entier conspire contre elle, et qu'elle a pour grand ennemi le progrès, tout le progrès, tout ce qu'on est convenu d'appeler le Progrès.

Le mérite de la vieille cuisine française, c'était son honnêteté. Elle utilisait les produits de chaque saison, à leur point de maturité et dans l'instant de leur fraicheur. Le chef-d'œuvre de la préparation

(1) Ali-Bab. *Gastronomie pratique*, 3e édition, 1 vol. gr. in-8°, chez Flammarion.

était de mettre leurs qualités en valeur et de dégager l'arome ou le fumet, la saveur ou le parfum qui leur était propre. Nous avons changé tout cela. Nous sommes très fiers de nos procédés de culture intensive ; mais ce n'est pas impunément qu'on force la nature : le sol surmené se rattrape sur la qualité. Nous nous vantons d'avoir supprimé les saisons ; à chaque moment de l'année, paraissent sur nos tables les légumes et les fruits de toute l'année; mais quels légumes et quels fruits ! « merveilleux d'aspect et dépourvus de saveur ; car on n'est pas encore parvenu à remplacer le soleil. » L'industrie des conserves a pris un développement énorme : elle draine les meilleurs produits ; résultat : il est tels d'entre eux dont nous sommes en train d'oublier jusqu'à la saveur originelle. Brochant sur le tout, la chimie vient à la rescousse avec l'interminable série de ses poisons. Où trouver place, dans ce truquage universel, pour la probité de l'art ?

Le plus grave est encore le changement des mœurs. La facilité des communications a supprimé la vie provinciale, partant la cuisine provinciale. Cette cuisine ne le cédait en rien à celle de la capitale : qu'on en juge par quelques-unes de ses créations ! « On lui doit, proclame Ali Bab, la garbure béarnaise, les escargots en coquilles, la bouillabaisse et les paquets de Marseille, la bourride de Cètte, la brandade de morue, l'ailloli, la meurette comtoise, la sole normande, le civet de lamproie gascon, les tripes à la mode de Caen, le gras double à la lyonnaise, le cassoulet de Castelnaudary, le lièvre à la royale, les gratins dauphinois, les quenelles à la Nantua, le canard rouennais au sang... » Et il en passe, et des meilleures ! De ces cuisines provinciales, combien ont disparu ! Mais où sont les garbures d'antan ? Celles même qui ont survécu, en se vulgarisant se sont banalisées. C'est sur place qu'il fallait les savourer : on les mange partout et nulle part. L'internationalisme nous a infligé l'uniformité de la cuisine, comme celle du costume. De Paris à Rome et de New-York à Madrid, à bord des transatlantiques comme sous les voûtes lambrissées des palaces, dans le même décor et au son des mêmes accords, les mêmes fonctionnaires cosmopolites vous servent les mêmes plats, empruntés au même répertoire international qui est comme l'espéranto de la cuisine.

Nous touchons au cœur du problème : c'est que chaque société a la cuisine qu'elle mérite. Les plus coupables ne sont pas les cuisiniers, ce sont les convives. Ali Bab nous confie qu'il a contemplé en Amérique un spectacle plein d'horreur : « J'ai vu dans Wall Street, à

l'heure de la Bourse, des milliardaires déjeuner debout d'une tranche de corned beef aux pickles et d'un sandwich : ils m'ont fait pitié. » Hélas ! c'est un fait que nous nous américanisons chaque jour davantage. Or si la cuisine des hôteliers et des restaurateurs nous intéresse, il en est une autre qui nous importe bien davantage : celle qu'on mange chez soi. Ouvrez les Mémoires qui nous renseignent sur la vie dans l'ancienne France. Ils vous diront tous que le repas y avait l'ampleur d'un rite : c'était la réunion autour de la table de famille, le temps d'arrêt au milieu de la journée, la trêve entre les soucis des affaires, — le repas copieux et lent, qu'arrosait un de ces vins du crû dont nous sommes déshabitués et que suivait cet autre rite pareillement abandonné : la promenade. Aujourd'hui, où la vie est si compliquée, si pressée, on est forcé d'expédier le repas dans le minimum de temps. Qu'est-ce que peut bien représenter pour la maîtresse de maison, responsable, ce repas de buffet de gare ? Chaque matin, la composition du menu quotidien lui est une corvée nouvelle. Quant à sa journée, vous vous rappelez le mot de *la Famille Benoiton :* « Madame est sortie. » Et c'était la Parisienne de 1865 ! En l'an de grâce 1923, Madame est sortie, la cuisinière est sortie, quand encore il y a une cuisinière; tout le monde est sorti : le dîner s'en tire comme il peut. Adieu ces recettes qu'on se léguait de grand mère en petite fille, qu'on exécutait avec patience et longueur de temps, qui étaient la spécialité de la maison et sa coquetterie, et qui mettaient la tablée en joie ! Si la gourmandise était seule à souffrir, on en prendrait son parti. Mais c'est autant de perdu pour la cordialité de la vie d'intérieur et pour l'intimité en famille.

Nous irons donc au Salon de la cuisine française; nous y prendrons un plaisir de curiosité, mêlé d'un peu de mélancolie : eux aussi, ces lauriers-là sont coupés. Nous applaudirons aux efforts des honnêtes gens qui travaillent à maintenir la supériorité de notre cuisine. Nous les remercierons d'organiser le musée de la vieille cuisine française, comme on conserve les coiffes, les dentelles et les broderies anciennes. La ressusciter, c'est une autre affaire. Comment survivrait-elle à tant d'autres choses, aujourd'hui abolies, qui fleuraient une si bonne odeur de vieille France ?

FORNAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le gouvernement de M. Wirth, s'appuyant sur une coalition dont faisaient partie les social-démocrates, affirmait l'intention de pratiquer une « politique d'exécution » qui resta inopérante. Le cabinet Cuno, qui lui succéda, exclut les socialistes et fut le docile exécuteur des volontés de l'oligarchie industrielle ; ses espoirs se fondaient sur l'intervention britannique et ses résolutions sur les conseils de lord d'Abernon ; sa politique a conduit l'Allemagne à la redoutable impasse d'où elle s'efforce en vain de s'évader ; et c'est au plus fort du péril qu'il lâche le gouvernail. L'intervention des socialistes à la séance du 11 août, au Reichstag, lui donna le coup de grâce ; une poussée révolutionnaire se dessinait, notamment en Saxe, par un essai de grève générale et des manifestations dans la rue. Le président Ebert tenait depuis longtemps en réserve une combinaison, et un ministère de « grande coalition » présidé par M. Stresemann fut constitué en quelques heures. M. Stresemann, chef du parti populiste (*Volkspartei*), est un homme d'État d'une autre envergure que les Cuno et consorts; souple, ambitieux, éloquent, il attendait son heure ; il avait, à plusieurs reprises, affirmé une politique qui peut se définir ainsi : maintien et renforcement de l'unité allemande et de la centralisation prussienne ; réformes fiscales profondes pour atteindre les véritables détenteurs de la richesse allemande; négociations directes avec la France pour le règlement de la question de la Ruhr et des réparations, mais sans capitulation, sans renonciation formelle à la tactique de résistance. La composition de son ministère révèle ses tendances. Quatre des principaux portefeuilles sont attribués à des socialistes, les finances à Hilferding, l'intérieur à Sollmann ; Robert Schmidt est vice-chancelier. Dans son propre parti, M. Stresemann laisse tomber les hommes de droite tels que M. Becker, l'organisateur de la

résistance passive dans la Ruhr, qui cède la place à un populiste plus modéré, plus démocrate, M. von Raumer. Telle est l'équipe nouvelle qui assume les responsabilités du pouvoir en des circonstances particulièrement difficiles, presque désespérées. Au moment même où il s'installe à la Chancellerie, la note anglaise du 13 août vient renforcer les espoirs de la résistance et donner des armes à ses adversaires qui l'accusent de préparer une capitulation. Un journal d'extrême-droite fait déjà appel au vengeur qui punira ce nouveau traître comme un Erzberger et un Rathenau! Ses premières déclarations, prudentes, mais ambiguës, portaient la marque des circonstances dans lesquelles il les a faites. Il n'y a pas d'entente possible avec la France, disait la *Gazette de Francfort*; aucun gouvernement ne pourrait cesser la résistance, déclarait la *Germania*. Une fois de plus, la politique anglaise empêchait l'Europe d'entrer dans la voie de la pacification par l'exécution des traités.

Mais le péril est urgent. M. Stresemann sait qu'il est le dernier chancelier constitutionnel possible et que, s'il ne tire pas l'Allemagne du chaos, rien ne pourra l'empêcher de s'y enliser pour longtemps. Les lois et décrets fiscaux que Hilferding se hâte de préparer ont pour objet d'arrêter l'inflation, de créer de nouveaux impôts de caractère très radical, très socialiste, destinés à atteindre les sources cachées de la richesse industrielle et financière, de donner à l'Allemagne un nouveau crédit par une nouvelle monnaie-or. Par une sorte d'emprunt forcé, l'État met la main sur les devises étrangères. Il s'agit d'une véritable socialisation de la fortune privée; les socialistes y applaudissent; Dernburg et les droites s'insurgent. Mais est-il temps encore d'arrêter la marée montante du papier-monnaie et de faire rentrer des impôts très lourds au milieu d'une panique générale? L'échéance du 25 août est loin d'avoir rempli les caisses du Reich. Les employeurs n'ont plus assez d'argent liquide pour payer aux ouvriers des salaires qui sont en progression constante et qui restent cependant insuffisants pour les faire vivre; beaucoup d'entreprises ont suspendu le travail ou sont sur le point de l'arrêter ou de le réduire. Il faudra bien, tôt ou tard, que l'Allemagne passe par l'inévitable crise de déflation, mais quel travail d'Hercule! Le 23 août, Hilferding expose à la Commission du budget du Reichstag ses projets financiers. La Reichsbank ne suffit plus à fournir tout le papier-monnaie dont le Gouvernement a besoin; les banques de province, les entreprises industrielles ont leur presse à billets qui fonctionne sans arrêt; on se contente le plus

souvent d'un tampon humide à l'aide duquel on surcharge les anciens billets; ceux de la Reichsbank font prime sur ceux des établissements particuliers. Ose-t-on encore donner des chiffres? Les dépenses, pendant la seconde décade d'août, ont été de 250 trillions et les recettes n'ont pas atteint 1,8 trillion. La dette flottante au 20 août était de 246 trillions; le chiffre des billets de la Reichsbank de 116 trillions au 15 août. Le 1er septembre, la livre sterling valait 100 millions de marks. Il ne restait en or à la Banque d'Empire, au 15 août, que 506 317 000 marks-or, plus 10 032 000 en dépôt à l'étranger. Plus le stock de billets augmente, plus décroît sa valeur; toute la monnaie-papier du Reich vaut à peine 200 millions de marks-or, et cette pénurie de monnaie parmi la pléthore du papier paralyse la production et les échanges. Le Gouvernement voudrait recourir aux moyens extrêmes de l'intimidation et de l'expropriation, procédés toujours décevants, souvent pires que le mal, et que M. Stresemann n'a pas osé appliquer rigoureusement. La souscription à l'emprunt-or n'avait donné, au 22 août, qu'environ dix millions de marks-or au lieu des 500 millions nécessaires et espérés.

L'expérience est déjà concluante; la tentative de restauration financière esquissée par Hilferding ne peut se poursuivre sans provoquer à bref délai une secousse économique et sociale très violente. Elle serait très difficile même dans les circonstances les plus favorables; poursuivie conjointement avec la prolongation de la résistance passive, elle devient une véritable folie. Si le gouvernement de M. Stresemann n'a pas le courage d'en venir sans délai à une entente avec la France, il faut nous attendre à une aggravation du désordre économique et financier allemand, nous prémunir contre les conséquences et prendre les mesures indispensables pour en garantir les populations des régions que nous occupons. Faut-il répéter que nous n'avons jamais voulu, que nous ne pouvons pas vouloir la ruine de l'Allemagne notre débitrice, et qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a, encore aujourd'hui, pour l'Allemagne, qu'une voie de salut, l'entente avec la France? La *Gazette de Voss*, organe du parti dont M. Stresemann est le chef, se prononce, dès le 20 août, pour une conversation immédiate avec M. Poincaré, met en garde les Allemands contre le mirage d'une alliance anglaise et invoque le discours de M. Chamberlain à Leicester : « Le contrôle financier et la livraison des devises aboutiraient à réduire l'Allemagne en esclavage et à lui enlever toute possibilité d'exportation et de concurrence. C'est à quoi se ramène en réalité l'aide anglaise à l'Allemagne. » D'autres, comme Theodor

Wolff, veulent que l'on gagne du temps pour laisser à la politique de lord Curzon le temps de se développer. C'est en Bavière surtout, et en Saxe, que le Chancelier rencontre une dangereuse opposition : la Bavière, nationaliste et monarchiste, combat l'hégémonie prussienne qui lui apporterait la domination socialiste ; les tendances particularistes s'y fortifient de la crainte du socialisme. En Saxe, le ministère Zeigner, socialiste-communiste, est opposé à toute alliance avec les partis bourgeois. Les communistes, en Allemagne, font avec l'extrême droite assaut d'intransigeance nationaliste, et déjà ils accusent M. Stresemann de préparer la capitulation « de la République Ebertiste devant l'industrie lourde de la France. » Telles sont quelques-unes des complications inouïes avec lesquelles est aux prises le nouveau chancelier.

Le 24 août, M. Stresemann prononce un discours-programme. Il voit la difficulté : « Un assainissement durable des finances est impossible, si l'on ne parvient pas tout d'abord à résoudre le problème extérieur. » Le ton est très modéré, très prudent, très différent des harangues belliqueuses de M. Cuno. Le plan est très simple : améliorer en hâte les finances du Reich, afin de pouvoir offrir à la France et aux Alliés un gage positif ; mais ce gage devrait être général et porter sur tout le Reich et non plus sur une seule région ; M. Stresemann, par exemple, donnerait volontiers en gage les chemins de fer allemands, mais non pas ceux de la Ruhr et de la Rhénanie seulement. Si le Gouvernement français n'a pas de visées politiques, l'accord, pense le Chancelier, devrait être possible. Mais il oublie que ces gages généraux, l'article 248 du traité de Versailles les donne au vainqueur ; il se place toujours sur le terrain de la note allemande, si insuffisante, du 7 juin. Il ne connaît pas « de question rhénane à résoudre internationalement. Les questions économiques de capacité, de prestation, peuvent faire l'objet de négociations et de compromis, mais la question de la Rhénanie allemande ne peut pas devenir pour nous matière à un compromis. » Mais les événements vont plus vite que les mots. Toute tentative de réforme financière est rendue impossible, tant que subsiste le gouffre de la résistance passive où s'engloutissent les ressources du Reich ; et chaque jour se font plus nombreuses les voix courageuses qui soulignent cette irréductible contradiction intime. Les *Sozialistische Monatshefte* se distinguent par l'énergie et la netteté de leurs avertissements. Ludwig Quessel montre, le 23 août, que la « grande coalition » est venue trop tard et que l'Allemagne ne peut

plus être sauvée par un programme financier quelconque. « Le salut ne peut lui venir que d'une nouvelle orientation vers l'Ouest de sa politique extérieure, orientation qu'une démagogie scélérate, inspirée par l'Angleterre, cherche à dévier... Il paraît douteux que le cabinet Stresemann comprenne que seul un rapprochement avec la France peut tirer l'Allemagne de son état humiliant d'épave à la remorque de l'Angleterre. Il paraît douteux que le cabinet Stresemann comprenne que seule une coopération franco-allemande peut amener l'économie allemande à la guérison et lui rendre supportable la charge des réparations... » Puis il s'élève contre « l'idée radicalement fausse que le maintien de la résistance passive sur le Rhin et la Ruhr renforcerait la position de l'Allemagne dans les négociations au sujet des réparations... Le maintien de la résistance passive ne nous laisse le choix qu'entre le chômage et la famine, ou plus exactement il amène l'un et l'autre. » Les prophéties de Quessel ne reflètent d'ailleurs l'opinion que d'un groupe restreint de socialistes éclairés; les autres restent aveuglés par leur anglophilie. Mais chaque jour le chômage s'étend, la misère augmente et il faut se rendre à l'évidence : les notes anglaises ne sauveront pas l'Allemagne du désastre économique et social où l'a conduite le cabinet Cuno; il faudra en venir à une entente avec la France qui sera la préface d'une entente générale.

Le 2 septembre, M. Stresemann, qui arrive de Munich où il a cherché à calmer l'opposition bavaroise, prononce à Stuttgart un nouveau discours qui marque quelque progrès dans la voie des négociations, avec toutes les réticences et les circonlocutions que les circonstances critiques imposent encore au Chancelier. Son dessein, c'est de rendre à l'Allemagne sa pleine souveraineté sur les régions du Rhin et de la Ruhr. « Nous sommes prêts à prendre sur nous les charges matérielles les plus lourdes pour arriver à ce but. » Il développe sa politique des gages productifs à offrir aux Alliés; il reparle d'un moratorium à obtenir, d'un emprunt international. Il voudrait assainir la situation monétaire, mais c'est pour mieux soutenir la lutte dans la Ruhr. Il n'en est pas encore à un accord direct et loyal avec la France, mais ses précautions oratoires semblent préparer l'opinion à des négociations dont la nécessité s'impose : quand les passions nationales d'un peuple ont été, pendant plus de six mois, surchauffées et portées à leur plus haute tension, il n'est guère possible de revenir brusquement à l'état normal et raisonnable. La *Gazette de Francfort* (1er septembre) reconnaît que le conflit de la Ruhr est désastreux pour l'Allemagne;

elle cesse de réclamer la résistance, elle repousse seulement une « capitulation honteuse. »

L'idée se répand, et trouve des échos en Angleterre, que, sans le dire, on abandonnerait peu à peu la résistance. Sur place, les populations excédées réclament la fin de cette politique de trompe-l'œil dont elles sont les victimes. M. Tom Shaw, qui a visité récemment la Ruhr avec une délégation de l'Internationale socialiste, a écrit dans un rapport que la population ouvrière du bassin westphalien, très inquiète pour un proche avenir, accepterait volontiers la fin de la résistance passive, pourvu que les ouvriers emprisonnés ou expulsés fussent autorisés à rentrer chez eux : la population est prête à un compromis, pourvu que les Puissances occupantes garantissent la reprise du travail normal. Même note, avec plus de précision encore, dans le *Service parlementaire socialiste* : « Il est certain que la classe ouvrière allemande, et avec elle toute la population de la Ruhr, ne sont pas hostiles à l'abandon de la résistance passive, dès que la France aura trouvé une formule par laquelle elle se déclarera prête à laisser revenir les expulsés, à libérer les prisonniers et à offrir des garanties générales pour la vie et l'existence de la population. Cette conception a été de nouveau présentée, le 28 août, au Chancelier comme l'opinion de la population de la Ruhr, par sa représentation régulière, le Comité de défense des régions occupées qui se recrute dans toutes les classes de la population. » La *Gazette de Francfort* du 1er septembre, tirant les conclusions du discours de M. von Raumer, ministre de l'économie nationale, avoue enfin la vérité que chacun sent, mais que personne n'osait exprimer : « Le combat de la Ruhr doit être rapidement terminé, si l'on veut que l'Allemagne se sauve. » Il ne s'agit pas de capitulation, mais de négociation ; par des expédients il s'agit de faire tenir quelques semaines encore le front économique, afin de garder une base pour des négociations et de ne pas renouveler la faute du haut commandement qui, dans les derniers mois de la guerre, perdit la tête et poussa la diplomatie allemande à des résolutions désespérées. L'Angleterre et l'Italie sont absorbées par l'affaire grecque ; « il ne nous reste donc qu'à nous adresser directement à la France. » Le ministre de l'Intérieur, Sollmann, dans une interview publiée par le *Service parlementaire socialiste*, conclut : « La décision appartient à ceux-là seuls qui supportent le poids de la résistance passive, à la population de la Westphalie rhénane. »

Or, la population a, depuis longtemps, manifesté sa lassitude

et sa volonté d'en finir. Si le Gouvernement tarde encore à entamer des pourparlers, la résistance, déjà bien atténuée, peut s'effondrer d'un seul coup. M. Stresemann, au gré de la population, est trop lent dans ses manœuvres, et la *Volks Zeitung* de Düsseldorf le lui dit carrément, le 3 septembre : « Ce que M. Stresemann a dit au sujet de l'abandon de la résistance passive, était fort peu de nature à nous rapprocher d'une solution... Il faudrait que le Gouvernement se rendît compte que cela ne peut plus continuer ainsi et qu'il faut absolument que l'affaire de la Ruhr se termine, si l'on ne veut pas tomber dans le chaos. » M. Stresemann aura-t-il le courage de faire, tandis qu'il en est temps encore, le pas nécessaire et libérateur? On voudrait penser que l'Angleterre l'y encourageât et qu'ainsi se préparât cet accord des trois grandes Puissances intéressées, sans lequel il n'est pas de solution satisfaisante du problème des réparations. Mais voici qu'au moment critique où l'Europe voit poindre le dénouement, se préparent peut-être de nouvelles complications dans la Méditerranée et que, sous d'autres formes, l'autorité des traités est ébranlée. L'humanité qui a tant besoin de travailler et de se recueillir est assaillie cruellement, comme au Japon, par les cataclysmes de la nature, ou bien elle prépare de ses propres mains, comme dans l'Adriatique, des complications pour l'avenir.

De la péninsule des Balkans surgissent, une fois encore, des inquiétudes graves. Au Sud de l'Albanie, au Nord-Ouest de la Grèce, s'étend une zone qui, depuis la guerre de 1912, est contestée entre les deux peuples; les Albanais l'appellent Albanie du Sud, les Grecs la nomment Épire du Nord; la population est en majorité albanaise, mais comme elle est de religion orthodoxe et que beaucoup de ses habitants comprennent le grec, l'hellénisme la revendique. La conférence de Londres en 1912 décida de créer une Albanie indépendante, et le protocole de Florence (19 décembre 1913) traça la frontière qui attribuait à l'Albanie la plus grande partie de l'Épire du Nord. Mais, pendant la Grande Guerre, l'Italie fut amenée à intervenir en Épire et à occuper Vallona avec l'autorisation des Puissances alliées qui, par le traité de Londres du 26 avril 1915, reconnurent à l'Italie le droit de s'y établir; on sait comment elle fut amenée, après avoir proclamé son protectorat sur l'Albanie, à abandonner ensuite toute protection sur le pays, y compris Vallona, et à ne garder que la petite île de Saseno. M. Tittoni et M. Venizelos avaient signé le 29 juillet 1919 un accord qui déterminait les frontières de l'Albanie

du Sud et laissait à la Grèce Koritza et Argyrocastro; mais, un an après, l'Italie dénonçait cet accord, si bien que le territoire contesté restait aux mains des Albanais occupants de fait. En avril 1921, les Albanais s'adressèrent au conseil de la Société des nations pour obtenir l'établissement définitif de leurs frontières; les Grecs, invoquant une décision du Conseil suprême du 13 janvier 1920, déclarèrent au contraire que les questions relatives à l'Épire du Nord relevaient de la Conférence des ambassadeurs. La Société des nations se déclara en effet incompétente et la Conférence des ambassadeurs prit, le 9 novembre 1921, la décision d'envoyer sur les lieux une commission de délimitation. Des contestations survinrent. La Conférence des ambassadeurs, par sa résolution du 13 janvier 1923, posa en principe que le tracé de la frontière ne serait pas remis en question et que la Commission militaire interalliée n'aurait qu'à procéder sur le terrain à la pose des bornes frontières. La Commission, présidée par le général italien Tellini, comprenait un officier anglais et un français; elle se heurta, au cours de ses travaux, au mauvais vouloir persistant du délégué hellénique, colonel Botzaris, qui déclara même qu'il s'opposerait aux travaux d'abornement. Ce sont les trois officiers italiens de la mission qui, avec leur drogman et leur chauffeur, le 27 août à 9 heures, sur la route de Janina à Santi-Quaranta, furent assassinés, non loin de la frontière albanaise, dans des conditions qui paraissent encore mal éclaircies.

En raison des circonstances dont nous venons de donner un rapide aperçu, le Gouvernement italien, dès la nouvelle du massacre, n'hésita pas à rendre responsable le Gouvernement hellénique. La protection d'une mission ayant caractère diplomatique appartient évidemment à la Puissance sur le territoire de laquelle opère cette mission; quels que puissent être les auteurs de ce crime odieux, la responsabilité du Gouvernement d'Athènes est engagée; il a, pour le moins, manqué à son devoir d'assurer la sécurité et la protection d'une mission opérant sur son territoire. La Conférence des ambassadeurs, d'une part, dont le général Tellini et ses collègues étaient les délégués; le Gouvernement italien, d'autre part, puisque les assassins ont choisi pour l'attentat le moment où les officiers italiens se trouvaient seuls, étaient donc en droit de demander au Gouvernement hellénique une réparation éclatante. M. Mussolini prit immédiatement l'initiative et fit présenter par son ministre à Athènes une note-ultimatum par laquelle il exigeait : 1° des excuses officielles, par l'intermédiaire de l'autorité militaire suprême

hellénique; 2° une cérémonie funèbre à la cathédrale catholique d'Athènes en présence de tous les membres du Gouvernement; 3° les honneurs rendus au drapeau italien par la flotte grecque dans le port du Pirée, les navires helléniques devant arborer le drapeau italien sur leurs propres mâts; 4° une enquête sévère, avec l'assistance de l'attaché militaire italien, accomplie dans un délai de cinq jours; 5° punition capitale de tous les coupables; 6° indemnité de 50 millions de lires à verser dans le délai de cinq jours; 7° honneurs militaires à rendre aux victimes au moment de l'embarquement des corps à Preveza.

Le 31 août, le Gouvernement d'Athènes répondait en n'acceptant des exigences italiennes que ce qui lui paraissait compatible avec la souveraineté et la dignité de la Grèce et en rejetant partiellement les points 4, 5 et 6. Aussitôt M. Mussolini donnait l'ordre à la flotte italienne d'occuper l'île de Corfou; les autorités helléniques ayant tardé à arborer le drapeau blanc, après trois coups à blanc, quelques obus furent envoyés sur la citadelle où neuf personnes civiles qui s'y trouvaient furent tuées et plusieurs blessées. Puis les troupes de débarquement prirent possession de l'île, en même temps que le Gouvernement faisait déclarer par ses représentants auprès des Puissances qu'il ne s'agissait que d'une occupation temporaire, à titre de prise de gage.

Ces incidents graves ont soulevé en Europe une vive émotion. Le crime en lui-même ne pouvait provoquer qu'une réprobation unanime, mais ne convenait-il pas, avant de prendre des sanctions hâtives et brutales, d'attendre les résultats de l'enquête, et, en tout cas, était-il nécessaire de prendre un gage aussi important que Corfou et de commencer l'occupation par une salve meurtrière? Ainsi raisonna, dès la première heure, la presse anglaise; l'opinion publique prit avec passion fait et cause pour la Grèce; les journaux anglais ne cachaient pas leur crainte de voir les Italiens, installés à Corfou, y rester; or l'île, qui a été autrefois possession anglaise, commande le canal d'Otrante et l'entrée de l'Adriatique. Les Italiens n'allaient-ils pas profiter de la circonstance pour réaliser leur programme et faire de l'Adriatique le *mare nostrum* dont ils aiment à parler? En France, au contraire, l'acte d'énergie de M. Mussolini ne trouva guère de censeurs; le Gouvernement du colonel Gonatas s'est emparé du pouvoir par un crime, et n'est pas reconnu par les Puissances; il est d'ailleurs pleinement responsable d'un attentat particulièrement odieux. Une grande nation comme l'Italie a le droit et le

devoir de faire respecter partout ses nationaux, comme ne manque pas de le faire l'Angleterre; beaucoup de Français estiment que certains crimes comme l'assassinat du commandant Montalègre en Silésie, n'ont pas été assez sévèrement punis. La presse italienne a souvent mis en doute la sincérité du Gouvernement français quand il affirme n'avoir pas d'ambitions territoriales dans la Ruhr ou sur le Rhin; la presse française n'a pas discuté l'affirmation du Gouvernement italien que l'occupation de Corfou est temporaire et ne cache aucune arrière-pensée d'annexion. Dès la première heure, l'opinion anglaise a demandé que l'affaire fût portée devant le Conseil de la Société des nations qui précisément, se trouve en ce moment en session à Genève; et il est certain que c'est avec l'approbation du Gouvernement britannique que M. Politis, au nom de son Gouvernement, a déclaré demander l'arbitrage de la Société des nations, en invoquant les articles 13 et 15 du pacte.

L'attitude spontanée de l'opinion anglaise et les actes réfléchis du Gouvernement ont provoqué en Italie un émoi d'autant plus vif que la plupart des Puissances petites ou moyennes ont pris, avec l'Angleterre, fait et cause pour la Grèce; elles n'ont vu dans son cas que l'abus de pouvoir d'une Puissance forte à l'égard d'une plus faible. L'acte d'énergie un peu théâtrale de M. Mussolini répond à la fois au désir du dictateur fasciste de donner une satisfaction bruyante à l'opinion nationaliste qui appuie sa politique, et à sa volonté d'affirmer, dans tout le bassin méditerranéen, le rôle de premier plan qu'il entend y assurer à l'Italie. « L'opinion publique italienne, affirma-t-il le 4 au Conseil des ministres, est restée profondément surprise et affligée par l'attitude d'une grande partie de la presse anglaise. J'espère que cette brillante leçon de réalisme politique qui nous vient d'outre-Manche guérira définitivement les Italiens de la maladie des phrases conventionnelles. » Puis, en termes péremptoires, un peu plus rudes peut-être qu'il n'était nécessaire, M. Mussolini déclara décliner la compétence de la Société des nations et rejeter son intervention. Si le Conseil se déclarait compétent, l'Italie n'hésiterait pas à se retirer de la Société. On apprenait d'ailleurs le lendemain que le Gouvernement italien reconnaissait la compétence de la Conférence des ambassadeurs dont les officiers victimes de l'attentat étaient les délégués. La Conférence, réunie le 5, affirmait le principe de la responsabilité de l'État sur le territoire duquel l'attentat a été commis; elle ouvrait ainsi une issue juridique par où le différend pourra trouver une solution normale et pacifique.

Mais les passions politiques sont soulevées et les intérêts alarmés. La question des frontières de l'Albanie intéresse non seulement la Grèce, mais aussi la Yougoslavie qui a, elle aussi, un différend avec l'Italie à propos de Fiume. La politique fasciste n'a pas, en Europe, que des sympathies; ses adversaires ont saisi l'occasion de manifester leurs préférences. Et c'est précisément ce qui fait du recours du Gouvernement hellénique à la Société des nations, un cas de conscience si délicat pour cette dernière. Le point de vue juridique ne nous paraît pas aussi clair qu'à lord Robert Cecil : l'article 13 ne prévoit l'arbitrage du Conseil que dans le cas où « le différend ne peut se régler de façon satisfaisante par la voie diplomatique; » or, en l'espèce, tout fait présager que la solution diplomatique interviendra soit directement entre les parties intéressées, soit par le canal de la Conférence des ambassadeurs. L'article 15 veut que le différend soit « susceptible d'entraîner une rupture, » ce qui n'est pas le cas. Il faut bien voir que certaines questions politiques débordent le cadre juridique dans lequel on voudrait en vain les enfermer. C'est dans le cas invraisemblable où l'Italie, ayant reçu satisfaction complète, refuserait de rendre Corfou à la Grèce que la Société des nations devrait jouer son rôle. Les Anglais et les Grecs, en demandant au Conseil de se déclarer compétent, n'ébranlent-ils pas l'autorité morale de la Société plus dangereusement que ceux qui en déclinent la compétence? N'a-t-elle pas cependant son mot à dire en présence d'un acte de violence tel que l'occupation de Corfou, même s'il ne paraît pas susceptible d'entraîner une guerre? L'opinion dominante, parmi les délégués réunis à Genève pour l'Assemblée annuelle qui s'est ouverte le 2 septembre, penche certainement vers l'affirmative. C'est là précisément qu'est le danger pour la Société; son autorité ne sera respectée et efficace que si elle est bien nettement délimitée, si elle ne cherche pas à dépasser les bornes de son domaine sans avoir les moyens d'action nécessaires pour se faire écouter. La Société des nations ne peut pas devenir, pour les petites Puissances qui constituent la majorité, dans l'assemblée, un moyen de refuser justice aux grandes et de se dérober aux conséquences de leurs actes. La crise grave que traverse la Société des nations sera peut-être l'occasion de mieux apercevoir les défauts et les insuffisances du pacte, et de chercher à les amender d'un commun accord : d'une crise passagère, un grand bien pourrait sortir.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.